

ALPHONSE DESILETS

POUR LA TERRE

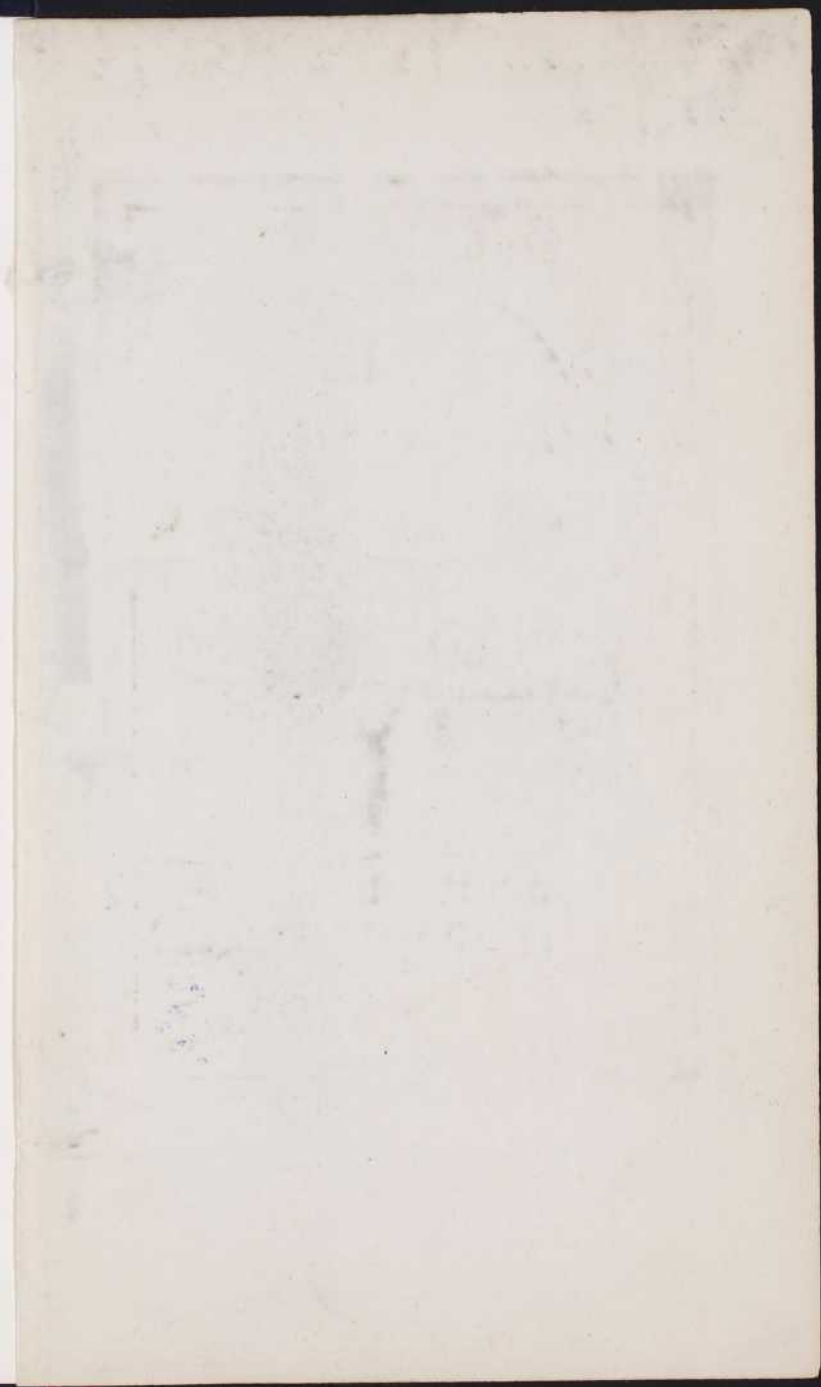
ET LE FOYER



1684
1914

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL







POUR LA TERRE
ET LE FOYER

67652

DU MEME AUTEUR

Heures poétiques, poésies, 1909.

Mon pays, mes amours, poésies, 1914.

Dans la brise du terroir, poésies, 1922.

Au pays des érables, prose, 1923.



ALPHONSE DESILETS

INGENIEUR AGRICOLE

POUR LA TERRE ET LE FOYER

ECONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE
EDUCATION ET SOCIOLOGIE

—
Preface de

M. EDOUARD MONTPETIT

—

*"Faire aimer l'existence
en la rendant meilleure"*



CHEZ L'AUTEUR
QUEBEC — CANADA
1926

*Tous droits réservés
par l'auteur.*

BIEN-ÊTRE
PAR LE TRAVAIL

~~S
542
C3D4
15~~

338.10971
D4578 p
1926

B. Q. R.
NO. 3979

PRÉFACE



PREFACE

M. Alphonse Desilets est à la fois poète et agronome. Il s'en trouvera peut-être qui souriront, inattentifs à une alliance naguère recherchée.

L'auteur subit l'angoisse commune: le détachement des nôtres, attirés par les villes loin du sol où nous avons duré. Optimiste par tempérament, il ne se retient pas pourtant de lamenter le malaise bientôt aigu qui disperse nos forces.

Il repousse l'explication courante, trop hâtive, que l'on tire de l'intérêt matériel, pour analyser le sentiment national qu'il trouve affaibli: la solution viendra de "la conviction morale et de la conscience patriotique"; elle jaillira de la volonté collective, orientée vers l'amour du sol, l'acceptation des traditions de race, et l'amélioration des procédés. M. Desilets tente de faire l'accord entre le passé et les conditions de la vie moderne. Nous croyons qu'il touche juste.



On ne demeure fidèle à la terre que si l'on a appris à l'aimer. M. Desilets l'affirme de tout son livre: "Pour la Terre et le Foyer" est un titre de plaidoyer à l'antique. Témoignage intéressant à re-

cueillir de la part d'un homme qui a pénétré la vie rurale et, l'ayant observée par profession, s'y est livré tout entier.

L'amour, raison déterminante, ne naît pas de la seule éloquence d'un désir. La famille, l'école, la paroisse voudront le provoquer, le répandre, l'installer. Mais ce sera à la condition qu'on y songe et qu'on s'y emploie. Les choses, laissées à elles-mêmes, tournent souvent contre le bien; et la routine est mauvaise directrice. A ce que l'on entreprend, il sied d'apporter l'appui d'une doctrine tournée vers des réalisations.

L'ignorance où l'on se trouve du pays, — nous ne voulons dégager que cet aspect de la question, — explique déjà le peu d'attachement que nous lui gardons. Comment tenir à ce qui ne dit trop rien parce que nul n'a su le raconter ni le révéler.

"L'esprit des anciens jours" que réclame M. Desilets, avec raison, inspirera nos actes à coup sûr. L'auteur y ramène le lecteur, incessamment: traditions d'ordre, d'économie, de travail et même de gaieté où nos aïeux mettaient leur âme obstinée. Voilà notre héritage ethnique, qu'avons-nous à le troquer contre des allures qui sont loin de le valoir? Le soi-disant progrès, qui gagne l'Europe depuis l'Amérique, mérite-t-il le sacrifice de notre caractère: le poursuivre, est-ce, nous fuyant nous-mêmes, renoncer à notre vérité ?

C'est Auguste Comte, et non un ascète, qui a écrit ces mots "la soumission est la base du perfectionnement". Sur un ton moins philosophique, M.

Desilets prêche la même pensée. Consentons à surveiller nos qualités propres, sachant qu'elles nous apparentent à une civilisation que l'on n'a pas dépassée et à laquelle les plus ardents parmi les américanisans ont été forcés de rendre l'hommage de l'imitation.



Forts du passé, de notre passé, nous entreprendrons de nous adapter, mais à notre manière, aux circonstances de la vie nouvelle. C'est la seconde invitation que M. Desilets adresse aux gens de la terre. Agronome habitué à distribuer des conseils dans ses courses à travers la province, il formule brièvement les exigences de l'économie rurale. Ainsi, jusque dans le détail, apparaît la fécondité de la science, comme au fond du guéret le grain de blé.

La science, qui n'est qu'une pratique élevée jusqu'à la théorie, est nécessaire partout. Travailler est excellent; savoir travailler, mieux encore. L'homme des champs a aussi une compétence à atteindre s'il veut apprécier la valeur des sols, ameublir et enrichir la terre pour la préparer aux moissons, s'aider des puissances que l'organisation économique met à sa disposition: le machinisme, sans doute, mais aussi l'enseignement et l'association.

L'histoire du progrès agricole dans l'Ontario nous édifierait singulièrement sur les influences qu'exerce le groupement des énergies. Elle mettrait en lumière, comme fait M. Desilets, avec insis-

tance, le rôle de la femme dans les cercles où son dévouement se multiplie.

L'objet de ces réunions est aussi de faire aimer le pays et d'inspirer la dignité du métier, de renouer d'anciennes coutumes, de reprendre bravement les gestes du passé. L'inspiration en est féconde. Déjà il en est sorti comme une renaissance de nos arts domestiques.

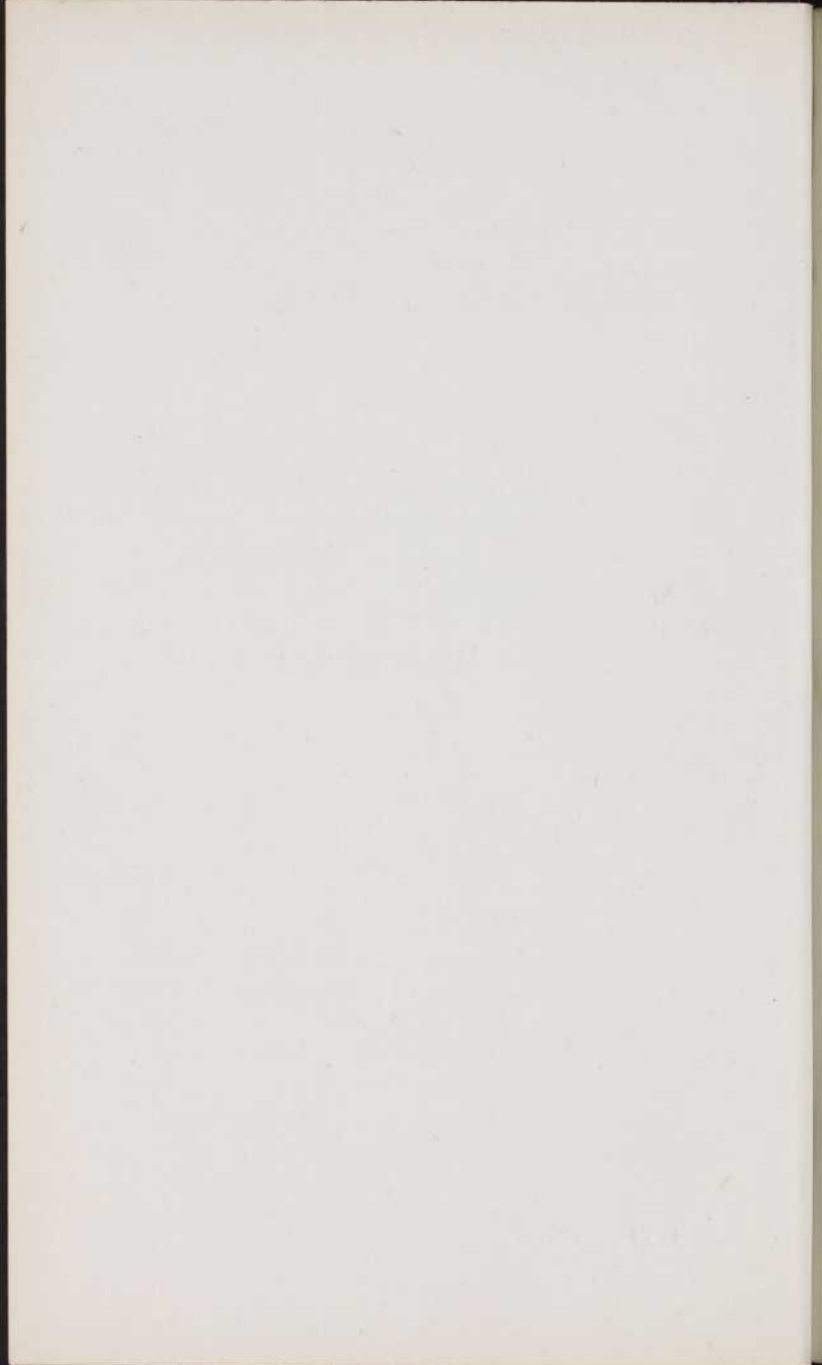


Ce sont là les idées-forces de ce livre exprimées avec assurance et une conviction admirable. Une phrase les contient toutes comme une synthèse; elle ouvre sur l'avenir des visions auxquelles on se prend à espérer comme l'auteur nous y incite: "Toutes nos institutions doivent se saisir de cette préoccupation: imprégner l'âme populaire de la force nationale par l'uniformité d'aspirations; pétrir les générations nouvelles dans l'amour effectif du sol qui nous fait vivre et de l'histoire qui nous grandit. Le jour où tous les Canadiens voudront la patrie grande par son niveau intellectuel, prospère dans ses ressources agricoles, minières et autres, ce jour-là notre peuple sera puissant parce qu'il aura à son service l'instruction des individus, et, unissant toutes ces forces, la coopération honnête des idées."

EDOUARD MONTPETIT.

Montréal, décembre 1925.

ÉCONOMIE RURALE



NOTRE HISTOIRE AGRICOLE

Les récits historiques ne captivent, d'ordinaire, qu'un petit nombre de fervents, gens paisibles ou rêveurs, dont les penchants intellectuels vont plutôt vers la méditation que vers l'action directe. Ce sont des chercheurs d'aliments rares et surannés dont le cerveau ingère avec abondance et plaisir. Ils aiment le passé et ils en vivent. Mais il arrive aussi rarement que ces fervents du temps passé aiment et comprennent notre temps, ou qu'ils rappellent les vieux exemples pour édifier des énergies nouvelles au bénéfice des générations qui poussent.

Cependant, notre histoire agricole recèle des ferments de prodigieuse efficacité pour qui demande aux anciens jours le secret du bonheur et de l'aisance qui les ont marqués. On eut toujours tort de penser que le cultivateur des premiers temps du Canada fut un être grevé d'obligations sans nombre, qu'il eut à faire face aux misères et à la lutte sans repos et sans jouissances morales et matérielles. Qu'on ouvre les "Anciens Canadiens" de Gaspé, qu'on relise "Jean Rivard" de Gérin-Lajoie, que l'on consulte même l'histoire du problème économique au Canada-français d'Errol Bouchette, ou que l'on parcoure la "Naissance d'une Race" de l'abbé Groulx,

et l'on verra que ces marges de l'histoire s'accordent parfaitement à reconnaître que les anciens n'avaient pas moins que nous le sens et la soif du bonheur et qu'ils ont pu se rassasier à meilleur compte dans leurs milieux.

C'est que l'on cultivait alors quelques vertus précieuses et nécessaires que nos temps menacent d'oublier. L'histoire de nos agriculteurs d'antan rappelle leur amour du travail, leurs modestes mais légitimes ambitions, leur courage opiniâtre devant les multiples difficultés que l'entraînement et l'endurance habitaient vite à surmonter. Combien de pères enseignent aujourd'hui à leurs fils que le premier devoir de l'existence c'est le travail ? Combien de mères forment leurs filles à la mission qui les appelle et combien leur apprennent à respecter l'obligation de se dévouer aux tâches qui leur reviennent dans le milieu même où elles sont nées ? Y a-t-il beaucoup de parents qui ont conscience de se donner, dans leurs enfants, des imitateurs et des héritiers dignes de leur titre et de leur profession ? N'est-on point porté à laisser croire à ses enfants qu'une fois "instruits" ils peuvent commander la maison, changer le train de vie et, s'il leur plaît, vendre le vieux bien pour s'en aller en ville ?

Qu'on ne vienne pas nous chicaner parce que nous signalons une faiblesse que les anciens ne se seraient pas permise. L'histoire de notre classe agricole nous enseignera la fermeté génératrice de vertus pratiques et de fierté professionnelle. Étudions cette histoire. Elle nous dira comment on

fait les générations fortes et attachées à leur mission. Elle nous rappellera que l'habitude du sacrifice engendre les contentements faciles. Elle nous enseignera que l'aisance est le fruit du travail et de l'économie, que la santé se conserve par une vie régulière et frugale, et que la franche gaieté n'est pas incompatible avec la vie laborieuse et simple qui apporte le vrai bonheur.

C'est encore en ouvrant les pages du passé que nous verrons le chemin parcouru par l'agriculture au Canada. Nous sommes partis de loin, mais nous avons marché. Et nos cultivateurs ont vraiment du mérite d'avoir suivi les enseignements de la science et de l'expérience malgré ce qu'il en coûte de sacrifices et de dévouement. Admirez la sagesse des anciens qui eurent à coeur d'assurer l'attachement des jeunes au sol, en leur laissant un sol meilleur que celui qu'ils avaient reçu. Que les pères d'aujourd'hui suivent l'exemple d'hier pour offrir aux générations de demain un héritage de réelle valeur, dans une terre améliorée et de plus en plus fertile.

En étudiant notre histoire agricole, nous comprendrons aussi qu'il est utile de reprendre certaines pratiques d'autrefois si nous voulons équilibrer notre vie économique. Qu'il faut revenir aux travaux domestiques de la laine et du lin, au pain naturel. Et nous accomplirons avec plus de satisfaction les devoirs plus complexes que les conditions actuelles imposent à notre conscience et à notre activité.

L'ECONOMIE RURALE

On a été, dans tous les pays, un certain temps sous l'impression que pour être bon agriculteur il suffisait d'avoir l'endurance des muscles et l'ardeur au travail. On n'exigeait pas autre chose des hommes de peine et des esclaves chez les Grecs et chez les Romains.

Mais à mesure que s'avancait la civilisation européenne, des méthodes s'adaptaient à l'enseignement et à la pratique des arts, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Ces méthodes constituaient l'application des sciences techniques basées sur l'expérience et l'expérimentation.

Chez tous les peuples, aussi, il s'est trouvé des hommes de science qui ont fait plus pour l'avancement de l'agriculture que les meilleurs gouvernements. Ils ont fait connaître à l'homme des champs les secrètes puissances que les règnes, animal, minéral et végétal, offrent à son service. Ils lui ont découvert les trésors enfouis dans la terre dont il est devenu le maître par possession et par connaissance. Ces hommes se sont appelés des agronomes, des chimistes, des botanistes et des zoologistes. . . . Leurs grands noms disent peu de chose, mais leurs enseignements ont guidé la pratique et l'ont orien-

tée vers le succès qui couronne aujourd'hui nos efforts cultureux.

Cette science de l'agronomie est précieuse parce qu'elle résume l'expérience de plusieurs siècles. Cette expérience a été acquise par l'observation constante et par des essais répétés sous des climats différents, sur des sols variés et sous diverses conditions. Cette science des moyens les plus pratiques de tirer parti du sol s'appelle l'économie rurale.

Or, l'économie rurale est indispensable au vrai progrès de notre agriculture. C'est pour cela que chaque pays agricole a ses Écoles d'Agriculture et c'est pour cela que le cultivateur avisé y envoie ses enfants. Ce n'est pas pour autre chose non plus que nos gouvernements mettent au service des cultivateurs des agronomes, instituteurs et conférenciers, et qu'ils font donner, dans les paroisses rurales, des cours abrégés d'agriculture. C'est pour répandre la science agricole, la mettre au service de la pratique journalière ; c'est pour faire adopter des méthodes plus sûres, reconnues par l'expérience, et basées sur des principes inattaquables.

Le cultivateur qui aime sa profession et qui veut rendre fructueux chaque pouce de son travail doit admettre l'utilité de la science agricole et s'efforcer de l'acquérir. Aujourd'hui plus que jamais l'acquisition des connaissances précises nous est facilitée. La science agricole vient au-devant de l'agriculteur ; il n'a qu'à la bien accueillir et à la mettre en pratique. Elle se confirmera par sa propre expérience ; elle rendra l'expérience plus con-

cluante de jour en jour. Elle fera comprendre les causes des insuccès passés, elle expliquera les difficultés présentes et assurera aux entreprises nouvelles le résultat désiré.

Nous ne saurions donner de meilleur conseil à nos cultivateurs que de les inviter, d'abord à suivre toutes les conférences agricoles, ensuite à lire les revues et journaux qui leur apportent un enseignement éclairé avec une direction technique solide. On a toujours quelques loisirs à la campagne, surtout aux soirs d'hiver. Et la demi-heure que l'on donne chaque jour à la lecture d'un livre ou d'un journal d'agriculture, épargnera des semaines de misère et des sommes d'argent que l'imprévoyance aurait fait perdre.

Un des principes que l'on oublie encore chez un grand nombre des nôtres est celui-ci : "La terre ne produit pas en proportion seule de son étendue, mais en raison directe du travail raisonné qu'on lui applique..." L'Étude de l'économie rurale ne nous eût-elle convaincus que de cette seule vérité, elle nous aurait déjà rendu un immense service et il vaudrait la peine de l'aimer et de la bénir...

DIRIGEONS NOS CALCULS VERS LA TERRE

Nous écrivions dans un journal rural, il y a quelque temps, que l'appel du retour à la culture est devenu un lieu commun. En effet, "tous ceux que préoccupe la question économique l'ont compris et se sont efforcés, dans la mesure de leurs moyens, d'y ramener notre jeunesse et d'y attacher les tenants actuels."

Cependant, nous y reviendrons encore, tant nous sommes convaincus de l'importance du problème. Quiconque a le privilège d'atteindre l'opinion publique par la parole ou par la plume a le devoir impérieux d'en aider la solution et nul n'a le droit de s'en désintéresser.

Car, le problème de la cherté des vivres, de l'habitation et du vêtement est un problème soluble. Disons, sans ambage, que si l'intérêt personnel et l'amour débridé de l'argent disparaissaient pour un moment, on aurait vite fait de rétablir l'équilibre rompu entre l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Mais, le temps est aux luttes, et chacun dans son domaine doit aider à la cause commune. La

classe agricole possède des ressources d'énergie et de soulagement à la misère de tous. Elle doit soutenir des combats, combats pacifiques et silencieux, mais rudes et desquels dépendent l'apaisement de la faim et la tranquillité de l'existence.

Pour développer ses ressources, le cultivateur doit connaître et adopter les procédés les plus certains basés sur la science et l'expérience. La campagne d'enseignement agricole que poursuivent nos gouvernements, l'oeuvre des fermes de démonstration, les écoles d'agriculture et les agronomes de district, fournissent les connaissances nécessaires, à ceux dont le jugement et le vouloir sont accessibles à l'enseignement raisonné.

Pour établir son commerce de produits agricoles sur des bases durables, il faut que le cultivateur étudie les exigences du marché et qu'il y satisfasse; et pour traiter directement avec le consommateur qui est le seul garant infaillible de ses succès financiers, il faut qu'il adopte les principes coopératifs, les soutienne et les vive d'une manière effective. Pour cela, et pour s'alimenter lui-même des objets nécessaires à son travail de production, il a à son service les organisations coopératives agricoles provinciales et paroissiales, dont il doit faire partie sous peine de voir faillir ses propres intérêts.

Si la classe agricole veut admettre ces idées fondamentales et si elle oriente à leur lumière son action pratique, ni les trusts ni la mort des traditions vaillantes ne feront oublier au peuple l'aisance

calme et les relations cordiales qui ont fait notre force jusqu'ici.

Nous souhaitons que l'appel unanime de nos Ministres de l'Agriculture de Québec et d'Ottawa soit entendu et compris par les producteurs qui tiennent entre leurs mains le remède à l'un des maux qui troublent l'époque actuelle et qui voilent l'avenir sous un rideau d'incertitudes.

OH! NE QUITTEZ JAMAIS...

Il y a déjà trente ans on jetait, à travers la province de Québec, un cri d'alarme qui parut un moment émouvoir les économistes et les vrais apôtres du sol. Le départ de quelques familles canadiennes-françaises pour les États-Unis, était alors considéré comme une perte énorme, comme un affaiblissement pour la race, comme une désertion désastreuse pour la paroisse rurale surtout.

Depuis lors, chaque fois qu'un de nos fils, ou qu'une de nos filles, laissait la maison paternelle pour s'en aller en ville, on songeait à la tristesse du foyer veuf de l'un des siens et l'on se disait que l'absent ou l'absente ne reviendrait plus qu'à de rares intervalles et que c'était un malheur pour la famille et souvent pour la paroisse. Et l'on avait raison de se désoler ainsi.

Aujourd'hui, depuis cinq ou six ans surtout, les départs ne se comptent plus. Et malgré les efforts multiples que font nos apôtres de l'attachement au sol pour conserver toutes nos énergies au profit de la terre, la désertion s'accroît lamentablement. Et nous sommes bien près du jour où la crise atteindra son point le plus aigu et le plus désespérant,

s'il ne se trouve pas un moyen de sauver la barque qui sombre.

Or, les moyens de salut existent. Quoiqu'on prétende, ce n'est plus tant une question d'intérêt matériel qu'un problème de conviction morale et de conscience patriotique. On a eu trop longtemps la prétention de calculer sur les seuls attrait du gain matériel par les revenus de culture. Bien des entraves devaient s'interposer entre le rêve financier d'un cultivateur, même versé dans les affaires, et le couronnement de ses entreprises fiscales. Ceux qui ne comptaient que sur les gros intérêts de l'argent placé ont été pitoyablement déçus.

Seuls, sont restés solides, fidèles et constants, à la tâche commencée depuis une ou plusieurs générations, ceux qui aimaient la Terre par vocation raisonnée et par amour véritable de la profession. Les garçons et les filles de cultivateurs qui entendaient leurs pères et mères mépriser le "métier d'habitant" ont vite fait de tout abandonner et de filer en ville. Ceux qui avaient placé leurs économies ou engagé leurs biens dans des entreprises risquées, immeubles, compagnies de placements, parts de mines, et autres pièges de même nature, ont fait banqueroute et cédé jusqu'à leur chemise aux exploiters qui les guettaient comme une proie facile et avantageuse.

Mais les vrais cultivateurs, les intelligents, les enracinés dont la prévoyance avait assuré les économies, ceux-là ont traversé l'orage sans crainte, et s'ils en ont subi les atteintes, se sont redressés plus confiants et plus forts que jamais. Et ils jurent

aujourd'hui que rien n'est plus fort que le franc vouloir lorsqu'il est appuyé sur la coopération morale et matérielle de toute une famille, et enrichi de la sagesse et du bon équilibre mental.

Questionnez quelques-uns de ces vaillants et pesez bien leur réponse. S'ils sont heureux d'être restés "habitants" c'est que leurs femmes et leurs enfants aiment la terre comme eux. Et c'est là une force contre laquelle la mort seule peut contrevenir.

Nous l'avons dit souvent, ici même, et nous tenons à le répéter : la femme est toute-puissante sur les destinées de son époux et de ses enfants. Si elle aime la vie champêtre, si elle travaille à faire aimer la Terre et le Foyer chez elle et autour d'elle, elle cessera de pleurer sur les départs désolants de ses fils et de ses filles. Ses enfants aimeront à seconder le père dans sa tâche pénible et parfois ingrate. Le bonheur familial s'assemblera au foyer comme un hôte bienfaisant, et nul ne songera à laisser sa place vide autour de la table où resplendit l'abondance du pain et qu'ornent tous les fruits du travail honnête, intelligent et rémunérateur.

CEUX QUI SONT PARTIS...

Ceux qui sont partis pour la guerre ont laissé dans les coeurs et sous le soleil des champs paternels un vide douloureux que rien ne saurait combler.

Le départ de ces bras généreux dont la terre canadienne avait besoin plus que jamais a fait songer, et pleurer bien souvent, tous les pères de famille. Que deviendront ces fils, dont l'âme simple et bonne, dont le coeur droit et la mâle intelligence marquaient au front le signe du terrien de race, destiné par son sang et par sa formation physique et morale à prendre un jour en main le sceptre du domaine héréditaire.

Reviendront-ils au foyer qui leur garde, dans le coeur d'une mère pieuse mais toujours triste de leur absence, la place respectée ? S'asseoiront-ils encore à la table du père, au milieu de soeurs attendries, de frères anxieux et d'amis attentifs à leurs récits merveilleux, au retour de la grande guerre vers laquelle les a poussés une force irrésistible et consciemment aveugle ? Reprendront-ils aussi, avec le même enthousiasme, la charrue plus légère à leur main que le sabre ou que le lourd fusil ?

Peut-être... Et nous l'espérons pour chacun d'eux du plus profond de notre coeur.

Mais, hélas ! peut-être qu'aussi un grand nombre d'entre eux auront perdu là-bas la force généreuse qui raidissait leurs membres à la tâche difficile, ou la fierté native qui devait les enraciner à l'existence modeste mais fructueuse et bienfaisante des francs cultivateurs.

Alors, aussi, d'amers regrets pèseront sur les consciences paternelles qui n'ont pas su donner à leurs enfants, aux jours de paix, l'attachement profond, éclairé et solide à la carrière qui leur était naturellement destinée.

Combien de pères regretteront d'avoir maudit la terre à cause de la dureté de quelques mauvais jours inhérents à la vie du terrien autant qu'à celle de tout homme qui veut accomplir comme un devoir sacré la loi universelle du travail !

Combien de pères se souviendront qu'ils auraient pu rendre leur vie plus attrayante et plus facile en y mettant les agréments légitimes qu'une aisance moyenne permet toujours à la famille intelligente et économe !

Ils n'auraient pas à redouter que les fils, désabusés, aient perdu le souvenir des jours tranquilles où l'on vivait des mêmes peines et des mêmes bonheurs. Ils les verraient rentrer au foyer champêtre glorieux, mais aussi vaillants et aussi attachés à la terre qu'autrefois, plus contents même de se revoir, sains et saufs, à l'abri des dangers périlleux et désireux plus que jamais de s'attacher effectivement aux traditions nobles et hautes qui enveloppèrent leurs berceaux.

Dieu, qui conduit les hommes et les choses, a mis dans chaque épreuve qui affecte les peuples de claires et profitables leçons. Ouvrons les yeux, réfléchissons ! La guerre a pour chacun de nous d'impérieux avertissements. Tâchons de les comprendre et sachons y obéir. Qui nous dit qu'en cela ne réside pas en partie l'assurance de notre paix future ?

REVENIR A LA TERRE

Le gouvernement de la Province de Québec, depuis dix ou quinze ans, n'est pas loin d'avoir accompli tout ce qui était nécessaire au développement matériel de notre agriculture. Au point de vue technique et financier, notre classe agricole est entrée dans une voie de progrès qui devait lui assurer un avenir des plus souriants.

Néanmoins, nous nous demandons, au lendemain d'une des plus grandes guerres de l'histoire, ce que véritablement sera cet avenir si le domaine économique et celui des idées subissent longtemps encore la déroute du bon sens. Car le déséquilibre des ambitions qui agitent toutes les classes a mis le désarroi dans notre vie morale, et la nation canadienne subit, comme les autres, le contre-coup de l'après-guerre dans tous ses domaines d'activité.

L'honorable J.-É. Caron, ministre de l'Agriculture en cette province vient de jeter le cri d'alarme par toute la presse du pays. Le mouvement de migration en masse des fermiers vers les villes, ceux de la jeune génération surtout, nous met en face du problème le plus complexe. Déjà la production des choses indispensables à la vie est affectée par cette situation. Car la main-d'oeuvre dans les campagnes

se fait de plus en plus rare. Et bien que ce ne soit pas le producteur qui en bénéficie, les denrées alimentaires de provenance agricole ont atteint un prix de vente tel que les consommateurs s'agitent et que le menu commerce s'inquiète en face de perspectives affolantes.

Où donc est le remède, quelle est la solution qui s'impose ? La réponse, pour tout homme qui pense et sait prévoir, se ramène à un seul chef : la surproduction, intense, universelle et continue, du moins, jusqu'au jour où nous aurons reconquis l'équilibre et la paix dans le domaine des idées, de la politique, de l'industrie et des affaires.

Or, pour opérer ce surcroît de production il faut des mains habituées et des volontés solides guidées par des intelligences ouvertes à l'importance primordiale de la mission d'agriculteurs. Et, pour garder au sol ceux qui subissent l'attrait des villes comme pour ramener vers les champs désertés ceux que la guerre et l'industrie nous arrachèrent, une croisade d'idées profondes s'impose partout, aux enfants dans les écoles, aux jeunes filles dans les couvents et aux étudiants dans les collèges, aux populations de toutes les paroisses rurales et urbaines, à tous ceux qu'intéresse l'industrie fondamentale qu'est l'agriculture, c'est-à-dire aux producteurs et aux consommateurs.

Aussi, croyons-nous que toutes les forces possibles doivent être mobilisées ; la presse populaire et agricole, le clergé généralement si favorable à cette cause, les agronomes officiels, techniciens, ins-

pecteurs, les sociétés et cercles d'hommes et de femmes à intérêts ruraux, les coopératives centrales et locales.

Et pour que le mot d'ordre du ministre de l'Agriculture soit bien compris et bien réalisé, il faudrait exposer clairement et définitivement, par toute la province, les motifs impérieux d'ordre économique, moral et national, que nous avons de revenir en masse vers les champs qui nous appellent, et de nous y enraciner de toute l'énergie et de tout le vouloir créateur qui assureront, à l'agriculteur intelligent et opiniâtre la paix la plus stable, et, à la nation ainsi appuyée l'indépendance la plus étendue et la supériorité économique qui commandent le respect et l'admiration universels.

IL FAUT COLONISER

La prolificité de la race canadienne-française a vite fait de remplir la maison familiale chez le cultivateur et le villageois de nos vieilles paroisses. Nos terres neuves sont le patrimoine convoité par nos fils et dévolu à leur courageuse initiative. Si quelques-uns sont tentés de répondre aux attraits de la cité canadienne ou américaine, plusieurs préfèrent imiter leurs aînés déjà établis sur les terres fertiles que leur offre notre domaine de colonisation. Bien peu d'immigration étrangère sollicite l'octroi de lots colonisables.

Les terres de la Couronne en cette province, sont situées dans cinq régions qui sont : l'ouest de Québec, comprenant le Témiscamingue et l'Abitibi; le nord de Montréal et d'Ottawa qui couvre une partie des comtés de Labelle, Argenteuil, Hull, Montcalm, Joliette, Berthier et Maskinongé; le nord de Québec, comprenant une partie des vastes comtés de Chicoutimi et du Lac St-Jean; le sud de Québec qui compte encore de belles terres vierges autour de paroisses déjà avancées; le sud-est de Québec, qui embrasse les comtés de Témiscouata, Rimouski, Matane, Bonaventure et Gaspé. Chacune de ces régions est déjà peuplée et renferme de riches paroiss-

ses parfaitement organisées aux points de vue civil, religieux et économique.

Chaque région a ses agents de colonisation, lesquels sont chargés d'orienter le nouveau colon vers les endroits les plus propices à son établissement à demeure. Ces officiers sont aidés par des missionnaires colonisateurs. Le Ministère Provincial contrôle et dirige le mouvement, et, détient la propriété qu'il cède moyennant conditions prévues par la loi. La superficie d'un lot est de 100 acres (40 hectares, 46,) et il est accordé au prix de 60 dollars, (300 francs au pair). L'acquéreur doit payer une partie de son lot en en prenant possession et la balance par versements annuels; en défricher une partie limitée, chaque année; bâtir son habitation et ses dépendances et ne couper et commercer de bois que conformément aux prévisions de la loi provinciale de colonisation.

L'étendue de nos terres à défricher était, en 1922, de 10 millions d'acres, soit environ 4,046,700 hectares. Étant donné la valeur du terrain au point de vue de l'agriculture et du bois qui s'y trouve, chaque lot représente une valeur moyenne de \$2000., soit 10,000 francs au pair.

Depuis vingt ans, il s'est formé une centaine de paroisses nouvelles dans nos régions de colonisation et l'on a vu s'y établir plus de 25,000 colons.

A présent que de splendides chemins sont ouverts par les soins du gouvernement, et que des voies ferrées et fluviales ont étaali un facile accès aux défricheurs, le mouvement colonisateur ne peut que

s'accentuer de jour en jour. La crise économique qui affecte les populations urbaines et même rurales des vieilles paroisses, n'atteint guère le colon, dont la vie paisible et progressive prépare aux générations de demain une aisance solide.

Il faut coloniser...

VERS DÈS TERRES VIÈRGES

L'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française a tenu à Québec, ces derniers temps, des assises générales où l'on parla durant trois jours de colonisation intense.

Le sujet est de la plus haute opportunité, et, il n'y a aucun doute que ceux qui seront appelés à le discuter ont, avec les connaissances géographiques nécessaires, une notion parfaite des conditions économiques particulières à chaque région.

Quiconque a eu l'avantage de parcourir la plus belle province du Dominion, pour peu qu'il fut observateur, a dû s'attacher plus particulièrement aux avantages de climat, de sol, de communications, de richesses naturelles diverses et de promesses d'avenir qu'offre une région déjà conquise à l'agriculture la plus prospère.

La partie nord-est des comtés du Lac-St-Jean et de Chicoutimi offre ces avantages. De plus, elle possède des éléments de progrès incomparables en ceux qui tiennent là les rênes de l'industrie. A la suite de l'industrie de pulpe qu'on y a construite, au coût de plusieurs millions, on y établira sous peu un réseau de voie ferrée pénétrant dans les terres

D'autre part, la houille blanche, les pouvoirs hydrauliques développeront des forces motrices permettant la création d'industries cent fois plus puissantes encore que celles établies, et fourniront l'électricité à peu de frais sur toutes les fermes comme elles le font déjà pour des centres agricoles et urbains formés depuis moins de quarante ans.

Une société de colonisation s'est formée dans cette partie de notre province. Son programme mérite l'attention et l'étude de tous ceux qui ont véritablement au coeur l'amour de la patrie et son agrandissement par la prise de possession de nos terres les plus riches, au profit de nos compatriotes de langue et de pensée canadiennes-françaises.

Jetons les yeux sur ces terres vierges. Elles attendent de nous l'exploitation intelligente et l'énergie conquérante qui font les peuples forts et maîtres sur leur sol. Nos fils nous béniront de leur avoir ouvert ces trésors inépuisables que le sol de chez nous garde encore inconnus.

“LE DOMAINE DU ROI”

C'est ainsi que fut désigné, par ordonnance de l'intendant Hocquart, en date du 23 mai 1733, le beau pays qui forme aujourd'hui la région du Saguenay et du Lac St-Jean.

Aucune fondation de colonie n'avait été tentée à l'intérieur de ce pays avant le milieu du siècle dernier. Le Père Albanel, en 1672, traversait les solitudes boisées, par les rivières Mistassini et Rupert pour se rendre à la Baie d'Hudson. En 1658 le sieur Demeaux établissait un poste de commerce avec les Indiens au fond du Saguenay. En 1733, l'arpenteur français Normandin se rendit à deux cents milles au nord du Lac St-Jean et dressa une carte détaillée de toute cette région. Sur cette carte, conservée au Ministère des Terres, se trouve indiqué l'établissement mystérieux d'un coureur de bois du nom de Peltier, dont l'apparition inattendue dans cette solitude ne fut jamais expliquée. De 1630 à 1860, depuis le Père Lejeune au Père LaBrosse, les jésuites desservirent, avec la côte nord du Saint-Laurent, tout le pays compris sous le nom de “Domaine du Roi”. Les missionnaires Oblats leur succédèrent en 1844 et fixaient leurs quartiers généraux à la Grande-Baie, aujourd'hui St-Alphonse.

Or, en 1820, M. Pascal Taché, qui avait fait la traite des pelleteries dans le Saguenay, communiqua sur ce vaste et riche territoire de précieuses informations qui éveillèrent l'attention publique: "Dans cet espace de terre qui comprend une profondeur moyenne de quatre lieues, écrit-il, se trouvent de nombreux cours d'eau dont les rives sont de marne. Depuis la Baie des Ha! Ha! jusqu'au lac St-Jean, au nord du Lac Kénogami, sur une profondeur de cinq à six lieues, et une longueur de vingt, il y a de fort bonnes terres. Il y croît des forêts de pins, de cèdres, de peupliers, de trembles et d'épinettes... Les patates et les choux, écrivait-il plus tard, sont tels que ceux que l'on cultive à Québec ne paraissent en comparaison que comme des choux nains."

L'Assemblée Législative discuta dès lors les possibilités d'y faire une colonisation sérieuse. Des explorations furent faites et des rapports soumis au gouvernement.

Jusque-là les relations écrites et la tradition s'étaient plu à dénommer la rivière Saguenay "le fleuve de la mort". Et Arthur Buies raconte que "c'était le pays des légendes merveilleuses et des contes effrayants; tous les géants fabuleux devaient s'y donner rendez-vous dans les antres profonds. La rivière était absolument innavigable à cause de ses courants impétueux, de ses abîmes sans fond, des ouragans destructeurs qui s'abattaient sur elle, de ses écueils, de ses rochers formidables, de ses remous, etc. Et l'imagination populaire avait fait de la ré-

gion saguenayenne, non seulement une région inhabitable, mais encore à peu près inaccessible. . .”

Mais ces légendes de terreur, et celles pires encore que le grand chef Donnacona racontait à Jacques-Cartier, devaient bientôt faire place aux engageantes réalités, et ce fleuve unique au monde devait charroyer à pleins bords la vie, la richesse et la prospérité.

RECUEILLONS-NOUS

Bien que les jours de fêtes qui marquent le début d'une nouvelle année ne soient pas communément propices aux examens de conscience et aux réflexions intérieures, il est néanmoins naturel aux hommes d'affaires de se recueillir un moment avant de reprendre leurs activités professionnelles.

On est instinctivement porté à confronter, à cette heure, les résultats de l'année précédente avec les chances de succès que l'on demande aux douze mois à venir. Et l'on se propose de déployer, avec une énergie nouvelle, toutes les facultés dont on se sent doué, pour éviter les faux pas du passé et remporter les victoires difficiles.

Or, le cultivateur qui est à la fois, par la nature diverse de ses activités, un industriel, un commerçant et un homme d'affaires, ne saurait se défendre lui aussi de songer un instant au passé et de se mettre un peu en face de l'avenir. Au cours d'une année qui vient de se clore, il a déboursé du capital intelligence et du capital argent; il a travaillé sa terre, l'a enrichie, améliorée; il a fait l'essai de semences nouvelles, de machineries perfectionnées, de reproducteurs choisis; il a réparé ses bâtiments, agrandi son domaine cultural, embelli sa propriété.

La moisson est venue, il a compté les rendements et il s'est dit en souriant : "C'est bien".

Ou, s'il n'a pas réussi, il s'est pris à songer, avec moins de satisfaction, et il a conclu : "Je me reprendrai à la saison prochaine". Une idée a frappé son esprit : "Où ont été les manquements?..." Et si cet homme a réfléchi, avec le sens pratique qui caractérise notre agriculteur canadien, il a dû remonter aux causes pour mieux s'expliquer les effets. Il a pensé au printemps long, à l'été sec, aux gelées hâtives. Il s'est reporté aux enseignements de l'expérience et de la science. Il a compris que le sol n'est jamais trop préparé, ni trop bien balancé dans sa richesse, ni trop uniformément drainé. Il a compris qu'on ne donne jamais trop de soins au choix des semences, à la prévention des ennemis qui les guettent, insectes et maladies, à la variété, au criblable, au mode de semis et aux façons culturales. Il s'est souvenu que les travaux hâtés, faits à l'aide de machines défectueuses ou trop compliquées, que les moteurs animaux ou mécaniques malcommodes, retardent la récolte et déprécient les rendements. Il s'est convaincu de l'erreur commise en conservant dans ses troupeaux des têtes dont l'infériorité annule les profits de meilleures unités. Il a calculé les résultats surprenants d'une imprévoyance qui lui semblait minime peut-être. Et il a pris de sages et salutaires résolutions.

Il ne sera point tard, au début de cette année, que ce cultivateur intelligent et réfléchi se mettra à l'étude, au calcul mental, à l'examen de ses problè-

mes professionnels. Il voudra s'outiller pour apporter aux difficultés du passé une solution éclairée.

C'est à ce cultivateur que nous nous adressons. C'est à lui que notre apostolat vient offrir ses services. C'est pour lui que nous avons demandé les lumières de ceux qui, en cette province, ont donné le meilleur de leur vie, de leur intelligence, et, disons-le, de leur coeur, au progrès de notre agriculture. Les spécialistes, agronomes, instructeurs et praticiens, sauf de rares exceptions, ont l'avantage d'être connus par la classe agricole qui les reçoit. Ils ont été vus à l'oeuvre un peu partout dans nos paroisses rurales. On les apprécie parce qu'on sait leur compétence, leur dévouement et leur sincérité.

Nous avons foi en la valeur de leurs conseils et de leur direction et nous pensons que cette confiance sera amplement justifiée par les bons fruits que produira leur enseignement chez ceux dont le coeur et l'esprit sont, comme dit la Sagesse ancienne, "des terres saines et fertiles, enrichies de clairvoyance et arrosées de droiture".

UNE GRANDE REVUE

La morte saison est arrivée. Les lampes s'allument de bonne heure et les soirées sont plus longues. Le cultivateur qui a la louable habitude de consacrer quelques heures de loisir, chaque soir, à la lecture des journaux et des livres qui traitent de choses agricoles comprendra ce que nous allons dire.

Maintenant que les travaux de la récolte sont pratiquement finis, que les greniers et les fenils se sont fermés sur le grain battu et les fourrages d'hivernement, que les légumes dorment dans les caveaux, et maintenant que les animaux sont à l'abri dans les étables, la porcherie, le poulailler, le temps est venu pour le fermier de réfléchir et de calculer.

Réflexion sérieuse sur la somme de fatigue et d'inquiétudes que lui ont coûtée les labours, l'engraissement du sol, les semences et le travail d'été, la récolte, la rentrée, les battages, le triage, la vente et la mise en réserve pour ses propres besoins.

Calcul sur l'étendue ensemencée et cultivée, sur le chiffre de la récolte, le coût des achats et le profit total des ventes, calcul des pertes subies à cause de la mauvaise saison et à cause aussi peut-être d'un manque d'organisation générale dans son exploitation.

L'effet de ces calculs et de cette réflexion, chez le cultivateur qui veut sincèrement "arriver", n'a jamais manqué de lui être salulaire. Il en a toujours tiré un grand profit par la suite parce que, découvrant par son jugement, fait de mémoire et de volonté ferme, les causes de ses manquements et leurs effets regrettables, il a toujours voulu prendre les moyens nécessaires pour atteindre de meilleurs résultats.

Or, ces moyens-là existent; il y en a plusieurs; ils sont relatifs aux différents cas qui varient avec la température, les espèces de sol, la distance des marchés et leurs caprices, etc. L'homme qui raisonne avec sa terre, qui l'étudie, la connaît et lui applique son jugement peut en faire ce qu'il veut dans la plupart des cas. Il peut prévenir dans une bonne mesure les mauvais effets d'une saison désastreuse. Et s'il organise son commerce, ses achats et ses ventes sur des bases économiques parfaites, en coopération par exemple, il parera aux déficits des mauvais jours et réalisera de plus grands profits aux bonnes années.

Nous pouvons dire aujourd'hui que les moyens d'instruction ne manquent pas au cultivateur qui veut avancer; l'enseignement solide et la direction la plus bienveillante sont à sa portée; il n'a qu'à les prendre, à y réfléchir et à les accommoder aux circonstances particulières où il se trouve en usant de la perspicacité naturelle à ceux dont l'existence s'écoule toute dans la lumière vivifiante et la plus noble liberté.

LE TRAVAIL MENTAL

Travailler, c'est agir en vue d'une fin déterminée. Cette fin est la raison même de toute activité, physique ou mentale, des membres ou de l'esprit.

C'est la fin poursuivie qui détermine le genre d'action. Mais chez les êtres doués de raison le travail commence dans l'esprit avant de s'exécuter par le ministère des membres. Et l'efficacité des actions physiques est relative à la clarté du concept intellectuel. Expliquons-nous.

Quel est l'architecte qui entreprendrait de construire un édifice avant d'y avoir longuement réfléchi, d'avoir bien calculé et défini son plan ? Quel est le peintre qui commencerait un tableau avant d'avoir conçu l'idée du sujet qu'il veut créer, ou examiné l'objet ou la personne qu'il veut reproduire ? Quel est l'écrivain qui voudrait raconter l'histoire, fictive ou réelle, d'un héros dont il ne sait ou n'imagine ni le nom, ni le sexe, ni la taille, ni le caractère, ni même les circonstances où son personnage a vécu ?

Toute entreprise doit se baser sur une idée réalisable, et sa réalisation matérielle est impossible si la raison n'a pas tout d'abord mis en jeu ses facultés maîtresses : imagination, mémoire, clairvoyance, etc. Ce jeu des facultés de l'esprit s'appelle le travail mental.

L'agriculteur, plus que bien d'autres, a besoin de recourir au travail mental pour faciliter son action physique, pour s'exempter d'inutiles démarches et pour assurer le plein profit de son travail manuel. Réfléchir, comparer et prévoir : tout est là !

Nous avons prêché partout l'ingénieuse idée que préconisait notre digne et vénéré professeur d'agriculture, le docteur Marsan, de l'Institut Agricole d'Oka. Nous demandons aux cultivateurs de cette province d'adopter l'habitude de faire, en gros, un plan tracé et divisé de leurs terres. Ce dessin ne requiert aucun entraînement spécial. Une planche de bois blanchi, une feuille de carton ou de papier solide suffit, sur quoi on tracera les grandes lignes de son domaine, avec les clos, les pâturages et prairies, le verger, le jardin, en localisant les clôtures, fossés et chemins, et en indiquant les côteaux, les plats et les bas-fonds. Ce plan général est une clef qui ouvre des portes nombreuses à la prévoyance.

En hiver, le cultivateur qui a des loisirs étudie cette carte de ses opérations. Il marque d'un signe noir les endroits où la sécheresse, l'insalubrité ou la pauvreté du sol ont affecté ses récoltes précédentes. Il approfondit les causes de ses manquements, et il détermine les procédés d'amendement qu'il faudra apporter en temps et lieu. Il choisit le système de rotation ou de culture qu'il faudra appliquer au moment favorable. Il précise les endroits requérant des engrais, il arrête les variétés et quantités de semences à employer, il songe au prix qu'il devra payer et aux fournisseurs qui pourront satisfaire à

ses besoins. Il indique l'ordre à suivre pour chaque opération et il s'assure des précautions nécessaires pour éviter tout retard et toute déconvenue. Il se souvient, il compare et il prévoit. Il note aussi, et son travail à venir lui apparaît clair et facilité. Il songera également à ses troupeaux, à leur conduite, à leur entretien et à leur production.

Cet homme prendra son ouvrage avec plus d'assurance. Et les imprévus, qui déroutent ses voisins aux moments pressés, le trouveront paisible, toujours à l'oeuvre néanmoins, et rassuré sur les issus et résultats de son activité au temps des travaux manuels.

Car le travail mental a préparé son travail physique. L'exécution de son programme s'est avancée de moitié grâce à l'exercice de sa prévoyance. Il sait d'où il vient, où il va. Il évolue avec aisance et sans vaines inquiétudes. Ce cultivateur aime son travail et il inculque à ses enfants cet esprit de méthode qui l'attache à sa profession, en lui rendant la tâche moins compliquée.

Si cet ami de l'ordre est secondé par une femme qui affectionne l'économie, vous trouverez dans sa maison un livre de comptabilité où sont inscrites les dépenses et les recettes de la famille et de la ferme.

C'est une exploitation rurale qui ne peut que prospérer, parce qu'on y met à profit les dons d'intelligence et de puissance mentale dont la Providence a si largement doué celui qui continue, dans la vie libre et saine des champs, l'oeuvre procréatrice.

TERRE, TRAVAIL ET CAPITAL

L'économie rurale, c'est tout simplement l'étude des principes qui nous guident dans la bonne administration d'une ferme.

Cette étude est facile; elle est de plus très intéressante. Et nous ne croyons pas promettre à nos amis "plus de beurre que de pain" en les invitant, dès aujourd'hui, à suivre assidûment cette série de petites leçons pratiques qui leur rendront à la fois plus agréable et plus facile la solution de maints problèmes qu'une exploitation agricole nous offre chaque jour.

L'agriculture exige le concours de trois agents indispensables: la TERRE, le TRAVAIL et le CAPITAL.

Est-il besoin de le dire?... point de terre, point de culture. Et avec une terre, même excellente de sa nature, les résultats seront médiocres si on ne lui applique une somme suffisante de travail raisonné. Pour opérer le travail nécessaire à la terre, pour maintenir sa production sans amoindrir sa fertilité, il faut le concours du capital.

Or, le succès d'une exploitation agricole dépendra invariablement de l'équilibre établi entre ces trois agents de production.

Cela revient à dire que l'étendue de terre mise en culture chaque année doit être proportionnée aux déboursés que l'on peut faire ainsi qu'au nombre et aux capacités des aides dont on dispose.

Il est une erreur trop généralement commise parmi nous : l'agrandissement du domaine nous obsède. Nous avons l'ambition de reculer démesurément les limites de la propriété. C'est un sujet de fierté, bien légitime en soi, pour un grand nombre de pouvoir dire : "J'ai cent arpents par trois !" Mais, ce souci du grand propriétaire ne se rencontre-t-il pas trop souvent à côté d'une insuffisance désastreuse de capital actif et de main-d'oeuvre experte ?

Quelle est la proportion de nos terres défrichées qui rapporte, bon an mal an, des profits raisonnables ?

Sans tenir compte des vastes étendues récemment ouvertes à la colonisation, nous constatons que moins de 40% de la superficie totale défrichée a étéensemencée, depuis six ans, dans notre province.

Que fait-on du reste de ces terres qu'une main-d'oeuvre insuffisante nous empêche de mettre à profit ?

Après y avoir mis la hache sans calcul de prévoyance, nous y mettons les animaux qui y cherchent, sur des parcours interminables, une pitance souvent très pauvre et qui se traduit en maigres rendements. Résultat final : épuisement de ressources forestières toujours indispensables sur une ferme, pâturages insuffisants et diminution graduelle

des rendements laitiers, négligence générale des autres parties du domaine à cause de l'étendue trop vaste proportionnellement au travail qu'il faudrait apporter.

Certains peuples d'Europe, Danois et Belges par exemple, nous donnent à ce sujet de frappantes leçons. Les statistiques officielles de l'Institut International de Rome nous enseignent que, toutes proportions gardées, le cultivateur danois produit sur 8 acres ce que nous récoltons sur 21 arpents.

Ne devons-nous pas avouer que notre genre d'exploitation est encore susceptible de s'améliorer ? C'est ce que nous dira l'étude attentive de l'économie rurale.

ENGRAIS ET AMENDEMENTS

Ces deux mots représentent deux choses bien distinctes. L'engrais, c'est l'aliment utile à la plante et qui manque au sol. Les engrais tiennent à la nature chimique des éléments qui constituent les sols et qui sont nécessaires à l'accroissement et à la fructification des plantes. Tels sont les engrais minéraux, végétaux, animaux et mixtes. Les engrais sont comme une nourriture.

Les amendements sont des substances incorporées aux terres cultivées, pour en changer la nature et les propriétés physiques. Ce sont comme des condiments, des épices, des agents qui rendent plus faciles la digestion et l'assimilation des engrais par les plantes.

Les engrais et les amendements sont nécessaires à la production agricole de nos terres en culture.

Une terre peut être abondamment pourvue des amendements, calcaire, sable et glaise, et ne rien produire si elle manque des engrais voulus. Une autre terre peut aussi être riche d'engrais, fumiers d'étable, phosphore, potasse et azote, et ne donner que de bien pauvres récoltes, si elle n'est pas suffisamment pourvue des amendements utiles. Les deux

se complètent et s'aident mutuellement. C'est pourquoi il est si important pour un cultivateur de connaître l'état de sa terre, ses qualités et ses défauts, et, c'est aussi pourquoi nous recommandons avec insistance de faire faire l'analyse du sol que l'on exploite avant d'acheter des engrais et des amendements naturels ou commerciaux.

L'argent que l'on dépense pour ces achats est considérable mais les profits en sont plutôt maigres si l'application n'est pas faite avec connaissance de cause. Les laboratoires d'analyse des terres à la Ferme Expérimentale d'Ottawa pour le Canada, et, à l'École de Laiterie de St-Hyacinthe pour la province de Québec, ont été organisés pour que les cultivateurs apprennent ce que valent leurs terres. Recourons à ces sources de lumière et guidons-nous sur leurs conseils désintéressés. On nous indiquera ce qui manque à telle pièce ou à tel champ pour assurer une bonne récolte de patates, blé-d'Inde, tabac, plantes-racines, céréales ou fruits; on pourra se guider avec confiance sur ces indications pour acheter l'engrais ou l'amendement requis. L'analyse dira quelle proportion d'azote, d'acide phosphorique, et potasse ou de chaux doit être apportée à telle terre; on saura quel élément chimique, quel amendement ou quel engrais simple est le plus convenable et pratique d'achat.

Car ici, comme au chapitre du travail, il y a une loi de bon sens qui est dite "loi du minimum" et s'énonce comme suit: "le sol produit en propor-

tion de l'élément de richesse assimilable qu'il contient en plus petite quantité." Si votre terre est plutôt pauvre en chaux et qu'elle abonde en autres éléments, elle produira en proportion de sa quantité de chaux, c'est-à-dire médiocrement. Et ainsi de suite.

Il faut donc qu'il y ait équilibre entre les éléments constituants du sol et les éléments nécessaires à la plante. Il faut aussi favoriser l'action des deux en donnant au sol les agents d'amélioration physique, la silice qui allégit les terres pesantes, l'argile qui appesantit les terres trop légères et la chaux qui divise les unes et donne plus de compacité aux autres. Il faut enfin ne pas perdre de vue que la chaux agit sur les éléments nutritifs contenus dans la terre sous une forme inerte et rend ces éléments utilisables comme nourriture des plantes.

Il reste à dire que les engrais se présentent sous des formes très diverses dont les principales sont, pour les minéraux : marnes, plâtres, phosphates, sels potassiques, cendres, sels ammoniacaux et nitrates ; pour les végétaux : engrais verts, litières, tourteaux, marcs et composts ; pour les animaux : engrais flamands, colombines et guanos, sang, chairs, débris de corne et d'ossements ; et les engrais mixtes : fumiers liquides, purins et autres détritrus décomposés. Toutes ces matières sont riches et doivent être considérées comme profitables à la pousse des cultures, si on sait les appliquer en temps et lieu et selon les données de l'expérience et de la science pratique.

Ne laissons rien se perdre. En France, en Belgique, au Danemark, on a su perpétuer la capacité de production du sol depuis sept et huit siècles parce qu'on a gardé l'habitude de ne rien laisser qui pût être perdu pour l'engraissement des terres. Recueillons chaque parcelle et chaque goutte de ces matières précieuses, et rendons-les à la terre, qui nous les a prêtées, si nous voulons que cette terre nous continue avec largesse son indispensable libéralité.

LE DRAINAGE DES TERRES

Pour peu que l'on observe et que l'on réfléchisse, on a vite fait de conclure que la présence dans le sol d'éléments chimiques ne suffit pas à en assurer la fertilité constante. Il faut un autre concours, celui de la santé du sol, de la présence bien conditionnée de l'eau nécessaire à la germination et à la végétation. Il faut l'absence du froid, l'aération suffisante, une certaine chaleur, favorables à la croissance des racines et au travail des radicelles dont les poils absorbants ne puisent avec aisance que dans des lits de terre saine, ameublie, réchauffée, et riche de substances nutritives.

Le drainage, opération d'assainissement, met le sol dans des conditions avantageuses à la pousse des plantes. Il est un complément nécessaire à la restitution des engrais et des amendements, sur les terres qui étaient en train de se ruiner faute de méthode culturale raisonnée.

Or, les trois-quarts de nos terres ont besoin d'être assainies, dans la province de Québec. C'est pourquoi le drainage est si fortement recommandé, partout et toujours, et c'est pourquoi notre ministère provincial a créé une branche spéciale de drainage, avec des experts et des ouvriers chargés d'ap-

plier le remède au mal qui retarde le développement de notre production.

L'assainissement des terres s'effectue de trois façons : 1o par l'égoût superficiel dans les domaines accidentés : c'est le drainage naturel ; 2o par les fossés ouverts bien faits et bien débouchés ; 3o par le drain courant sous terre.

Bienheureux, le cultivateur qui possède un domaine assez accidenté pour voir les eaux d'automne et de printemps s'écouler d'elles-mêmes, vers un ruisseau ou une rivière qui dispensent la richesse sur ses pointes et agrémentent le décor qui l'attache à son bien. Bienheureux celui-là, pourvu que l'accidentation ne comporte pas tous les désavantages de la butte et du trou trop voisins, comme on s'en plaint en certaines régions du nord.

Le propriétaire d'une terre franche, sablonneuse ou calcaire, à fond pierreux surtout, peut se dispenser, parfois, d'un système d'assainissement plus coûteux, en menant à travers ses pièces des fossés bien finis, toujours nettoyés à l'automne, et disposés de façon à s'économiser le plus possible de temps, de terrain, de ponceaux et... de chicanes avec les voisinages.

Pour celui qui est prêt à l'entreprendre, le drainage souterrain est le système définitif, le plus simple, le plus économique après tout, et le plus efficace à l'amélioration fondamentale du sol exploité. Il consiste à remplacer les fossés ouverts par des tuyaux enterrés, qui sucent l'eau superflue, établissent dans la couche arable un courant d'air assai-

nisseur, et charroient à la décharge les torrents d'eau froide dont le sol, compact surtout, subissait trop longtemps l'influence aux dépens de la végétation cultivée.

Le drainage souterrain, outre qu'il équilibre l'humidité et réchauffe la terre, évite les pertes de temps; un bon drainage dure plus de cent ans. Il dispense des petits ponts de bois ou de pierre, qui sont des caches à mulots et des casse-pattes pour les animaux. Il économise le terrain, ne prenant place que dans le sous-sol. Il ajoute à la propriété une valeur foncière qui représente, de beaucoup, plus que l'intérêt de l'argent employé à son exécution.

Aujourd'hui que nous avons les services gratuits d'hommes qualifiés pour préparer nos plans et diriger l'exécution du drainage, et maintenant que le tuyau de terre cuite se fait dans notre province, ce mode parfait d'assainissement, nous n'hésitons pas à le dire, est à la portée de presque tout cultivateur.

C'est pourquoi nous répétons sans cesse et partout: "Drainez, drainez vos terres ! Le drainage, c'est le salut". Car celui qui draine prépare à ses enfants un héritage de valeur première, dans le sol auquel il permet de donner le maximum de fructification. Et c'est un sacrifice momentané dont les mérites se traduisent de bonne heure par des rendements considérables pour le père et considérés par les enfants.

OUTILLAGE ET MÉCANIQUE AGRICOLES

L'agriculture, en tant que métier, peut se ramener à sept opérations qui résument tout le travail du cultivateur : égoutter, nettoyer, ameublir, engraisser, semer, cultiver et récolter.

Avec l'aide de la science, l'art cultural est de jour en jour facilité par l'outillage et la mécanique que l'industrie moderne met à notre disposition. C'est "l'artillerie silencieuse" dont parle Jean Richepin. L'outillage, approprié aux conditions économiques et aux besoins d'une exploitation, est un aide précieux, et la machinerie se substitue avantageusement à la main-d'oeuvre coûteuse ou insuffisante. Mais, l'outillage et la mécanique constituant un capital de rapport, il est sage de borner l'achat des outils et des machineries à ce qui peut rapporter sans risques de pertes inutiles. C'est pourquoi, en énumérant tous les auxiliaires mécaniques qui peuvent être utiles à l'agriculture, nous dirons ceux qui sont indispensables et ceux dont on peut se passer généralement.

Depuis la première bêche en racine de mélèze qui apprit aux premiers hommes la dure loi du travail, l'outillage cultural s'est vraiment perfectionné ! Mais il est des outils qui sont restés les

mêmes dans leur principe parce qu'ils sont toujours nécessaires au travail agricole. Tels sont la charrue, la herse et la faux.

De nos jours, on classifie en quatre catégories le gros outillage de la ferme. Ce sont : 1o les outils préparateurs : charrue, herse, rouleau, grobateur, disqueur, épandeur d'engrais ; 2o les outils cultivateurs : semoir, houe, arrosoir, sarleuse et rehausseuse ; 3o les outils de récolte : faucheuse, moissonneuse-lieuse, râteau, arrache-patates, fanneuse, chargeuse, fourche-à-foin, voiture de charroi, batteuse, décortiqueuse et crible ; 4o les autres mécaniques de gros calibre et d'usage industriel : tracteurs, engins, scies rondes, trapeuses, séparateurs, machine à drainage, balances, pelles-à-cheval, machine à chemins, arrache-souches et arrache-pierre, trucks automobiles, presses à foin, rouets et métier à tisser, voitures de divers usage.

Tous ces objets, d'utilité occasionnelle ou d'usage indispensable, coûtent assez cher d'achat et d'entretien pour qu'il vaille la peine d'en prendre un soin particulier. Par malheur, ce n'est pas toujours ce qui arrive. Et nous allons faire, dans le seul intérêt de nos agriculteurs, deux observations qui nous semblent de réelle opportunité.

Depuis dix ans, le long de nos courses à travers la province, nous avons constaté avec regret qu'il se perd des capitaux énormes faute de soin donné aux machines, outillages et voitures, chez un trop grand nombre de cultivateurs. On laisse des outils, charrues, herses, faucheuses, râteaux et voitures,

hiverner sous la neige, à la pluie et au froid : la rouille ronge les fers, la gelée affecte les peintures, les mécanismes sont faussés et l'usure, qui ne devrait être que de 10% au normal, atteint un chiffre de dépréciation annuelle de 50%. Si on voulait dépenser un peu de temps et d'argent pour aménager les quelques abris nécessaires aux outillages de la ferme, on se rembourserait en moins de deux saisons par l'économie réalisée sur les outillages eux-mêmes.

En outre, depuis sept ou huit ans, les manufacturiers étrangers ont mis en jeu tous les moyens pour nous passer leur mécanique agricole. Et les revenus inaccoutumés, qu'ont touchés certains cultivateurs, les ont portés à se laisser convaincre du fait, souvent discutable, qu'on peut remplacer les hommes par des machines. Aussi trouve-t-on des fermes où, de 1915 à 1922, il est entré pour plus de \$3,400 de machineries de toutes sortes. Or, ces cultivateurs ont constaté, trop tard, que ce capital leur rapporte peu ou pas d'intérêt, et qu'ils auraient pu se passer d'un tracteur et d'un moteur à essence, d'une chargeuse à foin, d'un séparateur, d'une trayeuse mécanique et d'une automobile.

Il y a dans ces deux cas un manque de prévoyance qui conduira à la banqueroute et qui contribue à dévoyer notre jeunesse éloignée du travail et lancée dans une aisance de mauvais aloi. L'automobile surtout n'est pas loin d'être une plaie dans nos campagnes. Nous ne contesterons pas son utilité en certaines circonstances, mais nous demandons

aux gens bien pensants s'il n'est pas vrai que l'automobile entraîne la jeunesse rurale très loin de ses devoirs. On y trouve un moyen commode de perdre un temps précieux : les journées sont raccourcies par les deux bouts à cause des nuits de promenades lointaines et parfois de randonnées répréhensibles. Et l'entretien de ces voitures comme celui d'autres machines sur la ferme entraînent des dépenses qui mangent la moitié des revenus.

C'est pourquoi il nous semble si opportun de réfléchir et de calculer, avant de se munir d'outillages et de mécaniques. Ils ne sont utiles qu'en autant que leur usage est commandé par des conditions agricoles particulièrement avantageuses. Puis ayons soin de ces auxiliaires. L'hiver fournit des loisirs qui ne sauraient être mieux remplis que par la revue du matériel mécanique. Ayons horreur, aussi, de l'engouement qui nous entraîne vers la nouveauté. Améliorons les vieux outils, qui en tous temps, ont contribué à l'avancement méthodique et sûr de l'art fondamental qu'est l'agriculture.

LE TRAVAIL DU SOL

Chez ceux qui consacrent leur vie et leur intelligence à l'étude des questions d'économie rurale il y a deux opinions, divisées et directement opposées l'une à l'autre concernant l'opportunité de la grande ou de la petite terre. Les uns soutiennent que l'abondance de production en agriculture restera proportionnée à l'étendue de la propriété. Les autres s'efforcent de démontrer que cette production agricole est relative à l'effort concentré sur une étendue plus restreinte du domaine exploité.

Nous ne prétendons pas trancher, d'une façon absolue, un problème aussi complexe. Et il faut admettre que les conditions de temps, de lieu, de fortune et de main-d'oeuvre, où se trouve un propriétaire, sont les meilleurs guides pouvant déterminer, pour quelques années du moins, le genre de culture, intensive ou extensive, que ce cultivateur doit adopter sur sa ferme.

Toutefois, nous pensons être utile au plus grand nombre en rappelant quelques principes qu'aucune circonstance ne pourra jamais changer. L'une de ces vérités est positive. Elle est à la base même de notre économie rurale et elle s'énonce ainsi clairement: "La terre de valeur moyenne ne produit pas

en raison seule de son étendue, mais en proportion du travail raisonné qu'on lui applique."

Que penserait-on en supposant qu'un propriétaire de ferme, quelque bon jour, se mette à dire, en se croisant les bras : "Ma terre est assez bonne ; elle couvre trois cents arpents ; j'y prendrai toujours bien de quoi ne pas mourir ; laissons faire le Ciel et contentons-nous de récolter !" Un tel raisonnement scandaliserait les plus optimistes. Car le proverbe est toujours là : aide-toi, le Ciel t'aidera.

C'est pourquoi nous soutenons que tout dépend de l'effort appliqué au travail et que le travail du sol donne à celui-ci toute sa possible valeur. C'est une vérité qui en engendre une autre. Si ce travail est accompli avec science et conscience, il peut produire des merveilles étonnantes de fructification.

L'agriculteur qui sait à fond les qualités et les faiblesses du sol qu'il cultive peut orienter son travail et adopter une méthode pratique de l'améliorer et de le faire produire. Il choisira un système de rotation, s'appliquant à engraisser et à amender morceau par morceau, assainissant les parties basses, détruisant les mauvaises herbes, ameublissant les argiles froides, créant du chaume épais sur les sables, chaulant les humus acides et le reste. Si, par l'analyse du sol, il a complété les connaissances acquises par des années d'observation, il sera bientôt maître de la situation. Son travail produira infailliblement des résultats payants, et il se rendra compte que c'est le travail raisonné qui fait foi de tout.

On se trompe assez souvent quand on dit qu'il faudrait un gros capital pour mettre sa terre en pleine valeur ; c'est qu'on voudrait tout améliorer du même coup. Basons les améliorations foncières annuelles sur les revenus qu'on est en droit d'attendre d'une saison moyennement favorable. Ce principe de bonne économie mérite aussi qu'on s'y arrête.

Ce qui presse le plus, généralement, c'est l'assainissement du sol, par des fossés bien faits ou par un bon drainage en permanence ; car l'assainissement aère le sol, le réchauffe et distribue l'humidité voulue de façon uniforme en enlevant le surplus d'eau nuisible aux racines des plantes. C'est ensuite le chaulage, dans la plupart des terres de notre province ; car la chaux allégit les sols pesants et divise les compacts ; elle neutralise l'acidité des sols où poussent les herbes sures et amères ; elle fouette les autres éléments, potasse, phosphore et magnésie, déjà contenus dans la terre sous une forme inerte, et elle active leur action sur la pousse des plantes.

Nous pourrions ajouter que les labours d'été s'imposent pour les sols infestés de mauvaises herbes et la décomposition des chaumes de vieilles prairies. Que le labour d'automne se recommande aux terres glaiseuses, parce que la morte saison continue son travail améliorant sur le guérêt. Que le labour de printemps convient aux terres légères, sablonneuses et calcaires. Et qu'enfin le grobbaige, le disquage et le hersage énergique mélangent mieux en-

core que le labour la couche arable qui n'est jamais trop remuée.

C'est le travail du sol qui assure ses capacités de production, les fait connaître et valoir et c'est ce même travail qui faisait dire au vieillard de la Fable cette parole que nos jouvéniaux d'aujourd'hui feraient bien de retenir pour la bien méditer :

"Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

"Où la main ne passe et repasse..."

"Car le travail est un trésor"

CONSTRUCTIONS RURALES

Laissons pour aujourd'hui parler l'expérience. Un cultivateur fort avisé vient de nous livrer des considérations imprégnées du plus solide bon sens. Ancien constructeur de maisons à la ville, il s'est donné, depuis vingt ans, à la culture de la terre. Il raconte qu'en arrivant sur sa ferme, son épouse l'avait fait consentir à remplacer la modeste demeure des anciens propriétaires par une habitation très moderne, spacieuse, imposante même dans ce décor peu habitué aux frontons et aux chapiteaux de style palatial. Il mit beaucoup d'argent dans cette construction. Il en mit trop, car au bout de quelques années il réalisa que les bâtiments avaient une allure gauche, qu'ils étaient très étroits, qu'il faudrait les relever, construire une autre grange avec d'autres étables, et pour être logique, faire aussi grand et aussi bien pour la ferme que pour la maison. Il y mit le reste de son avoir. L'ensemble de la propriété, pensa-t-il, n'aurait de valeur qu'à ce prix. Peu à peu, il connut mieux sa terre, se rendit compte de ses réelles capacités; les défauts du sol lui devinrent plus familiers. Il songea qu'il fallait améliorer le fond de la terre, assainir, ameubler, engraisser, clôturer, et le reste. Il devint songeur, fit

un retour sur le passé. Depuis dix ans, il avait sacrifié de fortes sommes sans se trouver plus en avance. Et il comprit, alors, qu'il aurait fallu commencer par le bon bout, mettre d'abord le sol en pleine valeur, construire ensuite de bons et spacieux bâtiments, puis enfin se loger comme il convient à un cultivateur que son esprit pratique a conduit à l'aisance. Cet homme venait de trouver une première solution au problème de la construction rurale.

Car il importe de bien savoir, qu'une fois la terre en bon ordre, il faut donner aux animaux, (nos meilleurs auxiliaires et nos machines de transformation industrielle sur la ferme), le logement sain, éclairé, vaste et commode. Il faut que la mécanique, les voitures et les outils, tout autant que les récoltes, aient leurs abris sagement conditionnés. Il faut que les légumes aient de bonnes caves, les grains battus de bonnes chambres, les fumiers de bons hangars, les harnais un bon compartiment; que la laiterie soit bien située et d'entretien facile, que le silo conserve bien, que la cabane à sucre soit bien aménagée, bien orientée et à l'épreuve du feu; que le poulailler ait une exposition sud-est et qu'il soit hygiénique comme le logis des autres animaux; que tous les bâtiments ne fassent pas seul et même corps, mais qu'ils soient isolés convenablement pour prévenir les conflagrations en cas d'incendie. Les hangars à bois et les glacières peuvent avoisiner l'habitation humaine, tandis que la porcherie et la bergerie en seront éloignées.

Des granges à foin, au milieu des terres, sont trouvées fort avantageuses à la serrée des récoltes, au temps pressé de la moisson. Les petits abris sans prétention dans les pâturages protègent nos animaux contre les ardeurs du soleil et les averses dangereuses, notamment aux demi-saisons.

Et pour que nos constructions soient durables, et moins coûteuses après tout, il faut choisir l'endroit et les matériaux de fondements qui assurent la durée. Les assises de pierre, de béton armé ou bloqué, les pieux de cèdre goudronné, sont d'usage courant dans la pratique des constructeurs consciencieux. Le drainage, pour les fondations pesantes, est parfois nécessaire. Tous les soins que l'on prend pour prévenir les dommages éventuels diminuent en proportion le pourcentage parfois élevé de la détérioration.

Le cultivateur qui a mis en bon ordre sa terre et ses bâtiments retire de ses cultures, de ses machines et de ses animaux, un profit annuel qui peut lui permettre d'aménager sa demeure et celle de sa famille avec tout le confort que la raison et les conditions du milieu favorisent.

Et dès lors, rien ne saurait s'opposer au légitime orgueil du cultivateur qui s'est fait un chez lui attrayant, digne du père nourricier des autres hommes, et si coquet, si enveloppant, que ni les filles ni les fils ne songent à le quitter pour les fausses attractions de la vie citadine.

AUTO, TÉLÉPHONE, RADIO ET LUMIÈRE

L'automatique nous gagne. On regardait, naguère, comme d'étonnantes merveilles le joueur de flûte et le canard de Vaucanson. Si nos grands-pères venaient refaire leur marche, un soir, sur quelque boulevard de nos cités ou quelque route nationale, ils lèveraient les bras, et peut-être les pieds, sous le coup subit d'une fière peur ! Car l'automatique est partout.

L'automobile a son incontestable utilité. Elle transporte, en quelques heures, à des distances considérables et rapproche ainsi les relations sociales que la multiplication des familles avait forcément distancées. Elle facilite les affaires, solutionne les difficultés du cas urgent, favorise le repos corporel, chez qui sait s'en servir avec sagesse. Mais elle présente aussi de funestes désavantages. Et les deux-tiers de ceux qui en sont propriétaires pourraient et devraient s'en passer parce qu'elle occasionne une dépense initiale et des déboursés annuels en proportion plus élevée que les revenus de qui la possède. Elle est pour la jeunesse un agent de débauche et les dérouté du travail sérieux et de la vie familiale. Enfin, elle suscite des envies et en-

traîne ceux qui la convoitent à sacrifier des intérêts, parfois assez graves, pour se payer le luxe qui les range apparemment au niveau de fortune de trop de parvenus.

Parmi les inventions modernes d'utilité journalière, le téléphone n'est-il pas, au contraire, un agent précieux en maintes circonstances ? Le cultivateur a besoin, comme tout industriel et tout homme d'affaires, de se tenir en relations presque quotidiennes avec ses clients et ses fournisseurs, avec son agronome officiel, avec la banque où se font ses opérations financières. Il peut avoir besoin, d'urgence, d'un médecin, d'un prêtre ou d'un autre secours. Le téléphone le met, lui et sa famille, à l'abri des dangers de l'isolement. Or, il se trouve dans chaque paroisse quelques cultivateurs qui ont refusé d'adopter le téléphone, et qui ont cependant fait l'achat d'une automobile.

Le radio, comme toutes les nouveautés, a provoqué un engouement auquel n'échappent pas les gens de revenus moyens. Certes, il est un attrait captivant et merveilleux lorsqu'il permet à une famille d'assister, sous son toit même, à un concert profane ou sacré sans qu'il en coûte beaucoup d'argent ni de fatigues. Mais, au risque de contrarier un goût de la musique qui fait honneur à notre race, nous oserons penser que le radio nous rend ici un bien mauvais service. Il introduit chez nous des mélodies américaines et nègres, qui n'ont rien de conforme à la douceur et à la limpidité harmonique du sentiment latin et de la gaieté française.

Et en celà, il s'apparente avec le disque-camelote des phonographes-poules où grincent des airs de jazz et d'imbéciles arrangements cacophoniques. En outre, nous savons pertinemment que le radio a déjà été pour quelques-uns une voix mystérieuse qui les appelle et les entraîne vers les grandes villes. Et comme la Sirène de Caprée, elle attire nos plus beaux jeunes hommes et nos plus douces jeunes filles vers les fatals écueils où ils seront à jamais perdus.

Bien plus urgente et pratique nous semble l'adoption du pouvoir électrique et de sa lumière sur la ferme, dans la maison et les bâtiments. Si l'installation en a été soignée, et si on exerce la surveillance nécessaire, la lumière électrique rendra les travaux du fermier et de la ménagère plus agréables et plus faciles. On peut remarquer que les habitants de chez nous qui s'éclairent à l'électricité sont soigneux, ordonnés, méthodiques et économes généralement. Et je n'ai pas ouï dire qu'il y en ait d'appauvris par l'usage de cette commodité dont l'accès est de plus en plus facile.

En tout cas, l'agronome, l'instructrice-ménagère et l'hygiéniste qui parcourent nos villages et campagnes, rencontrent de place en place un phénomène dont l'anomalie ferait le bonheur des humoristes : c'est un propriétaire d'auto et de radio qui n'a ni bain ni cabinet d'aisance dans sa maison.

On a vu ça !

LA LÉGISLATION RURALE

La législation rurale peut se définir : l'ensemble des lois qui concernent l'habitant des campagnes, dans ses devoirs et privilèges comme citoyen, comme maire, conseiller ou secrétaire de sa paroisse, commissaire d'écoles, juge de paix ; ou comme directeur, fonctionnaire ou simple membre d'une société, d'un cercle ou d'un syndicat d'agriculture.

La loi régit l'ordre public. Chez les peuples civilement organisés nul n'est excusable d'ignorer les dispositions de la loi qui le concernent. C'est l'ignorance de la loi qui trop souvent donne lieu à des poursuites contre des citoyens ordinairement paisibles, et c'est aussi le manque de connaissances légales qui empêche l'accomplissement des devoirs et la jouissance des droits d'individus faisant partie d'une communauté civile, d'une corporation, d'une association ou d'un syndicat quelconque.

Il nous semble de première importance que les éléments de la loi soient expliqués, et que les lois régissant nos organisations rurales et agricoles soient mieux connues de ceux qui y sont intéressés.

Qu'on nous permette de rappeler ici quelques-unes des lacunes les plus fréquentes occasionnées par l'ignorance des principes élémentaires de la loi.

Combien de discordes funestes aux relations entre parents ou voisins, combien de procès sont dus au fait qu'on n'est pas renseigné sur ses droits et ses devoirs vis-à-vis les autres, le gouvernement, la municipalité, la commission scolaire, la fabrique ou les sociétés auxquelles on appartient. Les dommages causés à la propriété d'autrui, par l'eau, les mauvaises herbes, les immondices, les chiens et autres animaux; la question des limites, les fossés et clôtures de ligne, les droits de passage et de coupe de bois; les obligations des francs-tenanciers et propriétaires envers le conseil municipal, celles de l'acheteur envers le vendeur, du locataire envers le propriétaire, et vice-versa, sont autant de points prévus par les législations. Pour en observer les exigences il faut connaître au moins les éléments de la loi qui les ordonne.

D'autre part, d'où vient que l'organisation civile de certaines corporations rurales est défectueuse dans sa constitution et ses opérations; d'où vient que des commissions scolaires n'apportent pas la compétence nécessaire à leur mission; d'où vient qu'il se commet des erreurs désastreuses dans l'administration des sociétés agricoles, coopératives et autres ?... Ignorance de la loi.

Le cultivateur qui veut mener adroitement ses entreprises, et qui veut commander une influence autorisée parmi ses concitoyens, doit posséder une connaissance au moins élémentaire de la loi en général, et doit consacrer des loisirs à approfondir certaines dispositions particulières du code municipi-

pal et scolaire et des règlements qui régissent les associations agricoles.

Tout citoyen, d'ailleurs, est tenu de connaître les lois qui nous gouvernent. Et s'il manque à la loi, nul n'est excusable, du moment que la loi a été publiée. Combien s'éviteraient des rancoeurs malheureuses et des pertes d'argent très considérables, s'ils prenaient la peine de se bien renseigner avant d'intenter une action où d'entrer en procès. Nous voudrions que nos compatriotes fussent de ceux qui agissent toujours avec connaissance de cause et procèdent avec prudence.

A L'ÉCOLE DES ABEILLES

Y a-t-il, en dehors de l'apiculture, une occupation domestique champêtre qui soit plus féminine et plus digne de remplir les loisirs toujours nombreux d'une femme qui n'a que son petit royaume de foyer à surveiller, surtout si elle habite un village ou une petite ville ?

Il faut peu de terrain en somme pour établir une ou deux ruches bien à l'abri du passant trop curieux ou du voisin trop hostile. Dans un coin du jardin, sous quelque saule ou quelque ormeau la colonie élira domicile et s'y attachera. Si des érables, tilleuls, acacias, pruniers, pommiers ou cerisiers ombragent les alentours, vous y verrez dès les premiers beaux jours de mai les ouvrières aux bourgeons cueillir les gommés odorantes et guetter la sortie des minuscules feuilles vertes.

Au temps de la miellée aux champs les butineuses partiront de grand matin pour revenir surchargées de pollen d'or ou de nectar puisé au fond des calices plantureux qui font des yeux jolis à la lisière des bois prochains, ou des points blancs, jaunes et rouges, sur les collines ensoleillées. Les magasins de ruchée s'emplieront de ce délicieux butin qu'on appelle le miel, célébré comme ses auteurs par tant de poètes sacrés et profanes, et recherché par tant de

savants et de gourmets fameux à travers tous les siècles.

L'usage journalier que nous permet une exploitation personnelle nous fait apprécier mieux et davantage les trésors précieux que renferme une ruche. Cette appréciation porte sur deux objets principaux : le miel d'abord puis celles qui le produisent. Car, le miel est la panacée de tous les âges et l'adoucissement à tous les menus malaises inattendus et importuns qui ennuagent chacun des jours. Les enfants l'aiment et n'en subissent aucun effet dommageable ; il convient à leur besoin d'alimentation sucrée et ne détériore ni leurs fragiles dents ni leur système digestif encore si impressionnable. Les adultes et les vieillards peuvent le déguster sous toutes ses formes, en nature, en bonbons, sur biscuits et sous gâteaux. Les malades l'accueillent bien en sorbets, en sirop-chaud, en hydromel et en pousse-café.

De plus le miel, comme la cire, entre dans maintes préparations d'usage quotidien à la maison. C'est ce qui lui vaut la faveur de n'en plus sortir lorsque une fois il est entré dans l'estime d'une bonne ménagère.

Mais, les abeilles elles-mêmes ont mille titres à notre attachement. Si notre curiosité native veut se donner un aliment bien digne et bien profitable, qu'elle demande à la vierge des prés le secret de sa grâce agile et preste ; elle aura cette réponse :

*"On a le cœur joyeux et gai
"Lorsqu'on a vu lever l'aurore..."*

Des lois naturelles et instinctives, d'une sagesse irréprochable, guident les trente à quarante mille sujettes sur qui règne sans gouverner une seule "mère". Ces lois, non promulguées, sont faites de prévoyance inouïe, d'ordre impeccable, de docilité constante, de solidarité splendide et de sacrifice. Ces vertus sont couronnées d'une douceur que le despote humain a longtemps méconnue, tant qu'il n'a pas forcé, par la finesse de ses observations les intimes secrets de cette sociologie parfaite dans un monde inférieur.

Car les abeilles sont bonnes et elles sont douces comme elles sont belles. L'apicultrice qui les visite chaque jour, dont l'ombre gracieuse et pacifique s'arrête momentanément au seuil de chaque maisonnée, comme une fée de protection, peut bien s'il lui plaît soulever doucement, de son doigt délicat, le dôme qui recouvre les trésors mystérieux de la vallée fleurée; nulle protestation ne s'élèvera de la cité laborieuse. Qu'elle y prenne les rayons préparés pour elle; en deux jours, si le soleil est clément, les vides seront comblés. Il n'est pas de cellule pour le découragement dans les ruches de l'abeille. L'abeille est courageuse, persévérante, tenace; comme une mère qui aime les siens, elle peut mourir au bout de ses forces, jamais de son courage.

Oui, nous devons la fréquenter, la connaître et l'aimer. Aussi, je songe que l'oeuvre de la fermière-apicultrice est noble entre toutes, puisqu'elle fournit, en même temps qu'une leçon passionnante

de vertus, une somme illimitée de jouissances matérielles et artistiques.

Nous ferons donc de l'apiculture, et avec une âme humanitaire. Car nous allons nous efforcer, n'est-ce pas, d'en répandre le goût dans nos cercles intimes afin que ses fruits nous permettent d'ajouter de nouvelles douceurs à l'existence de ceux qui dépendent de nous. Et je gage que bientôt vous éprouverez comme moi le besoin de vous dire ce que dit Maeterlinck : "A qui les a connues, à qui les a aimées, un été sans abeilles semble aussi malheureux et aussi imparfait que s'il était sans oiseaux et sans fleurs."

VIVE LA REINE !

C'est ici plus qu'ailleurs, un lieu commun de dire que la reine joue, dans une colonie, le rôle nécessaire, indispensable et primordial. Dans le monde des abeilles il existe une hiérarchie, fondée par le Créateur lui-même, et dont les bases inébranlables se sont ri de l'instabilité de nos institutions politiques humaines. A l'encontre des bouleversements qui agitent le "roi des choses créées", des lois inéluctables conservent à la nature l'ordre qui en régit la beauté et la perpétuité.

Et peut-il se trouver dans nos constitutions sociales universelles un exemple comparable à la stabilité des moeurs qui régissent les abeilles ? Quiconque s'est incliné, un jour, vers ce monde inférieur si parfaitement policé d'une famille de butineuses, est revenu l'âme chargée de pensées hautes et profondes et il s'est dit : "Seules, les oeuvres de Dieu sont immuables et parfaites."

Mais, si régulières que nous paraissent les habitudes de l'abeille, si louable et si sage que nous semble une telle société, nous ne saurions la concevoir sans un principe d'autorité bien respectée. Et c'est, de fait, sous cette force, instinctive, je l'avoue, plutôt que raisonnée, mais bien réelle néanmoins,

que se prolonge à travers les siècles le même statut de survie avec les mêmes manifestations.

Or, cette autorité, naturelle, instinctivement respectée, nécessaire et indiscutée, se personnifie en un seul être, que les poètes ont appelé : la REINE, et que les entomo-biologistes devaient appeler : la MÈRE.

Pour l'heure, arrêtons-nous, s'il vous plaît, à considérer les influences qu'exerce la reine-mère sur nos colonies d'ouvrières.

Ces influences sont de trois espèces :

- a) Influence sociale ;
- b) Influence numérative ;
- c) Influence effective.

a) Influence de la reine sur la société qu'elle régit.

Cette influence, dont on ne se rend pas compte à moins d'être un vrai passionné des abeilles, n'en est pas moins réelle. Le caractère de la reine-mère s'imprime dans le tempérament des ouvrières selon les lois biologiques de l'hérédité. Et ses vertus d'activité, d'attachement aux intérêts communs, de respect de la propriété, de ponctualité et de sauvegarde personnelles, passent aussi bien dans le sang de ses filles selon les mêmes lois de nature. Ainsi la reine italienne, croisée avec un mâle noir, gardera à ses descendantes la préséance de sa douceur, et celles-ci seront moins pillardes en même temps que plus actives. Elles se défendront mieux contre les insectes ennemis et les contagions endémiques.

La reine-mère semble exercer, sur la colonie, où elle règne sans gouverner, une influence morale considérable. Elle est le baromètre de sa maison, le diapason qui marque la joie ou l'inquiétude qui doivent animer ses filles. Et la vénération dont elle est entourée se double d'un sentiment de confiance instinctive. La ruche est-elle soudainement assaillie à l'extérieur, par le choc d'un animal, le passage d'un oiseau, la brusquerie inattentive d'une main humaine ! Aussitôt la colonie s'alarme, un bruissement d'émoi s'élève. Mais si la reine est là, le bruit cesse instantanément.

L'influence sociale de la reine se manifeste ouvertement à son retour du vol nuptial. Dierzon a remarqué que si la reine, récemment fécondée, manifeste ses aptitudes prolifiques par une ponte régulière et abondante, elle est plus entourée, plus choyée, mieux nourrie, et, partant, elle conserve beaucoup mieux et plus longtemps ses facultés d'importance vitale pour la population.

Il est donc utile de rechercher, pour chaque colonie, une reine vigoureuse, prolifique, active et douce en même temps. C'est par ces qualités qu'elle exercera une influence sociale efficace sur sa colonie.

b) Influence des reines-mères sur la repopulation et la conservation des colonies.

Il va sans dire que le rôle de la mère dans une colonie d'abeilles, qu'elle régit par droit de maternité, est de première importance. Une reine bonne

pondeuse entretiendra le haut nombre des ouvrières butineuses et internes. Et je dis "bonne pondeuse" à dessein. Car on sait qu'il existe des reines bourdonneuses et des reines stériles.

C'est ici que se présente le difficile problème de la parthénogénèse; et, si vous le voulez bien, nous l'examinerons un peu. Langstroth et Dadant, dans leur ouvrage "L'Abeille et la ruche", citent à maintes reprises le naturaliste allemand Dierzon. Sylviac, auteur de "L'Apiculteur simpliste" et Darwin dans son étude des "Métamorphoses" s'accordent à peu de chose près, pour établir des lois, que l'observation des praticiens les plus minutieux a toujours confirmées.

On définit la parthénogénèse: une génération mystérieuse chez la femelle vierge, et qui est constatée journellement chez toutes les ovipares. Et l'on affirme, de fait, que: "tous les oeufs fécondés produisent des femelles, reines ou ouvrières, et tous ceux qui ne le sont pas donnent des mâles ou bourdons". D'où l'on conclue qu'une reine bourdonneuse a été mal fécondée ou qu'elle ne l'a pas été.

De cette proposition découlent des lois invariables :

1o—une reine non-fécondée peut bien pondre, mais elle ne produira que des bourdons;

2o—certaines ouvrières peuvent pondre aussi mais leurs oeufs ne donnent que des bourdons;

3o—une vieille reine, de trois, quatre ou cinq ans, voit se perdre peu à peu la force de son sperme fécondant, qu'elle a reçu lors du vol nuptial, et, elle

diminue ses pontes ou pond de plus en plus des oeufs donnant des mâles.

Les naturalistes Huber et Neighbour fixent à l'âge de 4 ou 5 jours, après sa sortie de l'alvéole, l'âge nubile de la reine. Puis elle ne tarde pas à commencer sa ponte.

Mais ici se présente la question fort complexe de savoir si la reine détermine et connaît elle-même le sexe de l'oeuf qu'elle pond... Il est raisonnable de penser que la reine pond selon son désir un oeuf de mâle ou d'ouvrière. Les lois de la conception humaine le démontrent. Et les faits observés chez l'abeille permettent de tirer des conclusions logiques. La reine pond où elle veut. Si elle est bonne mère, et bonne reine aussi, elle choisira d'abord les cellules d'ouvrières pour y déposer ses oeufs. D'où vient que l'on juge d'une bonne mère par la disposition de son couvain en plaques serrées et continues. Si elle laisse parfois des alvéoles vides dans le centre d'un cadre, ou vers les bords, pour aller pondre dans les coins ou le long des extrémités dans des cellules plus grandes destinées à donner des bourdons, c'est que la température du milieu n'est pas uniforme; elle attend que les alvéoles soient réchauffées par un séjour plus prolongé des ouvrières sur la face opposée. Et l'on croit, alors, mais à tort, qu'elle prédit un prochain essaimage.

La dimension des cellules contribue, du choix de la reine-mère, à déterminer le sexe de l'oeuf, par ce fait que, en s'agrippant aux rebords d'une cellule petite, le jeu des muscles de l'oviducte est normal

et laisse au liquide fécondant, de la spermatèque la libre faculté d'opérer son action déterminante sur l'oeuf qui passe... Mais, le contraire arrive si l'abeille-mère pose ses crampons aux rebords d'une grande cellule. A ce moment elle écarte davantage les jambes extérieures et empêche ainsi le libre jeu des muscles qui doivent ouvrir l'orifice de sa spermatèque; l'oeuf n'étant pas fécondé donnera un mâle.

Il est bon de remarquer que la reine a des préférences pour les cellules ouvrières si elle est bonne mère et non-bourdonneuse.

Le grand apiculteur américain, Root, signale à ce sujet, dans son A. B. C., l'expérience faite par lui-même à plusieurs reprises sur des ruches garnies de cellules de mâles: il constate que dans chaque cas les reines ont essaimé en signe de protestation. D'ailleurs, on sait fort bien qu'au printemps à bonne heure et à l'automne tard, alors que la présence des mâles est inutile, la reine pondeuse s'empresse de garnir d'oeufs les cellules d'ouvrières devenues vides et passe par-dessus celles des mâles.

Dans l'intérêt de la survivance et du bon hivernage des colonies, il importe donc de doter celles-ci d'une reine bonne pondeuse, dédaigneuse des grandes cellules et naturellement prolifique. Une reine douée de ces qualités précieuses, les conservera si elle est bien nourrie. On la reconnaîtra aux procédés qu'elle suit aux périodes de ponte: Elle dépose ses oeufs avec une grande régularité, commençant au centre du cadre et pondant en suivant une tra-

jectoire concentrique. Dès que la plaque lui semble assez étendue, elle s'empresse de passer de l'autre côté du cadre pour garnir de ses oeufs les alvéoles correspondantes.

- c) Influence effective d'une reine sur la valeur travailleuse de sa colonie.

Cette influence, non moins appréciable que les autres, évidemment, tient à la race de l'abeille-reine, à son activité, à l'endurance de ses organes génitaux et à sa longévité.

"Lorsque nous élevons des reines, écrit Dadant, que ce soit pour la vente ou pour les employer dans nos ruches, nous devons ne jamais perdre de vue l'amélioration de la race, et agir comme nous le ferions pour nos grands animaux, en choisissant les reproducteurs des deux sexes qui nous semblent réunir au plus haut degré les qualités que nous avons en vue, soit de race, soit d'activité, soit de durée, soit aussi d'organes. Dans ce but on doit choisir deux ou trois des meilleures colonies, de celles qui possèdent les qualités désirées, pour leur faire produire des mâles, et deux ou trois autres pour la production des reines."

La conformation physique de la reine doit nous guider, comme règle générale, dans le choix des individus d'une race donnée. Aristote donne la préférence à celle qui est petite, ronde de forme et variée de couleur, au poil brillant et bien fourni. Et la pratique nous enseigne qu'on doit rechercher

chez la pondeuse un abdomen long, effilé, souple et rebondi à la face inférieure.

Parmi les races les plus répandues au pays, commune, hybride et italienne, cette dernière est à bon droit considérée comme la meilleure, la plus active, la moins nerveuse et la meilleure pondeuse. Et, du fait qu'elle ait pu conserver intactes ses qualités distinctives depuis plus de deux mille ans, on a raison de la considérer comme la reine des reines. L'abeille italienne a considérablement amélioré nos vieilles variétés locales et donné, comme résultat de son croisement avec la noire d'Amérique, une famille de butineuses d'acclimatation facile et bonnes travailleuses. L'hybride réunit toutes les qualités de l'italienne, sauf une, à un degré plus ou moins élevé cependant. Elle est prolifique, se défend bien contre les insectes rivaux, la teigne par exemple, et contre la loque également bien qu'elle ne s'en défende pas aussi énergiquement que l'italienne; elle est très laborieuse. Mais elle est plus irascible que l'italienne.

Comme l'activité est une des qualités qu'on doit rechercher en premier lieu chez les abeilles, on comprendra qu'une sélection soignée ne peut qu'amener de bons résultats. La reine transmettant à ses filles ses caractéristiques de conformation, il est sage de surveiller cette conformation. D'aucuns pratiquent la sélection des abeilles à longue langue, estimant que plus cet organe est développé plus facilement il peut puiser au fond des fleurs à pièces profondes le nectar qu'elles secrètent.

L'âge de la reine influe beaucoup sur les rendements de la récolte. Si elle est née en juin, elle donnera, par ses ouvrières, grande abondance dans la première et la deuxième année.

A cause de la triple influence qu'exerce la reine sur ses sujettes on comprendra donc l'importance de bien sélectionner cette reine. Car c'est d'elle surtout que dépend le succès ou l'insuccès de cette industrie merveilleuse et payante de l'apiculture.

UN BAS DE LAINE

Cette expression de vieux terroir, qui date de plusieurs siècles, évoque les jours de vie simple, heureuse et tranquille, où nos aïeux ramassaient, le long de leur carrière, de quoi s'assurer une vieillesse paisible et de quoi établir leurs enfants dans l'aisance.

Je ne sais par quelle aberration funeste au bonheur matériel et moral de notre époque, on s'est pris à ridiculiser des habitudes naïves, peut-être, mais bien plus sages, assurément, pour se livrer à d'imprévoyantes prodigalités.

Durant le premier quart de siècle que nous venons de traverser, pendant et depuis la guerre, les Canadiens ont appris à gagner rapidement des fortunes qui auraient suffi à asseoir notre agriculture et notre commerce sur des bases puissantes si seulement nous avions conservé le sens de l'économie.

Mais en même temps que nous recevions d'une main des salaires inaccoutumés ou que nous réalisions des revenus considérables, nous avons de l'autre main dilapidé ces ressources à l'aveuglette, à tel point que jamais, peut-être, nous ne nous sommes crus si pauvres qu'à présent. C'est que le bien acquis trop vite et trop facilement s'anéantit plus

vite encore chez ceux qui ont oublié la pratique si raisonnable d'une administration prévoyante.

Ce qui s'impose à la bonne conduite d'une grande institution industrielle ou financière, s'impose également au succès d'une entreprise agricole domestique de moindre étendue. Pour que l'administration d'une terre, d'une maison, soit fructueuse et progressive, il faut que les dépenses soient proportionnées aux besoins des administrés et ne dépassent pas les rendements éventuels. Il faut que le matériel en usage soit conditionné selon les moyens du propriétaire. Il faut aussi que le train de vie soit modéré, et qu'une partie des revenus puisse être encaissée ou mise à profits pour les jours à venir. Car on n'a pas toute sa vie la même force de travail mental et physique, et quand les crises surviennent dans le cycle économique, il faut que les sept vaches grasses ne soient pas entièrement dévorées par les sept vaches maigres.

Les inventions modernes déclanchent un vent de folles dépenses contre lequel il est temps de s'arc-bouter. Au risque de paraître trop sévère dans nos jugements, nous osons prétendre que l'automobile est une ruine pour nos cultivateurs; que le radio à la campagne fait plus de mal que de bien et qu'il contribuera bientôt à précipiter la désertion du foyer et de la terre; que la tricoteuse mécanique endette plus qu'elle ne rapporte à la famille, etc, etc. Et nous ajouterons que l'une des inconséquences les plus inconcevables de notre temps est celle où nous comptons, dans bien des paroisses de villes ou de

campagnes, vingt fois plus de pianos que de baignoires dans les maisons de familles.

Soyons plus raisonnables. Laissons aux esprits faibles ces mirages du plaisir qui n'a rien de commun avec le bonheur véritable d'un foyer où président un homme et une femme de sens pratique. Soyons économes, en nous accordant tout ce qui est utile au bien-être de la vie familiale, mais en rejetant les théories inconsidérées de ceux qui prêchent qu'il faut "être à la mode" c'est-à-dire dépenser tout son avoir sans calculer, pour jouir de l'existence.

Nos mères-grand' vous rediraient avec une douceur exquise cette leçon placide et suggestive du bas de laine.

NOUS AVONS CELA!...

Oui, en vérité, nous l'avons. Nous avons cela de particulier que, dans la province de Québec, la richesse moyenne de l'habitant dépasse l'aisance moyenne du peuple dans tous les autres pays. Et, il se rencontre pourtant de nos compatriotes qui trouvent l'agriculture trop peu payante, qui la déplorent aveuglement devant leurs fils et leurs filles, et qui prêchent la désertion des campagnes par la parole et par l'exemple.

Or, nous avons l'étendue du territoire ; nos propriétés culturelles sont immenses ; le sol est généralement riche, et, en tous cas fertile pour peu qu'on le surveille. Nous avons des marchés locaux insatiables. Nos ministères d'agriculture de la province et du pays font pour l'agriculture pratique ce que bien peu d'autres pays peuvent réaliser. La science agricole et ménagère nous est offerte de maintes façons, par l'école, les conférences et démonstrations, le livre, le journal, etc. Nous avons toutes les raisons de progresser et d'attacher nos enfants à la terre.

Mais il nous manque une chose : c'est l'habitude de l'économie. Nous ne prenons pas les moyens

d'équilibrer le budget agricole et domestique. Nous ne tenons pas de livres de comptes : nous dépensons souvent les yeux fermés. Je parle ici en thèse générale. Car nous savons, sur ce chapitre, d'heureuses exceptions qui mériteraient d'être imitées.

Par ailleurs, nous recherchons les objets de haut prix, dans nos achats, et nous ne préparons pas nos produits de façon à les vendre aux plus hauts prix possibles.

Nous avons sous la main des vêtements et des aliments que nous n'utilisons pas comme il faudrait. Notre fromage canadien, notre miel, nos oeufs, nos lainages et nos toiles devraient trouver place d'abord chez nous-mêmes. Le surplus devrait être bien préparé, bien choisi, classé et présenté d'attrayante façon : ces objets attirent la clientèle s'ils sont vraiment attrayants. C'est un caprice des marchés locaux qui veut que la préférence soit donnée à ce qui frappe l'oeil en éveillant les convoitises du goût de l'acheteur, et surtout de l'acheteuse. Ces considérations découlent d'une économie rurale bien comprise.

L'économie rurale et domestique est une science fondamentale basée sur la clairvoyance et le bon sens. Pour prévoir il faut calculer les dépenses avec les revenus. Ne dépensons que pour le nécessaire. Ne prenons pas de risques sur des entreprises incertaines. Gardons notre argent chez nous.

Rappelons-nous aussi que la terre ne rapporte pas en raison de son étendue, mais en proportion du travail raisonné qu'on y fait. N'oublions pas, non

plus, que s'il appartient à l'homme de gagner, il appartient à la femme d'économiser.

L'expression pittoresque d'un vieil agronome de nos amis vaut à elle seule tout un gros livre: "Rien ne sert au coq de gratter si les poules ne ramassent rien !..."

ACTIVITÉS FÉMININES



CHERCHEZ LA FEMME !

L'éducation familiale, dans un pays comme le nôtre, est un problème dont la solution se complique du fait que mille influences peuvent entraver l'orientation la plus sérieuse et la plus droite que des parents puissent donner à leurs enfants dès le bas âge.

Le voisinage des classes à niveaux et à fortunes différents, la diversité de langues et de religions, les aspirations ou simplement les ambitions, servies par une facilité relative d'accéder à l'aisance, à l'instruction et à la politique, sont autant de causes qui peuvent produire des effets déplorables pour l'unité nationale, pour la paix et l'équilibre social, et, pour l'avancement économique et intellectuel du pays. Il y a chez nous aujourd'hui, autant qu'ailleurs, une aristocratie d'argent qui n'a rien de la distinction et de la noblesse d'esprit des vieilles familles d'antan. Elle correspond en quelque sorte à la définition de la démocratie. Elle est le petit nombre, il est vrai, mais il est à souhaiter que son faux prestige ne fasse point envie et ne parvienne jamais à entraîner, par son exemple, ceux dont le seul talent serait d'accumuler des intérêts sur du capital. Il faut apprendre à nos fils et à nos filles que si l'argent achète

tout, il ne saurait procurer la tranquillité du coeur ni la liberté de l'esprit.

Dieu merci! la majorité des mères de familles canadiennes-françaises ont dans l'âme et dans le sang tout le jugement et toute la bonté qu'il faut pour façonner des générations sensées, capables d'idéal et de dévouement, et prêtes à vouer leurs talents aux tâches qui s'imposent. Elles enseignent à leurs fils la beauté du travail et ses fruits avantageux; à leurs filles elles apprennent les oeuvres modestes, pénibles quelquefois, toujours nobles parce que utiles.

Elles rappellent à leurs enfants l'exemple admirable des ancêtres, qui firent le Canada puissant et déjà beau dans sa jeunesse. Elles ne veulent point abolir la tradition magnifique des berceaux qui succèdent aux berceaux. Elles rêvent d'une chaîne de foyers neufs dont la couronne concentrique irait s'élargissant au tour du même clocher de la même paroisse. Elles sont la défense la plus puissante de la race et la force de leur pays.

Mais, comme il faut que leurs enfants, un jour ou l'autre, leur échappent, elles comptent sur les éducateurs et les éducatrices pour continuer dans ces jeunes âmes l'oeuvre de formation morale, et, dans ces jeunes corps, d'éducation physique d'où sortira parfaitement épanouie la fleur d'humanité que la mère canadienne cultive avec tant d'amour.

Le rôle naturel de la femme est le soin du foyer et la formation de l'enfance. C'est en elle que repose le bonheur de la famille. Si elle aime

sa maison elle y sera aimée. Ingénieuse, attentive, connaissante et habile, elle saura rendre belle et attrayante la vie intérieure. Elle y retiendra autour d'elle son époux et ses enfants; ses parents et ses amies célébreront avec elle leur commune félicité.

Le couvent, l'école ménagère, où se complète la formation professionnelle de la femme, de celle qui sera demain la reine d'un foyer, joue donc dans notre vie sociale et privée un rôle de la plus haute portée. On y dresse la jeune fille aux devoirs multiples qui l'attendent dans la sphère normale où devront s'exercer toute son activité, ses talents, sa bonté, son intelligence et sa gaieté vaillante.

Les écoles ménagères préparent les avant-gardes du foyer. Et telle sera l'école tel sera le foyer. C'est pourquoi nous voudrions que ces noviciats de la bonne ménagère fussent partout ce qu'ils sont déjà en maints endroits de notre province, de véritables pépinières d'intelligences vives, de volontés fermes, de compétences réelles, en un mot de vraies femmes, génératrices de beauté et de douceur familiales. Mais, nous souhaiterions aussi que l'école puisse ouvrir les yeux de la jeune fille sur des horizons plus vastes et qui embrassent une bonne part du moins de son devoir social.

On a tant dit que le bonheur ou la misère des nations dépendent de la volonté et du coeur de la femme ! Au fond de toutes les catastrophes de l'histoire, comme au faite des trionphes les plus glorieux, il s'est trouvé une femme, qui par son

génie bienfaisant ou infernal a orienté les événements heureux ou malheureux.

C'est Ève, aux premiers jours de l'humanité; Noéma, l'inspiratrice de Caïn; Miryam soeur de Moïse; Débora la prophétesse héroïque puis Ruth et Noémi; c'est Dalilah qui trahit Samson, Athalie fille d'assassin et assassin elle-même, puis la douce Judith, honneur et joie d'Israël; c'est Suzanne et Esther. Plus près, dans l'histoire grecque, c'est Iphigénie fille d'Agamemnon et Pénélope femme d'Ulysse; autour de Rome, c'est Cléopâtre qui hâta la ruine des Césars. Mais, voici dans la civilisation nouvelle, les douces figures de Geneviève protectrice de Paris, de Blanche de Castille patronne des Croisades, de Jeanne d'Arc salut et gloire de la France. Puis sous un nimbe plus modeste, mais non moins angélique, Bernadette, Thérèse et Marguerite-Marie, les grandes thaumaturges contemporaines.

Dans une sphère moins mystique des femmes de haute intelligence et de grand coeur ont opéré, par la merveille du dévouement et de la tenacité, l'oeuvre discrète mais sûre de coopération qui acheva l'épanouissement des sciences, des arts et des lettres, par le soutien matériel et moral apporté aux génies qui font la gloire de notre temps.

Car la femme est toute-puissante pour le succès des entreprises nécessaires. Si elle le veut elle peut accomplir de grandes choses. Mais il faut, avant tout, qu'elle sache et qu'elle veuille connaître ses plus humbles devoirs, ceux qui l'attendent à chaque heure du jour et par lesquels se prépare l'accom-

plissement des promesses qui germent en elle et dont nous parle Joseph de Maistre lorsqu'il écrit: "Aucune affaire de ce monde, sacrée ou profane, grande ou petite, bonne ou mauvaise, ne s'est faite sans la femme."

Or, c'est sur elle qu'il faut compter pour édifier solidement l'oeuvre difficile qu'est le foyer de la famille. Et si la femme qui suit l'école sait et veut s'y bien préparer, elle assurera l'idéal bonheur et la paix inébranlable des générations qui viennent en mettant à leur service son intelligence éclairée, sa volonté ferme et son coeur tout rempli d'inépuisable dévouement.

LE PRESTIGE MATÉRNEL

Pour qui se préoccupe avec sincérité des intérêts moraux et matériels de notre race, il est une vérité dont l'évidence se fait de jour en jour plus lumineuse : c'est que la survivance nationale est entre les mains de la femme. Et c'est cette vérité elle-même qui a servi de principe moteur aux oeuvres sociales féminines les mieux inspirées. C'est donc aussi l'idée motrice des Cercles de Fermières en notre province.

C'eût été chez nous une erreur fondamentale que de méconnaître plus longtemps les puissances de cette oeuvre sociale, en oubliant la femme, pour ne s'occuper que de l'homme dans le domaine rural.

L'homme, c'est le bras et la tête ; la femme c'est le coeur. Or, le bras et la tête peuvent bien mobiliser des forces matérielles qui activent momentanément la production des richesses agricoles ; mais si le coeur se désintéresse, la raison même de ces forces s'affaiblit et peu à peu s'éteint. Le coeur c'est le foyer de la vie. Et c'est à ce foyer que s'alimentent les énergies productrices de courage et d'amour par où l'homme conçoit et poursuit avec succès ses entreprises.

Que sert à l'homme d'envisager pour ses enfants les plus belles perspectives d'avenir, dans leur

milieu natal, si la compagne de ses jours ne veut et ne sait partager ses idéals et ses travaux? N'est-ce pas la mère de famille qui peut le mieux induire ses fils à imiter dignement l'exemple paternel? Et pour qu'elle remplisse cette mission, ne faut-il pas que la mère de demain comme celle d'hier et d'aujourd'hui apprenne d'abord à connaître puis à aimer la vie champêtre?... Tout le problème de notre attachement au sol nourricier est renfermé dans cette proposition.

Plus nous travaillerons à faire aimer la terre aux femmes de notre pays et mieux nous réussirons à garder nos filles à la paroisse rurale, plus nous verrons s'y enraciner les générations d'hommes vigoureux, fiers de leur profession comme de leur langue, de leurs coutumes et de leur liberté.

Rappelons à la femme, à la jeune fille, ses devoirs familiaux et sociaux; aidons-lui à les comprendre et à les remplir. Favorisons largement les enthousiasmes nés de son amour pour la grande Amie, afin qu'elle propage dans le coeur des siens cette passion de la vie en pleine lumière, au soleil de la plus saine liberté.

L'ENFANT DANS LA FAMILLE

Ceux qui voient ce qui se passe présentement dans le monde, et qui mettent leur idéal dans les oeuvres à faire pour que les générations nouvelles soient meilleures que la nôtre, savent l'influence prépondérante de l'éducation familiale sur les vertus morales et civiques de l'enfant.

Nos fils, garçons ou filles, seront surtout ce que nous les ferons. Il est vrai que l'enfance et la jeunesse s'assimilent facilement aux exemples funestes que le monde moderne leur offre par le théâtre malsain, le cinéma corrompateur et ce qu'on est convenu d'appeler la vie mondaine. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une éducation soignée, attentive et sérieuse, donnée aux enfants dès la famille, forme l'âme, le jugement, le caractère et le coeur, et prépare une génération de cerveaux solides, avec des puissances de volonté qui discernent le mal et le bien, et des coeurs qui recherchent toujours celui-ci en repoussant celui-là.

Pour établir ces convictions morales dans l'âme d'un enfant, il faut avant tout que les parents soient eux-mêmes des convaincus et des pratiquants du bon exemple, capables de diriger leurs enfants, dès le bas âge, dans la voie du devoir.

Nous allons dire ici une vérité qui déplaira à quelques pères et mères de famille. Que ceux qui n'ont pas à coeur le bonheur de leurs enfants, dans le temps et dans l'éternité, ferment cette page sans aller plus loin.

Quelle que soit l'inspiration de ceux qui, dans notre pays, favorisent le relâchement des moeurs par les mauvais livres, la danse défendue, le théâtre et le cinéma immoraux, et le reste; quels que soient les dangers que la jeunesse rencontre partout sur son chemin, la cause première de la perversion de nos enfants est dans l'insouciance des parents, dans leur aveuglement volontaire ou dans leur ignorance. De même aussi, les pères et les mères sont pleinement responsables du départ d'un fils ou d'une fille que l'autorité et les attrait de la vie familiale ne savent plus retenir au foyer.

Une seule chose reste à faire: s'instruire de ses devoirs de parents chrétiens et les mettre en pratique sans faiblesse. L'âme de vos enfants sera le dédoublement de la vôtre. Si vous êtes énergiques, clairvoyants et fidèles à vos devoirs religieux et civiles, vos enfants voudront vous imiter. Si vous cédez vous-mêmes aux tentations du siècle, vos enfants vous auront dans le sang, ils trahiront leurs principes en vous trahissant vous-mêmes.

Et, voulez-vous que nos fils continuent la noble lignée des hommes de coeur et de droiture que furent nos ancêtres? Prenez les moyens de les garder dans leur vie normale et leur atmosphère natu-

relle. Cultivateurs, ne laissez pas vos fils quitter la terre, et, pour cela ramenez au foyer vos filles à la sortie de leurs études.

LA MISSION DE LA FEMME

Notre génération était peu préparée à faire face aux réactions inévitables d'une guerre universelle. C'est pourquoi nous ne nous expliquons pas bien le déséquilibre économique et moral qui donnera à nos temps un caractère particulier. Les effets de la crise mondiale se traduisent, chez nous, par la disparition presque subite de traditions chères d'habitudes consacrées et de goûts plutôt modestes, que nous regardions à bon droit comme la sauvegarde de notre paix heureuse et de notre prospérité d'antan.

Du jour au lendemain, on a renié traditions et goûts. Et par une sorte d'affolement, avec une frénésie déconcertante, le monde s'est jeté dans les pires excès de luxe, d'ambition et de jouissances matérielles. Tout ce que la vie moderne peut offrir d'attractions a tenté les petites fortunes. L'argent, — en ces jours où nous aurions tant de motifs à l'économie, — est devenu le maître des consciences. Or, cela seul explique déjà la plupart des catastrophes qui affligent l'humanité.

De plus, l'hostilité réciproque des classes, l'impudence et l'immoralité affichées au grand jour, l'impiété qui gagne la jeunesse et, surtout, ce luxe

qui révolte et qui écoeure les âmes droites et les esprits bien pensants, assombrissent l'horizon de l'avenir aux yeux même des plus optimistes. Et l'on se demande où sera le remède à ces maux et qui nous délivrera des calamités qui nous menacent.

L'histoire du monde enseigne que dans tous les pays, aux époques difficiles, la Providence a suscité une force inattendue et merveilleuse, qui réalisa la plénitude de ses desseins. Or, cette force irrésistible, le plus souvent cachée, ce fut la Femme. La femme à travers les siècles a joué le rôle ultime et définitif comme elle avait déclenché la première catastrophe qui affligea la terre. C'est sur elle que nous devons compter, comme toujours, car c'est en elle, — vase insigne d'amour et de puissance mystérieuse dans la faiblesse physique, — c'est en elle que reposent les garanties les plus certaines de la paix du monde. Si la femme le veut, elle peut reciviliser la génération présente et orienter celle de demain dans les voies du bon sens, de la droiture et de la justice, par l'éducation de la sagesse chrétienne dans le coeur et la raison de l'enfance.

C'est donc à vous, femmes de tous les pays, à vous surtout, femmes de pensée catholique et française, qu'incombe ce suprême devoir : la suppression énergique et radicale des vices de la société moderne. Que la femme s'attache à sa mission avec conscience de ses pouvoirs et de sa responsabilité ! Qu'elle réfléchisse à ses devoirs, et qu'elle mette à les accomplir toutes les ressources d'âme et de coeur,

toute l'opiniâtreté et la diplomatie qui assurent le succès de ses meilleures entreprises ! Une fois de plus, la fleur de l'esprit humain, la civilisation, reprendra sa place d'honneur dans l'âme des peuples par le triomphe admirable de la femme sur ses laideurs et les décadences de la barbarie...

LA REINE DU FOYER

On l'a dit maintes fois : la famille est l'image de la société. Et tant valent les familles, tant vaudront la paroisse, la race et la nation. Or le milieu où se forme et s'édifie la famille, où s'élèvent les générations qui constituent la race, c'est le foyer domestique et le foyer paroissial. Plus chez nous qu'ailleurs peut-être la bienfaisante vérité de ce principe est apparue à travers chaque page de notre histoire.

Le foyer domestique prend l'image du coeur et de l'esprit qui y règnent. Si l'homme est le maître et le protecteur de la maison, la femme en est la reine. Et, dans l'éducation et l'instruction fondamentale de ses enfants, la mère est toute puissante si elle a conscience de ses devoirs et si elle sait les accomplir.

La femme, au foyer de la famille, a une triple mission. Épouse d'abord, elle est la compagne et la collaboratrice de son mari. Mère, elle est l'éducatrice de ses enfants et la consolatrice de ceux qui dépendent de son coeur. Ménagère, elle assure le bonheur des siens si elle sait être intelligente, ingénieuse et économe.

Dans son magistral ouvrage sur l'Ancien Testament, Boissonnot rappelle que :

“La femme a été donnée à l’homme pour être sa compagne, pour perpétuer la race, pour aider son époux dans ses travaux et sur les chemins de l’existence. Elle est venue de l’homme lui-même, par la main de Dieu. Elle a été tirée, non de sa tête parce qu’elle ne commande pas à l’homme, non de ses pieds parce qu’elle n’est point son esclave, mais de son côté parce qu’elle doit marcher côte à côte avec lui, dans la vie, et qu’elle doit s’appuyer sur le cœur de son époux.”

Saint Augustin a écrit de la femme le mot le plus sublime qui aît été prononcé en son honneur. Après avoir rappelé l’impuissance du genre humain à se relever, par lui-même de la chute originelle, l’écrivain sacré ajoute : “La cause de l’humanité étant perdue, et personne ne pouvant relever l’homme dans sa chute, cette cause fut renvoyée à la femme : *ad feminam causa revertitur...*”

La femme qui a conscience de la grandeur de son rôle et qui a compris l’étendue de son prestige peut accomplir des merveilles pour le bonheur de son époux et pour le triomphe des bonnes causes. Elle est la lumière et le réconfort de l’homme qui hésite en face des embûches innombrables de l’existence. Elle est la consolatrice des âmes et des corps qui souffrent. Et, doublement juste est cette pensée de la comtesse de Tramar dans son beau livre “A la conquête du bonheur”, où elle écrit : “Il faut la main légère d’une femme pour panser certaines blessures; il faut la parole tendre d’une femme pour guérir certaines âmes endolories.”

Quel titre glorieux et lourd de responsabilités que le titre de mère ! Heureuse la femme, devenue mère, qui comprend ses devoirs et sait les accomplir. Elle forme le coeur et l'esprit de ses enfants. Elle leur donne, avec son lait, la beauté de l'âme et l'élévation du sens religieux, la droiture du jugement, la force de volonté et la bonté du coeur. Elle les façonne comme une cire vierge; elle en fait des femmes exemplaires et d'intègres citoyens.

L'éducation maternelle est la base d'une instruction convenable et solide et elle est la lumière qui oriente vers les chemins de la vocation. La mère doit enseigner à ses fils le respect du métier, de la profession du père. Elle doit former ses filles à son image, leur inculquer le sens du devoir et des obligations de la femme au foyer, imprimer en elles la sagesse du goût, la prévoyance et le bon-sens. Sa vie est une école de courage, de patience et de dévouement. Elle enseigne le bonheur en le cherchant elle-même dans la pratique des vertus morales et sociales dont elle est un exemple pour tous ceux qui l'entourent.

Qui n'a lu "La peur de vivre" d'Henry Bordeaux, et qui ne se souvient de ces paroles de la courageuse et vénérable madame Guibert à Alice Dulaurens, la frivole et faible amie de ses enfants: "La vie, ma fille, ce n'est pas la distraction ni le vain mouvement de monde. Vivre, c'est sentir son âme. C'est aimer de toutes ses forces, toujours, jusqu'au sacrifice. Il ne faut craindre ni la peine,

ni les grandes joies ni les grandes douleurs; elles sont la révélation de notre nature humaine. Il faut greffer sur les jours qui passent le bien qui ne passe pas. La jeune fille qui se marie vient partager des travaux et des périls et non pas chercher une plus grande aisance ou de plus frivoles plaisirs. Dans son dévouement même elle trouvera plus de charmes..." Ces paroles d'une mère vous remettront en mémoire cette autre pensée d'un illustre sociologue : "La femme la plus chargée de lourds devoirs sera pleinement heureuse au fond de son âme si elle sait l'art sublime d'être une mère digne de son titre."

La maison où règne la ménagère modèle est le miroir où se reflètent l'esprit d'ordre, l'intelligence, l'ingéniosité, le savoir-faire et le sens pratique d'une économie bien comprise.

La femme est la gardienne du foyer. Elle en est l'âme, le soleil et la vie. Ménagère avertie et attentive, elle veut une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Elle sait l'art de rendre son foyer agréable et attachant et la vie des siens est attrayante et facile. Elle voit clair dans son administration parce qu'elle est douée de prévoyance et qu'elle pratique l'économie.

Elle comprend les conditions de vie conformes à sa fortune, à son degré social, aux aspirations de son mari et de ses enfants. Elle tempère les ambitions désordonnées et elle seconde les talents et les initiatives utiles.

Par ailleurs, elle apprend à ses filles l'art de tenir une maison selon les principes modèles de la bonne économie domestique, de l'hygiène et du bien-être. Elle emploie ses loisirs et ceux de ses enfants aux petites industries de la laine et du lin, aux spécialités faciles de l'agriculture féminine, à la culture des fleurs et à l'embellissement de l'intérieur et du dehors.

Les menus soins du mobilier et de la lingerie, le raccommodage, l'utilisation des restes, la comptabilité domestique, la médecine d'urgence font le sujet de ses études et de ses récréations. Les arts d'agrément ont leur place réservée dans son programme de vie familiale. Et l'on trouve à cette femme un esprit et un cœur qui expliquent son prestige auprès de son époux et son autorité sur ses enfants. Ses amies et ses proches savent qu'elle est heureuse et veulent l'imiter.

La femme qui remplit ainsi tous ses devoirs aime l'existence parce que l'ennui ne peut y trouver place. Elle pourra facilement garder autour d'elle ses filles pour l'aider si elle habite la campagne. Elle contribuera à préparer à notre agriculture et à notre vie paroissiale des ouvriers et des apôtres vaillants et progressifs. Elle attachera la jeunesse nouvelle à la vie familiale, agricole et paroissiale et sa devise sera inscrite sur le portique de sa maison : "Pour la terre et pour le foyer."

Que la femme canadienne-française et catholique n'oublie donc pas la puissance considérable dont

elle dispose pour le bien-être des siens et la grandeur de son pays. Au fond de tous les grands événements que l'histoire enregistra il s'est trouvé une femme. Et le grand poète anglais Tennyson a livré à notre méditation cette grave et profonde vérité : "La femme apporte dans les plis de son manteau les fragments du bonheur ou de la ruine des nations."

LE REMÈDE EST EN NOUS

Le courrier de chaque jour nous apporte abondance et diversité de suggestions et d'encouragements à notre oeuvre. Parmi ces bonnes lettres, toutes bienvenues, il s'en trouve qui renferment de véritables programmes d'action sociale et d'apostolat d'urgence. Nous en avons résumé quelques-unes sous forme d'articles dont nos lectrices feront leur profit.

Nous avons reçu, d'un jeune homme en quête d'une compagne qui répondrait à son idéal d'avenir, une missive dont nous extrayons les paroles suivantes : "J'ai 26 ans, je suis cultivateur, j'ai fait de "bonnes études commerciales et je désire me marier... J'avais toujours pensé que nos maisons "d'éducation pouvaient donner aux jeunes filles, du "moins à celles qui furent élevées à la campagne, "une formation de coeur et d'esprit qui soit en harmonie avec leurs destinées natives. Hélas! vingt "fois hélas! je me suis heurté à la même inconcevable fatalité: plus une jeune fille de la campagne a "bénéficié longtemps de la générosité paternelle et "plus elle a développé dans un couvent ses connaissances générales et ses talents personnels, moins "elle montre aujourd'hui d'aptitudes et de goûts

“pour la vie pratique, la vraie vie utile à quelqu’un
“et fructueuse en quelque chose. C’est à croire,
“maintenant, que l’instruction des filles ne produit
“d’autres fruits que des poupées de salon ou des
“mannequins gracieux, dont l’existence indispensa-
“ble et positive du cultivateur n’a que faire, et dont
“la vie nonchalante et somptueuse des villes sera
“peut-être, elle-même, avant vingt ans embarras-
“sée !...”

Je n’ajouterai pas que ces reproches amers ont un fond de vérité et qu’ils furent écrits sous l’empire d’une indignation émue ! Mais on me permettra d’en tirer quelques brefs commentaires.

On se demande encore où est le remède à la désertion des champs. Il me semble qu’il suffit de réfléchir un peu pour comprendre que si la génération nouvelle de jeunes agriculteurs, amis du progrès, ouverts aux affaires et cultivés dans leurs goûts, ne trouve pas, pour partager ses ambitions et ses espoirs, une femme dont le coeur et l’esprit sachent lui faire honneur, et dont la volonté seconde ses énergies, il me semble qu’il est bien inutile à cette génération de chercher dans la terre les secrets du bonheur attendu pour la race.

Car, c’est à la femme que revient la mission de garder les vertus nationales, de défendre le patrimoine sacré de l’exemple atavique et de maintenir, avec les modifications requises par notre temps, l’attachement des générations nouvelles au sol champêtre. Si la femme d’aujourd’hui apporte à l’ac-

complissement de cette mission un esprit éclairé, un talent plus fécond, une culture plus diverse et un sens plus pratique, elle rendra la bonne vie rurale si belle et si enviable aux âmes nobles et aux bras énergiques, que la race canadienne-française pourra continuer sa marche sans faillir à ses destins providentiels faute de mains vaillantes pour semer son blé et faute de cervelles saines pour perpétuer le prestige de sa pensée.

UN ESPRIT A REFAIRE

J'ai assisté, souvent, à cette petite scène de la vie scolaire, qui se répète chaque année, en septembre, dans nos couvents, nos pensionnats de filles et même dans nos écoles ménagères.

Dès que les physionomies des "nouvelles" se sont dessinées dans l'oeil et dans l'esprit des "anciennes", on voit de celles-ci aborder une à une les premières et leur poser la question fatidique: "Ma petite amie, qu'est-ce que fait votre papa ?..."

Le croirait-on ? C'est de la réponse à cette question que dépendra l'estime ou l'indifférence, si ce n'est le dédain, d'un bon nombre de jeunes filles pour leurs compagnes d'étude. Si la "nouvelle" semble d'une famille aisée ou riche, si elle apporte une allure hautaine avec beaucoup de prétention; quand même elle n'aurait point cette distinction naturelle qui est le fruit d'une éducation familiale de premier ordre; et quand même elle serait vide de tout talent, voire même de toute vertu, on l'entoure d'une sorte de culte, d'une admiration aveugle et d'une considération outrée qui relègue dans l'oubli de plus justement estimables.

Mais l'élève qui apporte dans la vie du pensionnat une vertu de modestie, qui va parfois jus-

qu'à la timidité; l'élève qui se déclare, tout simplement, fille d'ouvrier ou de cultivateur, ou qui serait de famille pauvre, est délaissée de ses campagnes et cette indifférence va quelquefois jusqu'au mépris.

Je suis triste du chagrin qui ronge tant de braves petits cœurs, qui rougit tant de beaux yeux candides et doux, dans la froideur des pensionnats où l'on se sent étranger, et volontairement rejetée des cadres de la sympathie et de l'amitié confraternelle, si nécessaire dans la vie de communauté.

Je suis humilié de ce manque de logique et de cette injustice de la part de celles qui ont tout en main pour mettre du bonheur autour d'elles et qui sont causes de tant de larmes, qui pourraient projeter sur leur entourage un soleil si joyeux et qui n'apportent que des nuages.

Je suis effrayé du tort inconcevable que "ces demoiselles" se font à elles-mêmes par celui qu'elles font aux autres, et je suis effrayé des rancunes, et peut-être de la haine, qu'elles allument contre leur caste orgueilleuse; je ne sais de quelle façon Dieu abaissera tôt ou tard leur opulence mais je sais, par les exemples qu'il nous donne de voir chaque jour, que ses châtiments sont terribles.

Et je songe, avec regret, que de semblables mentalités existent dans des couvents sans que les autorités puissent ou veuillent s'en rendre compte pour y remédier. Ce travers est trop funeste de conséquence pour qu'on ne songe pas à le corriger. Que toutes les élèves soient soeurs dans une même maison d'études; qu'on habitue les timides à plus de

hardiesse légitime en apprenant à toutes que la naissance est peu de chose en comparaison des talents et du bon vouloir que la vertu auréole du seul mérite franchement estimable.

En refaisant cette mentalité déplorable, on habituera nos filles aux plus nobles sentiments de justice, de respect et d'affection mutuels, et l'on contribuera à faire mieux aimer la mission sainte et indispensable de l'ouvrier et de l'agriculteur.

LEUR BONHEUR

Quelle est la mère de famille qui ne consentirait pas à faire tous les sacrifices pour assurer le bonheur de ses enfants ?

Elle a souffert pour leur donner le jour, elle a peiné pour les élever dans leur bas âge, elle a été inquiète, elle a veillé des nuits entières auprès de leurs berceaux, elle s'est privée de leur présence et de leurs caresses durant les années d'études ; en un mot, elle a donné sa vie pour qu'ils grandissent heureux et qu'ils entrent contents dans les voies de l'existence.

A présent que ses fils sont des hommes et que ses filles sont des femmes, elle n'a encore et toujours qu'un seul désir, c'est de les voir heureux. C'est sa préoccupation unique, sa seule raison de vivre. Toute sa pensée est là.

Elle se souvient avec tendresse des heures où sa famille entière, son époux et ses enfants l'entouraient dans la douceur tranquille du foyer. C'était, malgré les fatigues diverses, la gaieté, la quiétude, le grand bonheur.

Et, pourtant, ces jours ont fui ; ce bonheur s'est terminé ; étape par étape, elle a vu disparaître les rêves instinctifs que font toutes les mères ; ses petits

l'ont quittée. Or, chacun de ces départs fut marqué d'une pierre noire, d'une tristesse, d'un regret qui ont endeuillé son âme. Et chaque mère s'est demandé ce qu'elle aurait dû faire pour les garder autour d'elle.

Combien de mères, jadis heureuses, dans nos superbes campagnes, n'ont pas eu à déplorer, depuis quinze ou vingt ans, de trop fréquents départs ? Combien de saintes mères ne doivent pas aux fatals attraits des villes le chagrin qui les ronge dans l'absence de leurs enfants partis vers les cités tentatrices et dangereuses ?

Et s'il en est quelques-unes qui ont fait le sacrifice généreux de leurs propres consolations pour donner leurs enfants à Dieu dans la vie religieuse, ou pour leur permettre d'accomplir la mission que la Providence leur destinait dans le monde, ne s'en trouve-t-il pas d'autres qui doivent se frapper la poitrine parce que leurs enfants n'ont pas suivi l'exemple héréditaire ?

Nous ne le répéterons jamais assez : la mère de famille est toute-puissante sur les destinées de sa famille. Si elle aime vraiment son foyer, sa maison, sa terre et sa paroisse, elle aura un époux satisfait de sa vie et des enfants attachés à cette existence natale. Les fils et les filles aimeront et respecteront la profession agricole si leur père et mère leur en donnent l'exemple.

Et le temps est venu de dire que ce ne sont plus les seuls motifs d'intérêt matériel qui doivent nous attacher au travail agricole. C'est le fruit

moral, le bien de l'âme, la paix du coeur et la santé de l'esprit qui doivent nous faire préférer la grande vie des champs aux étroitesse de la vie des villes.

Il faut former l'âme et le coeur de nos enfants dans l'amour et la fidélité aux traditions familiales champêtres, leur rendre la vie rurale attrayante et facile, et leur donner, avec la fierté de la profession d'agriculteur, l'horreur salutaire de la désertion qui est présentement l'un des fléaux les plus néfastes au bonheur des foyers comme au progrès économique de notre pays.

POUR QUE LEURS VACANCES SOIENT HEUREUSES

Quand l'année scolaire s'est terminée, que tout ce petit monde bruyant des écoliers et des écolières entre en vacances, il se passe un fait de psychologie maternelle qui permet à l'observateur de classer les mamans en plusieurs catégories.

Quelques-unes, justement fières et profondément heureuses de retrouver autour d'elles toutes les fleurs d'une couronne que l'amour a tressée, ne perdent aucun de ces précieux instants pour continuer les oeuvres d'éducation familiales dans ces jeunes âmes. Elles cultivent dans ces coeurs tendres, durant deux ou trois mois d'intimité, les vertus morales et sociales qui doivent aider et éclairer l'instruction reçue aux jours de l'école.

D'autres, fières aussi des succès et du développement remarqués chez tel ou telle de leurs enfants, les promènent comme des oiseaux rares, par les rues et par les salons, pour qu'on admire leur bonne mine, leur mémoire facile et leur début en savoir-faire. Elles ont une conception mal raisonnée de l'instruction et de l'éducation et les qualités d'âme et de coeur les préoccupent moins que le vernis de façade et les ornements de l'esprit.

Un certain nombre de mamans professent, en vacances, une étrange théorie: elles prétendent que leurs enfants ont assez peiné pendant dix mois pour qu'il leur soit maintenant permis d'agir en dehors de toute discipline, de courir à leur guise où ils veulent, avec qui ils veulent et jusqu'à l'heure qu'il leur plaît, fût-ce même à la nuit avancée. C'est pourquoi tant d'accidents, de malheurs physiques et moraux, arrivent ainsi à gâter la joie des vacances dans certaines familles.

La mère qui aime véritablement ses enfants cherche à s'en entourer plus que jamais durant les vacances. Elle s'intéresse à leurs jeux, elle s'ingénie à rendre leurs récréations profitables au corps et à l'intelligence, en orientant de discrète façon leur initiative et leur activité dans le sens même de l'instruction qui commence à projeter ses lumières dans leur esprit. S'il ont l'âge d'aider quelque peu aux travaux de la maison et du dehors, elle fait une part pour le travail utile dans leur programme de chaque jour.

Les filles peuvent coopérer aux soins du ménage, à la culture des fleurs dans les parterres et de menus légumes au jardin. Les garçons peuvent prendre part à l'entretien de la propriété, de la basse-cour, des abeilles même, ou suivre le père aux travaux des champs. En sorte que, de toute façon, en acquérant d'utiles notions sur le travail manuel, ils se délassent des soucis intellectuels, se raffermissent les muscles, et surtout, ils apprennent à apprécier à son juste mérite l'effort que, chaque jour,

doivent répéter leurs père et mère et leurs aînés pour permettre aux plus jeunes de compléter leurs études scolaires.

Les parents avisés ne permettront jamais que les mois de vacances soient un ralentissement au cours de l'éducation et de la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. S'il ne faut pas que ces derniers soient astreints à des tâches qui épuisent et dégoûtent du travail, il ne faut pas non plus qu'une étourderie sans contrôle ou qu'une paresse amollissante vienne anéantir les ressources d'énergie humaine qui commencent à se révéler dès l'âge de l'école.

Il faut habituer l'enfant à juger sainement, à peser et à justifier ses actions, en lui rappelant au besoin les principes qu'il a reçus, et surveiller la façon selon laquelle il y conforme sa conduite, même en ses jeux. Le temps des vacances peut contribuer, dans une large mesure, à former des hommes et des femmes de devoir, de droiture et de vaillance, si seulement les parents savent et veulent bien ne pas gâter l'oeuvre patiemment commencée par des éducateurs et des éducatrices aussi modestes que dévoués et vraiment dignes d'admiration.

L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Dans un pays foncièrement agricole et industriel comme le Canada les problèmes d'économie domestique revêtent une importance qui va grandissant, de jour en jour, à mesure que s'étend le chiffre de notre population.

Et plus se développent les industries urbaines, plus il importe de surveiller l'équilibre entre la production agricole et la consommation des denrées alimentaires et autres objets indispensables à la vie domestique.

Les lois qui régissent cet équilibre sont prévues par la science qui s'appelle l'économie domestique. On ne sera donc pas surpris que dans un gouvernement bien organisé il y ait un Service officiel chargé d'appliquer ces lois, de leur faire produire leurs effets et de réaliser cet équilibre.

Dans tous les temps et chez tous les peuples la gouverne de la vie intérieure, de la maison, du foyer, a été l'apanage et le rôle naturel de la femme. Aussi, est-ce bien à la jeune fille, à la jeune épouse et à la mère de famille, que la science fondamentale de l'économie domestique propose ses applications. C'est pourquoi il existe chez nous et il se fonde chaque année, pour la jeunesse féminine étudiante

des Écoles Ménagères, et pour les femmes dans le monde des Cercles de Fermières et des Cours ménagers populaires.

L'enseignement que préconisent ces institutions est infiniment précieux. Il prépare, pour la famille et le foyer, des femmes intelligentes, sages, averties et ingénieuses: des cuisinières économes et compétentes, des couturières habiles, des garde-malades consciencieuses, des mères dévouées, des collaboratrices utiles à leurs maris, en un mot des femmes capables de faire honneur à leur rôle et d'entretenir au foyer les rayons de la joie et les fleurs de la paix qui assurent le bonheur véritable des familles.

Il est vrai que nos mères n'ont guère éprouvé le besoin des études que nous préconisons aujourd'hui. Mais la vie d'autrefois n'était pas la même. Les conditions nouvelles et les problèmes de l'existence moderne exigent de la femme aussi bien que de l'homme plus de connaissances, plus de prudence et plus de sens pratique en toutes choses.

La forte majorité des familles canadiennes jouissent d'une aisance moyenne qu'il s'agit de sauvegarder et de prolonger dans les générations à venir. Pour cela il faut que tous apprennent à travailler et à économiser. L'équilibre du budget familial ne s'effectue qu'à force de calculs bien établis et bien balancés. Si le peuple sait conduire sa vie domestique le pays tout entier a chance d'équilibrer avec sagesse sa vie économique. Et parmi les devoirs les plus élémentaires des individus est celui de consommer sur place ce qui se produit sur place.

Les objets importés reviennent, en somme, toujours plus cher que les objets de production locale. Et il n'est pas souvent bien vrai que la compétition occasionnée par l'importation étrangère favorise le bon marché. Si tout le monde achetait et mangeait des aliments provenant de notre agriculture locale, l'agriculteur pourrait offrir les fruits de son travail à un prix favorable au consommateur et réaliser quand même des revenus assez abondants pour perfectionner de plus en plus sa production. Si tout le monde portait, et utilisait à la maison, des tissus faits de nos laines et de notre lin canadiens la fermière pourrait offrir à la citadine une marchandise jolie, durable et de qualité, d'autant plus conforme aux goûts de l'acheteuse que celle-ci lui réserverait sa clientèle rémunératrice. Et il en est ainsi de chacun des items de production et de consommation.

Or, tous ces problèmes sont exposés et clairement expliqués par les instructeurs et instructrices, les maîtresses-ménagères et les spécialistes chargés de cours et de démonstrations en économie domestique, par nos Écoles Ménagères et par le Ministère de l'Agriculture. Que toutes les femmes, mères et jeunes filles de chez nous, se fassent donc un devoir d'acquérir les notions précieuses qui leur sont offertes et qu'elles s'efforcent surtout de les mettre à profit.

L'ŒUVRE DES CERCLES DE FERMIERES

L'idée fondamentale de cette entreprise est de sauvegarder nos énergies terriennes, de les défendre contre la tentation des villes qui nous arrachent notre jeunesse rurale, et d'orienter cette jeunesse des deux sexes vers sa vocation naturelle et normale en l'attachant à sa vie familiale, agricole et paroissiale.

Depuis longtemps on s'est préoccupé, en ce pays, des intérêts économiques de l'homme, en oubliant le rôle primordial de la femme et les influences qu'elle exerce sur la vocation des enfants. Les Ecoles Ménagères, dirigées avec intelligence et dévouement par des éducatrices de tout mérite, s'efforcent de créer un courant de retour vers la vocation agricole de la femme, en préparant des épouses de devoir, des ménagères économes et des collaboratrices avisées pour l'homme des champs. Mais c'est encore le petit nombre de filles de cultivateurs qui atteignent à ces foyers de science et de formation pratique. Il reste la majorité des femmes et des jeunes filles de la campagne qu'il faut atteindre et grouper autour d'une idée motrice, et ce sont les Cercles de Fermières qui constituent ce groupement.

Le programme des Fermières syndiquées n'a rien de politique. Comme les Cercles de Fermières belges, ceux du Canada, de notre province surtout, n'ont qu'un but: créer une conscience du devoir professionnel chez la femme rurale. Les moyens d'action de l'oeuvre sont pratiques, limités dans le nombre, et bien définis: a) Rendre plus attrayant et plus facile pour la femme l'accomplissement de ses devoirs moraux et matériels, à l'égard de son époux, de ses enfants et d'elle-même; b) Lui faire connaître à elle et faire aimer autour d'elle la vie saine et indispensable de l'agriculture; c) En faire l'apôtre et le support de l'organisation paroissiale conservée dans la paix et l'amour des traditions qui ont sauvé la race.

La réalisation de ce programme est confiée aux Conseils locaux de direction, constitués par des femmes éclairées, mères de familles, ou personnes dont la conduite et l'autorité assurent une influence effective à l'accomplissement des fins que cette oeuvre poursuit.

Le Ministère provincial de l'Agriculture, par son Service d'Économie domestique, supporte matériellement ces moyens d'action. Il donne à l'oeuvre un directeur général et des instructrices expertes en art ménager, en puériculture et en agriculture féminine. Le Ministère accorde à chaque cercle un octroi annuel couvrant les frais d'administration et permettant la tenue de concours et la création d'oeuvres filiales, et favorise le retour aux industries textiles domestiques de la laine et du lin.

De leur côté, les Cercles organisent des cours ménagers, de cuisine, de couture, d'hygiène, de puériculture, de soin des malades et des vieillards. Ils instituent des journées mensuelles d'étude, des fêtes agricoles paroissiales, des fêtes annuelles des mères et autres manifestations propres à entretenir le sentiment fraternel et patriotique dans la saine tradition religieuse.

Les Cercles de Fermières ont leurs congrès généraux à tous les trois ans. Ils sont régis par un Conseil provincial et ils ont leur organe officiel dans "La Bonne Fermière", revue d'économie domestique et d'agriculture féminine.

Ces organismes sociaux féminins, à la campagne, constituent l'un des moyens les plus efficaces au progrès agricole de cette province. Nos instructrices enseignent aux 6000 fermières syndiquées la tenue rationnelle et économique de leurs maisons, la puériculture, l'hygiène et l'éducation physique des enfants.

Cette oeuvre est affiliée à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste d'Amérique.

A cause de l'esprit d'apostolat qui l'inspire et à cause du bien qu'elle a fait depuis dix ans, nous avons foi en l'oeuvre des Cercles de Fermières et croyons qu'elle aidera à perpétuer chez nous le merveilleux "miracle canadien" en gardant à la terre ses enfants privilégiés.

LE BUT ET LES MOYENS

Les premiers groupements féminins à la campagne furent organisés dans la province d'Ontario vers 1898, dans le but d'intéresser davantage les mères de familles et les jeunes filles aux occupations agricoles. La Belgique, et peu après le Danemark, la France, l'Angleterre et l'Italie, fondèrent, sous la surveillance de leurs gouvernements respectifs, des oeuvres similaires. Des cercles ruraux féminins s'établissent maintenant dans tous les pays d'Europe et d'Amérique où l'on a à coeur d'enrayer la désertion des campagnes et des villages par la jeunesse des deux sexes que la fièvre des villes attire. Les premiers groupements se sont fondés dans notre province en 1915. Notre constitution est d'inspiration locale; elle se rapproche assez de celle des Fermières belges, mais elle correspond exactement à nos besoins et à nos conditions de vie au Canada.

L'oeuvre des Cercles de Fermières a un double but: 1o Attacher la femme à son foyer en lui rendant agréable et facile l'accomplissement de ses devoirs de ménagère, d'épouse et d'éducatrice; 2o Garder à la terre nourricière nos garçons et nos filles

en leur rendant la vie rurale plus attrayante et plus prospère.

Un mot d'ordre général résume toute l'action des membres qui s'unissent pour réaliser l'idéal de l'oeuvre: "Pour la Terre et le Foyer". Cette devise apparaît sur les drapeaux, insignes et documents officiels des Cercles de Fermières.

Chaque Cercle doit travailler constamment en vue d'arrêter le départ des jeunes filles et des jeunes gens qui laissent la campagne ou le village pour s'en aller en ville.

Pour cela, il faut d'abord que chaque mère de famille, qui fait partie d'un cercle, s'engage à prendre les moyens raisonnables et nécessaires pour éviter ces départs. Chaque jeune fille, membre d'un cercle, doit s'engager à ne jamais laisser la terre ou le foyer à moins qu'un devoir grave l'y oblige.

Afin d'attacher les jeunes, des deux sexes, à la vie familiale: parler toujours avantageusement de la vie chez soi, ne jamais la mépriser à cause des petites misères de la vie quotidienne. Orner la maison, l'embellir et la tenir modestement mais dans l'ordre et la propreté parfaite. Orner les parterres, les jardins et alentours de nos demeures. Créer des amusements d'été et d'hiver, au dehors et au-dedans de la maison afin que les enfants grandissent avec la conviction qu'ils peuvent aussi bien s'amuser chez soi et s'y plaire. Afin de les attacher à la vie paroissiale, demander aux curés de paroisses de prê-

cher dans ce sens. Que le cercle se mêle aux fêtes religieuses et patriotiques de la paroisse et qu'il y prenne part activement et comme corps. Que chaque cercle organise non seulement des expositions et des concours, mais aussi des fêtes annuelles où la vie des champs sera célébrée et louangée, par les Fermières elles-mêmes, et par les autorités religieuses, municipales, et le reste.

Afin d'attacher les jeunes à l'agriculture, leur confier soit: le jardin, le poulailler, le rucher, des petits animaux, un coin pour la culture des fleurs dans le parterre ou le jardin, une plantation d'herbes médicinales, etc., et leur laisser tout ou une partie du revenu, en les incitant à se faire des économies, à la banque, caisse rurale ou scolaire. Les habituer dès le jeune âge, à l'école et la maison, à la tenue des livres de comptabilité domestique.

Développer le patriotisme chez tous, jeunes et vieux; leur faire aimer la patrie canadienne en leur faisant aimer le coin de terre.

Chaque cercle doit engager ses membres à remettre en honneur les vertus travailleuses qui ont fait le bonheur et l'aisance de nos aïeux. La pratique de l'économie dans le vêtement, l'aménagement et la récréation; le retour aux lainages et aux toiles de fabrication locale; l'habitude de la tenue ordonnée et hygiénique de la maison, sont autant de vertus domestiques qui assureront la survivance des traditions simples et bienfaisantes du passé.

N'ayons pas crainte de regarder vers le passé et de lui demander des leçons de bien-être. Le modernisme qui pénètre dans notre vie présente apporte, avec des avantages indéniables, des inconvénients multiples et des entraves à notre paix domestique. Apprenons à la jeunesse à respecter les choses et les gens d'autrefois. Soyons de notre temps sans abdiquer le bon sens et la prudente sagesse : tout est là !

FOYERS D'ACTION PRATIQUE

Les sociétés locales de femmes qui s'appellent Cercles de Fermières ne sont pas des écoles de brodeuses en dentelles. A peu d'exceptions près, les cercles se sont fondés dans des centres ruraux groupant la femme des champs avec la ménagère des villes, épouse ou fille d'ouvrier, de commerçant ou de professionnel. Et tous les membres de ces groupes s'assujettissent aux mêmes règlements et procèdent selon le même programme dans leur action pratique.

La base de cette action est l'accomplissement de devoirs spécifiques, naturels et normaux qui reviennent à la femme comme mère, éducatrice de ses enfants, épouse et collaboratrice de son mari. Comme telle, la femme des champs et celle des villes participent aux mêmes obligations. Le Cercle de Fermières est un foyer d'éducation sociale où ces obligations sont étudiées et clairement proclamées.

Il y a plus. Non seulement l'action des Cercles attache la femme à son foyer en appliquant les saines méthodes d'éducation familiale et d'art ménager; mais cette action vise et réussit à garder nos fils à la terre en arrêtant nos filles de désertier la paroisse rurale. C'est pourquoi un programme d'a-

griculture féminine et d'industrie domestique, jardinage, floriculture, apiculture et basse-cour, mise en conserves des légumes et fruits, tissage et filage des laines et des toiles, sont mis en pratique obligatoire, encouragés par le Ministère provincial de l'Agriculture et dirigés par les agronomes et instructrices officiels.

Cette action et cette direction mènent à des résultats positifs. Des habitudes d'activité et d'économie s'implantent dans les paroisses qui ont leur cercle. Les réunions règlementaires entretiennent l'émulation, et les cours annuels développent les idées en apportant des moyens nouveaux qui rendent plus facile l'accomplissement des devoirs devenus agréables parce que mieux compris et mieux appréciés.

Cet apostolat de l'exemple, que poursuivent les Cercles de Fermières en notre province, est une semence qui ne meurt pas, mais dont les fruits croissent et se multiplient pour alimenter le coeur et l'esprit des générations nouvelles. Et nos fils et nos filles, grandissant auprès de ces foyers d'action pratique, remettront en honneur les vertus travailleuses qui firent la force des ancêtres et leur paix bienheureuse, dans la vie simple mais utile dont nos temps agités ont méconnu le prix.

UN MÊME ESPRIT

L'unique moyen de reconnaître la valeur et la puissance d'action d'un groupement social c'est de se rendre compte de l'esprit qui inspire les membres de l'association. Si cet esprit est le même chez tous, s'il est fait de confiance et de fidélité mutuelles, si toutes les volontés veulent la réalisation de l'idéal commun, et si tous les associés concourent réellement à l'atteinte du but qu'ils poursuivent, on peut dire que cette société est forte. Et si le nombre de ses membres est considérable, on peut conclure que cette association est puissante, pour le bien si son idéal est en haut, pour le mal s'il est en bas.

L'oeuvre des Cercles de Fermières est née d'une pensée humanitaire; rendre l'accomplissement des devoirs de la femme, dans la vie domestique rurale, si agréable et si facile, qu'elle éprouve le besoin de dire sans cesse autour d'elle le bonheur de sa vie simple et profitable. La bonne fermière doit être heureuse; heureuse du contentement de son époux qu'elle aide au succès de l'exploitation agricole; heureuse de la bonne éducation donnée à ses enfants en vue d'apporter des éléments solides à l'élite de la race; heureuse de la santé et de l'aisance, dont jouissent les siens, grâce à son tact et

à sa clairvoyance; heureuse du bonheur de tous, auquel elle contribue en apportant aux oeuvres de bien le concours de son jugement, de son énergie et de sa générosité.

Ces pensées maîtresses animent le coeur et l'intelligence des femmes qui se dévouent à l'oeuvre des Cercles de Fermières, chez nous comme en Belgique, comme en France et comme au Danemark. Un même esprit les anime, qui est fait de charité sociale et de sens chrétien. Elles savent les fruits spécifiques qui sortiront de cet esprit, c'est-à-dire un meilleur destin pour les générations nouvelles, que des forces occultes cherchent à entraîner loin des voies du bonheur véritable.

Il est utile, nécessaire même, que cette pensée imprègne toutes les volontés et qu'elle les oriente vers des moyens d'action conformes aux besoins du temps et aux conditions du milieu. Il faut que les gardiennes du bonheur champêtre se rencontrent et se disent les paroles qui sont un mot d'ordre sacré: "Restons chez nous ! C'est-à-dire, gardons ce que les traditions ont élevé de plus noble et de plus puissant contre l'assaut de notre bonheur. Travaillons, économisons ! Apprenons à nos enfants que la vie est un devoir, et qu'il faut fleurir où Dieu nous a semés".

Des moyens d'ordre matériel et d'ordre moral sont entre nos mains pour conserver intacte la mission d'agricultrice qui échoit à la race canadienne-française.

LA BONNE ANNÉE

Ceux qui ont conservé, dans notre vie canadienne et catholique, la fidélité parfaite aux meilleures traditions du passé, revoient toujours avec joie le retour annuel des fêtes religieuses et familiales qui marquent la Noël et le Jour de l'An.

C'est la résurrection des souvenirs les plus heureux de notre enfance; c'est le renouvellement des impressions profondes, prestigieusement ineffaçables, qui nous rattachent à ce qui fut pour chacun d'entre nous la chaîne dorée des bonheurs les plus purs.

Nous aimons à remémorer ces heures de paisible gaieté autour des aïeuls vénérables, sous le toit paternel, où la tendresse d'une mère, l'affection d'une grande-soeur ou la bonté d'une vieille tante, s'ingéniaient à rendre la fête attrayante et joyeuse. L'exubérance de nos plaisirs enfantins suffisait alors à effacer bien des fatigues.

Et ces jours sont lointains. Des événements, multiples et divers, nous en séparent dans le temps et dans l'espace. Nous avons oublié bien d'autres joies et bien des peines depuis lors. Pourtant la joie des fêtes de notre enfance a laissé dans nos âmes son empreinte reposante et durable. Et nous

réalisons, dans un recoin mieux gardé de notre mémoire, que nous sommes en quelque sorte restés petits.

Car c'était, en effet, la "fête des petits". La Noël et ses neiges, ses chansons, sa veillée, son église et sa crèche constellée; son réveillon et sa fête de famille; le Jour de l'An et ses étrennes, ses visites de parents et d'amis; sa bénédiction paternelle et ses échanges de bons souhaits; tout nous impressionnait à fond et nous jouissions d'une allégresse à nulle autre pareille. Oui, ces jours sont lointains, et nous nous prenons à souhaiter, pour quelques âmes errantes, qu'elles viennent à les regretter. Le retour au passé épure et rafraîchit.

Mais aux coeurs qui sont restés fidèles aux anciennes vertus, aux âmes droites que les traditions de la race et de la croyance ont sauvegardées, à toutes nos femmes canadiennes-françaises dont la vaillance se traduit par l'accomplissement intégral des devoirs naturels à la mère chrétienne, à l'épouse généreuse et à la fermière intelligente et dévouée, nous disons, avec la certitude d'être entièrement compris, le vieux souhait qui renferme tous les autres :

"Bonne et heureuse année !..."

REVENONS AU PAIN BRUN

Le grand Pasteur écrivait un jour que "la science change à tous les 25 ans". C'est peut-être par ricochet à ce fait, constaté par la médecine, qu'à tous les demi-siècles on découvre un changement notable dans les dispositions physiologiques humaines.

D'où vient alors ce changement dans nos capacités vitales ? Est-ce dû uniquement au climat, aux transformations du travail ou aux conditions alimentaires modifiées selon les goûts et les aptitudes digestives ?

Les autorités les plus savantes et les économistes les plus sérieux s'entendent pour affirmer que le commerce, en manipulant des substituts innombrables et des produits frelatés, a changé à notre détriment tout le régime de vie moderne et que, si notre siècle a tant de dégénérés, de malades et d'incapables, c'est dû au fait que notre alimentation pêche par sa base. Que si nous voulons rétablir l'ordre dérangé, il faut ramener notre estomac au régime d'équilibre par une alimentation plus frugale et moins artificielle.

Ce que les médecins les plus en vue ont prêché en Europe, nos hygiénistes l'ont aussi instamment

préconisé au Canada. A la suite du Dr Aurèle Nadeau, nos meilleurs médecins, ont préconisé le retour aux végétaux et au pain complet, comme remède à tant de maux qui nous affectent. D'aucuns les ont écouté qui s'en réjouissent aujourd'hui, mais un trop grand nombre encore se laissent tromper par les artifices du commerce des denrées alimentaires soi-disant économiques.

Nous ne voulons dire qu'un mot, aujourd'hui, du retour au pain brun, celui qu'on peut faire sans beaucoup de frais, à la maison de ville comme à la campagne. Le point essentiel à observer est d'adopter une farine naturelle aussi complète que possible. Nous avons maintenant sur le marché cette farine blutée à 85%, c'est-à-dire le résultat d'une mouture demi-fine, qui ne laisse de côté que 15 livres de déchets par 100 livres de blé propre. Cette farine n'est pas de la fleur blanche ordinaire parce qu'elle contient et l'amidon (partie blanche) et le gluten (partie rouge) qui est l'élément nutritif par excellence.

Moulue et présentée comme elle l'est aujourd'hui, cette farine naturelle n'a plus l'âcreté ni la lourdeur des grosses farines anciennes. Elle est d'une finesse et d'une douceur très acceptables et elle permet de fabriquer non-seulement du pain brun mais aussi de succulents gâteaux, des biscuits et autres douceurs d'un goût exquis et d'une digestibilité parfaite.

C'est pourquoi nous n'hésitons nullement à recommander bien haut le retour au pain brun parce que nous savons que nos estomacs s'en trouveront mieux et que nos caractères s'en ressentiront aussi. Un penseur moderne a énoncé cet axiome un peu drôlatique mais bien vrai : "la question sociale est une question d'estomacs". Ne vaut-il pas la peine qu'on y songe ?

NOS ARTS DOMESTIQUES

Pendant deux siècles et demi, depuis la fondation du pays, les familles canadiennes-françaises, prenant racine dans le sol conquis à la civilisation, se sont ingénérées à trouver des moyens pour acquérir une aisance solide et pour assurer aux générations successives un développement économique normal.

L'amour du travail et de la paix, leur loyauté et la simplicité de leurs moeurs, ont fait de nos ancêtres un peuple heureux au sein même des luttes nécessaires à la survivance.

C'est à cet amour du travail que nous devons la prospérité des immenses domaines aujourd'hui en culture. Les terres ont été défrichées, labourées et cultivées; leurs rendements ont permis l'élevage des troupeaux et les améliorations immobilières, dont l'ensemble offre le plus admirable coup-d'oeil à qui visite notre campagne laurentienne.

Pour aboutir à ces résultats, il a fallu que dans nos foyers chaque intelligence et chaque bras mettent en fonction leurs facultés. La mère de famille a dû seconder l'effort quotidien du père; les grandes filles ont coopéré au travail des fils vaillants et courageux. Et pendant que les labours, les semences

et les récoltes s'effectuaient de la main des hommes, voici que sous les toits, aux saisons mortes, les doigts agiles et ingénieux de la femme filaient la laine, tissaient la toile et les étoffes, et tricotaient bas et gilets pour tous les membres de la famille.

Ces industries domestiques ont sauvé l'indispensable économie et la santé physique, chez nos pères, à une époque qui leur fut rude de tant de façons. Mais depuis cinquante ans, et comme si une pluie d'or avait déversé des millions au seuil de nos demeures, nous avons pris des habitudes de prodigalité telles, qu'avec les dépenses annuelles d'une famille d'aujourd'hui, on aurait pu en 1880 acheter une grande terre et son roulant en parfait ordre. Or, une partie de ces dépenses mal justifiées proviennent de l'achat des tissus que le commerce trop facile offre à nos convoitises aveuglées par les apparences. Nous sacrifions la qualité et nous abandonnons nos économies pour acheter, toute faite, la lingerie d'ameublement et de vêtement. Cette erreur d'administration domestique entraîne d'autres méfaits plus désastreux encore : perte du temps, de la santé et du courage, dégoût de la vie simple, orgueil et ambition démesurés.

Leurs études terminées, les filles auxquelles on n'apprend pas à travailler n'aspirent qu'à la vie citadine. N'ayant pas compris la valeur admirable du talent, elles ne savent plus apprécier l'art de créer soi-même des chefs-d'oeuvre soignés. Il a fallu, depuis quelques années, qu'on vienne vider nos anciens coffres et nos vieilles armoires de leurs tré-

sors incalculables, pour qu'à la fin on s'aperçoive de la valeur des lingeries faites à la main.

Aussi, les Cercles de Fermières de cette province ont-ils, depuis dix ans, remis fort en honneur un peu partout la flanelle, l'étoffe et la toile du pays, le tapis et la tenture, le gilet, la ceinture, le bas de laine. Des milliers de femmes canadiennes reprennent avec fierté la quenouille gracieuse et l'active navette. Déjà elles ont produit des merveilles de bon goût et des quantités de tissus qu'elles utilisent dans leurs foyers pour leurs familles. Et nous savons qu'elles ne sont pas loin de pouvoir offrir bientôt, sur le marché, des ouvrages domestiques en nombre considérable, dont la vente rapportera à la maison de nouveaux revenus dont la ferme et le fermier ont bien besoin.

LES LAINAGES CANADIENS

C'est un fait prouvé, et généralement admis, que porter de la laine est indispensable à la santé humaine. Cependant, combien peu comprennent cette nécessité et savent s'y soumettre. La santé chez nos ancêtres était plus robuste : on portait moins de fil et de coton. La grande industrie américaine a submergé nos comptoirs de ses cotonnades et de ses demi-soies. Nous les portons, les femmes surtout, et le niveau de résistance aux maladies baisse d'une façon alarmante.

Pourtant, les lainages de bonne qualité ne nous manquent pas à ce point. Nous savons des marchands de nos centres ruraux qui ont en magasin, depuis douze ans, des stocks formidables de bas, sous-vêtements, gilets, etc., et des étoffes de laine de haute qualité et qui ne rencontrent pour ces produits qu'une clientèle très restreinte. La plupart des jeunes filles d'aujourd'hui ont peur ou honte de porter autre chose que des demi-soies ou des cotonnades. Les hygiénistes et les femmes d'expérience ne manquent pourtant pas de les prévenir du danger. Les jeunes femmes, comme les jeunes filles, ne s'habillent pas. Aussi font-elles d'assez malingres épou-

ses, et des maux multiples les assaillent bientôt, des opérations douloureuses et longues s'ensuivent, et la maternité est frustrée. De bien minimes causes produisent de désastreux effets.

Nous l'avons prôné partout, le long des courses apostoliques que font depuis dix ans nos maîtresses en économie domestique, il faut que nos femmes, jeunes et vieilles se remettent à utiliser les laines dans leurs vêtements et sous-vêtements.

L'objection de la rareté et du coût élevé de ces objets ne tient plus en face de la surproduction intense des laines en notre province et par tout le pays. Les ministères de l'Agriculture de Québec et d'Ottawa ont multiplié partout les centres d'élevage de moutons à laines intermédiaires propres au filage et au tissage.

Certains districts de notre province sont arrivés à une telle perfection, dans l'industrie domestique et mécanique des lainages, que les États-Unis nous demandent maintenant, pour nous les revendre à majoration, nos tissus laineux de Charlevoix, de la Beauce et du Lac St-Jean. Pourquoi ne point profiter nous-mêmes directement des fruits de cette industrie ?

Nos Cercles de Fermières entreprennent de mettre les laines et toiles canadiennes à la portée des acheteuses canadiennes en établissant sur des bases coopératives, la fabrication et la vente des étoffes, flanelles et toiles faites par nos actives et industrieuses canadiennes-françaises. Leurs produits sont demandés par quantités considérables et

le grand commerce les recherche déjà de préférence aux importations étrangères.

Nos tissus canadiens sont beaux et solides, et, détail plus intéressant encore, ils se vendent de 100 à 200% moins cher que les tissus d'Écosse et d'Angleterre. Recherchons-les donc de préférence, demandons-les à nos marchands : chacun en profitera. Car le jour où nous porterons les laines et les toiles du pays, nous obtiendrons une qualité supérieure et durable pour un prix d'achat moins élevé ; nos industries domestiques et locales s'en réjouiront et notre commerce lui-même y réalisera des bénéfices plus engageants.

Devons-nous subir longtemps l'humiliante leçon que nous donne l'Américain venant nous enlever notre propre richesse pour réaliser sur nous, par la suite, des profits irrationnels et injustifiés ?

NOTRE GLOIRE ET NOTRE SALUT

Le petit peuple que notre ancienne mère-patrie oublia sur les bords du Saint-Laurent, il y a un siècle et demi, portait en lui-même les merveilleux secrets de sa survivance. Abandonnée au bon plaisir d'un conquérant d'âme étrangère, la petite famille canadienne-française traversa une crise d'affaïssement moral qui eût pu lui coûter la vie. Mais Dieu veillait sur elle pour l'entier accomplissement de sa mission apostolique et civilisatrice en Nouvelle-France. A l'ombre du clocher paroissial, profondément enracinée à son terroir, la race dont nous sommes ressaisit son courage et se redressa confiante en l'avenir. Et ce petit peuple a grandi. Sa robustesse s'est affirmée sous les épreuves qui l'assaillirent. Il a conduit ses luttes, généreuses, énergiques et courtoises, et ce fut sa gloire et son salut.

M. Edouard Montpetit a écrit quelque part : "Notre histoire n'est qu'une longue obstination à nos origines... Il y a quelque chose, en nous, de fort et d'invincible."

Mais l'histoire des nations qui sont montées à l'apogée de leur développement doit être pour nous une leçon de prévoyance. Ne nous endormons point dans cette heureuse prospérité. Regardons en

arrière quelquefois. Sachons nous souvenir des vertus paternelles pour y trouver la force et le secret des victoires à gagner encore. Au premier rang de ces vertus se trouve la prolificité. La famille nombreuse nous a sauvés de l'absorption et de l'assimilation. La chaîne des berceaux qui animent le sourire des petites mères canadiennes, et autour desquels s'élève le concert perpétuel des vieilles chansons françaises, est notre rempart le plus solide et notre défense la plus puissante. Gardons-nous bien d'en rompre la solution de continuité.

La France, toujours chère à nos coeurs de fils lointains, était en voie de périlleux affaiblissement. Son dernier sacrifice, qui lui coûta plus d'un million d'hommes, a rendu plus évidents les funestes effets de sa crise de natalité. Mais la France, elle aussi, vient de se ressaisir. A travers le pays entier, un courant de patriotisme effectif a couru qu'avait déclanché le splendide exemple des régions industrielles du Nord. Car il existe toute une légion d'apôtres qui prêchent, par l'exemple et par la parole, ce retour aux "Familles nombreuses". Nous les avons rencontrés au sein de leurs admirables foyers ; nous avons saisi le sens élevé de leur enthousiasme et nous avons compris leur énergique résolution de tirer de sa léthargie la conscience nationale française.

Comme nous, il leur faudra peut-être élever la voix, dans les enceintes parlementaires, en faveur des droits de la famille. Il faudra que l'État, protecteur et gardien des traditions les plus saintes, fasse justice à leurs pressantes réclamations. Il

faudra qu'il étouffe les germes malfaisants qu'ont fait naître les théories individualistes. Ce sont les familles nombreuses qui font les États puissants et respectés. Que l'on favorise donc la forte natalité, et qu'on adopte les moyens de protéger les générations nouvelles contre les influences néfastes à leur plein épanouissement physique et moral !

Maintenant, qui oserait prétendre que notre Canada-français est à l'abri de tout danger dans ce sens-là ? Est-ce que le divorce autorisé et légalisé, est-ce que les maladies secrètes non contrôlées, est-ce que la dangereuse propagande du cinéma immoral, est-ce que la désertion des campagnes, est-ce enfin que l'indifférence de certains pères et mères, en matière éducationnelle, est-ce que la méprisable dureté de certains propriétaires, en ville, ne sont pas des chemins par où s'avancent à grands pas les plaies de l'individualisme et de la désertion du foyer ? Soyons prudents ! Imitons les vertus de sagesse et de devoir qui ont fait la grandeur de nos anciens. Puis, aimons le foyer, en entourant d'un culte de respect et d'admiration, la Famille nombreuse, élément de beauté et de puissance nationales.



ÉDUCATION ET SOCIOLOGIE



LES FORCES PAROISSIALES

Celui qui a qualifié de "miracle canadien" la merveilleuse survivance d'une race abandonnée à un vainqueur puissant, n'a trouvé d'autre explication à ce miracle que la force de notre organisation paroissiale autour de l'église et du pasteur, sous l'autorité gardienne des intérêts matériels et moraux dans l'ordre civique.

C'est ce groupement serré de nos volontés et de nos espoirs qui nous assura la victoire contre les attaques de sectaires étrangers à notre pensée, à notre langue, à notre foi et à nos traditions.

Il y a trente ans dans la paroisse canadienne-française toutes les familles se connaissaient, se visitaient, et s'alliaient entre elles. Et chaque paroisse était une colonie complète formant chaînon solide dans la grande chaîne d'établissements sis aux rives du Saint-Laurent.

Et les jeunes, pas plus que les vieux, ne songeaient alors à changer leur paisible et laborieuse existence dans ce milieu natal, pour celle plus risquée des habitants des villes. Tout au plus quelques-uns sortaient-ils de la paroisse pour se marier dans une paroisse avoisinante.

Fidèles aux traditions comme à la langue et à la foi, ils n'avaient qu'une ambition : enrichir et développer le patrimoine familial où leur aisance prospérait en raison du nombre de mains occupées à l'exploitation agricole. Et tout le monde travaillant, à la maison comme aux champs, la vie était facile à tous et la vieillesse heureuse.

Malheureusement, pour un bien grand nombre de nos vieilles paroisses, ces beaux jours ont fini. Mais le passé, nous a laissé de fortes et précieuses leçons. Rappelons-les à la jeunesse qui s'étourdit et qui s'affolle, et ramenons ces jours de paix en gardant à la vie paroissiale les jeunes gens et les jeunes filles, notre force de demain.

Les temps ont changé; les populations locales augmentant, les moyens d'entretenir l'esprit d'entente ont diminué. Un isolement relatif distance logiquement les volontés les meilleures. On ne pense plus ensemble parce qu'on se rencontre moins. Les ambitions diffèrent comme leurs objets chez les jeunes d'une même localité. Ceux-ci s'en vont chacun de son côté. Et nos espoirs les plus précieux se dispersent ainsi au détriment de notre puissance d'autrefois.

Il est grand temps que nous appliquions le seul remède pratique au mal qui nous ronge. C'est le groupement local de la jeunesse, sous la direction d'apôtres ardents, patriotes et éclairés, sachant toute la profondeur des dangers qui nous guettent et pouvant convaincre les jeunes ardeurs et les bouillantes volontés d'un retour décisif au bon sens.

Le clergé paroissial, gardien des intérêts spirituels, comprend la nécessité qu'il y a pour lui de rencontrer la jeunesse fréquemment. Les apôtres du retour et de l'attachement au sol sont prêts à seconder énergiquement tout effort fait en ce sens. Occupons-nous d'abord des groupes déjà formés à la campagne, cercles d'études et de récréation, oeuvres de jeunesse, association de fermières, sociétés d'agriculture, groupement d'apiculteurs et d'aviculteurs, etc. Infusions de la vie à ces oeuvres précieuses et orientons-les en leur faisant étudier l'histoire du pays d'abord, et leur aidant ensuite à perfectionner leurs connaissances professionnelles d'agriculteurs, puis en mettant à leur portée les récréations intellectuelles et physiques qui les empêcheront d'envier celles que leur offre la vie des villes.

Formons des groupements où il n'en existe pas. Que chaque paroisse rurale ait ses oeuvres de jeunesse, masculines et féminines. En outre de nos prêtres, nous avons dans toute localité des personnes habiles et cultivées, et qui sont aptes à diriger ces oeuvres de bien avec des résultats qui nous étonnent d'admiration là où elles existent déjà.

Pourquoi n'y aurait-il pas un bon Cercle de Fermières dans chaque centre rural ? Et pourquoi l'exemple donné par une trentaine de nos paroisses de campagnes qui ont leurs salles d'amusements, bibliothèques, etc., pour jeunes gens, ne serait-il pas imité partout ? Pourquoi n'aurait-on pas chaque année une fête locale des travailleurs de la terre, où

la jeunesse aurait ses concours, ses honneurs et ses jeux ?

Que de moyens faciles et entraînants nous avons d'enraciner la génération nouvelle à sa vie paroissiale ! Pensons-y et agissons sans retard. Il est temps, plus temps que jamais. Car si nous nous endormons dans une coupable indifférence, nous nous éveillerons, soudain, effrayés de voir le vide autour de nous et accablés sous le poids des responsabilités auxquelles nous avons refusé de croire.

LES VIEILLES FAMILLES

Il existe en Europe, surtout en France, en Belgique et en Angleterre, un sentiment de noblesse qui fait honneur à quelques milliers de familles restées fidèles aux traditions les plus louables du passé. Il y a des domaines ancestraux, des terres et des maisons, qui n'ont jamais sacrifié à la roture, c'est-à-dire qui sont restés la propriété héréditaire de la même famille, depuis plusieurs siècles, de générations en générations.

Ce sentiment d'attache au sol prévalait dans l'esprit des gens du dix-septième siècle, lorsque les fondateurs de la Nouvelle-France s'établirent sur les concessions seigneuriales, autour de la cité de Champlain, et sur les bords du fleuve St-Laurent.

A cette époque, le peuple comme les gouvernements estimaient avec justesse que les vrais éléments de paix sociale et de prospérité économique résident dans l'attachement indéfectible à la terre natale et nourricière. Les colonisateurs prévoyants, les grands évêques, et quelques-uns des intendants dont les noms brillent au frontispice de notre histoire n'ont point préconisé de plus sage politique. Ils voulaient que leur oeuvre portât des fruits durables ;

ils y ont réussi. Et notre survivance en est le témoignage.

Mais, nous sommes au tournant dangereux du chemin qui va vers l'avenir. Nous oublions trop facilement le passé. Et les principes sur lesquels nos pères ont édifié leur bonheur domestique sont trop souvent sacrifiés par la jeunesse qui monte. Ceux qui réfléchissent et qui jugent sans préjugés, les penseurs éclairés par l'Histoire et les vrais patriotes, ne peuvent pas se défendre d'un regret salutaire en voyant la légèreté avec laquelle on abandonne la terre paternelle, en certains milieux.

Ce sont des apôtres de la vie rurale canadienne-française qui ont créé et qui sustentent des oeuvres d'attachement et de retour au terroir de chez nous. Ce sont eux qui, par l'exemple, par la parole et les écrits, s'emploient généreusement à défendre nos traditions, à les faire revivre, à en imposer le respect et à en favoriser la continuation. Les fêtes nationales célébrées en l'honneur de nos vieilles familles sont une puissante leçon pour la jeunesse.

Ces fêtes seront une brillante apothéose de la vie simple et laborieuse des agriculteurs de race, de ces hommes et de ces femmes sans reproche qui ont édifié chez nous une vie exemplaire de courage tenace et d'endurance joviale, malgré la dureté des temps et les tentations extérieures de la vie moderne. Eux sont restés fidèles à la devise des aïeux. Ils se souviennent. Car il est, dans leur esprit et dans leur coeur, une logique naturelle, un bon sens inal-

térable qui les ont défendus contre l'oubli du passé. Comme les pères sont restés attachés au vieux bien, ils ont voulu conduire la charrue dans le sillon commencé. Ils ont compris que les blés des anciens doivent être les nôtres, que le levain des huches d'autrefois doit donner sa vertu à leur pain d'aujourd'hui, et qu'il n'est pas de race bien trempée qui ne se glorifie d'imiter fidèlement l'exemple quotidien de ses valeureux ascendants.

LOUIS HÉBERT

Louis Hébert, le colon, l'apôtre, et le premier semeur, a enfin sa statue au milieu des héros inoubliables de notre histoire, sur la terre qui fut sienne, là-haut dans notre bonne vieille ville de Québec.

Dans les jardins de l'hôtel-de-ville, le 3 septembre 1918, en présence d'une foule d'agriculteurs et de citoyens accourus de tous les coins de la province laurentienne, on dévoilait avec pompe cette statue qui synthétise une des pages admirables de notre glorieux passé.

L'éloquence sacrée et politique, la parole administrative et la poésie rehaussées par les accents de la musique, ont salué bien dignement ce jour désormais mémorable où nous apparut pour la première fois l'énergique figure et le geste symbolique que le bronze éternisera dans nos mémoires oubliées.

L'heureux ciseau de notre compatriote Laliberté a su donner à Louis Hébert, à Guillaume Couillard et à Marie Rollet, le geste et l'éloquence qui résument les aspirations de tout un peuple de terriens, dont les racines ont tant d'emprise dans le sol canadien que rien au monde ne saurait plus les arracher ni les détruire.

Celui qui fut l'instigateur du mouvement, et les membres du Comité qui prépara ces fêtes, ont tous les droits à notre entière gratitude. M. l'abbé Couillard-Després doit être fier, et à juste titre, de voir son oeuvre si bien couronnée et nous le remercions en nous réjouissant avec lui.

Pour nous, de la classe agricole, nous avons compris la leçon qui s'est dressée devant nos yeux admirateurs dans le geste du héros et nous serons fidèles à l'exemple qu'il nous laissa. Nous comprenons aujourd'hui, plus parfaitement que jamais, le devoir d'être attaché profondément à la tâche haute et grave qui nous est échue. A la lumière des événements nouveaux et de la direction précieuse qui nous est donnée nous marcherons de l'avant, sans souci des entraves que tout effort sérieux et constant peut entraîner.

Nous voulons que l'oeuvre commencée au pied du rocher de Québec se poursuive le long des générations vaillantes selon les lois impérieuses de l'agrandissement du patrimoine et de la prospérité nationale. Et, comme nous savons que la survie d'un peuple et le plein épanouissement de ses forces génératrices dépendent de l'efficacité de son énergie et de l'intelligence de son action, nous ne saurons pas oublier les hautes vertus humaines qui coulent en nous avec le sang des aïeux et nous marcherons vers l'avenir en brandissant comme un drapeau de victoire, la gerbe de blé pur qui nourrira l'humanité.

O MON PAYS!

Le fervent patriote et le patient chercheur à qui nous devons l'histoire des Bois-Francs s'est donné à l'une des missions les plus dignes d'admiration et de reconnaissance. Son oeuvre est admirable parce qu'elle participe aux mêmes mérites que celle de tous les historiens, de ceux qui ont compris que, pour faire aimer la patrie, il n'est pas de plus sûr moyen que de la faire connaître. Et son oeuvre a des droits à notre reconnaissance parce qu'elle est consciencieuse, fouillée, complète, et, partant, bien sincère.

Monsieur l'abbé Chs-Ed. Mailhiot, est un digne fils du petit pays qu'il aura célébré. Et c'est avec un amour pieusement filial qu'il nous dit la légende et l'histoire de la terre, que nous avons aimée, et chantée nous-même, parce qu'elle est la terre natale. Cette histoire, en quatre forts volumes, couvre l'espace d'un siècle où l'héroïsme du colon, l'apostolat du missionnaire, l'énergie de l'agriculteur et l'initiative de l'industriel ont édifié tout un petit monde, tout un petit pays dans la vaste patrie canadienne.

Depuis que Charles Héon, en 1825, quitta la vieille paroisse de Bécancour pour se tailler un do-

maine neuf dans les terres d'Arthabaska, bien des paroisses, villages et villes, ont surgi le long des rivières Nicolet et Bécancour, bien des clochers ont dressé, au-dessus des forêts surprises et des terres en culture, leurs coqs de bronze, emblèmes de l'attachement profond au sol nouvellement conquis.

L'historien du petit pays a rappelé les origines des premiers habitants et des premiers établissements. Pieusement fidèle aux traditions et aux souvenirs qui ornent l'âme populaire d'un grand fonds de saine poésie, M. l'abbé Mailhiot n'a pas écarté la légende où sont les marges de l'histoire. Il rappelle les émotions des premiers jours de solitude dans l'immensité de la forêt vierge, les inquiétudes des mères et des épouses, la terreur et l'émoi des enfants, les scènes douloureuses ou réjouies des familles aux jours d'épreuves ou de fêtes.

Il rappelle ensuite les grands travaux du défrichement, ceux des premières cultures, les industries élémentaires dont les revenus péniblement gagnés assuraient la subsistance des familles aux jours d'hiver. Il dit l'espoir du colon devenu propriétaire d'un domaine de plus en plus élargi. Il remémore la création des paroisses canoniques et le zèle des pasteurs dont la vie méritoire fut, pour beaucoup, l'exemple inébranlable de la fidélité et de l'attachement à la mission colonisatrice. Il explique la division et le partage des cantons nouvellement ouverts. Il signale la construction des moulins à bois, à farine et à cardé; celle de la ligne ferroviaire du Grand

Tronc; l'établissement des manufactures qui amenaient l'activité croissante des industries de toutes espèces.

Bientôt, le système éducationnel se développant, des centres intellectuels se forment, qui ajoutent à toute cette vie active un cachet et un élan de progrès véritable. La nature est subjuguée. L'homme a pris sur elle un empire qui lui assure la domination complète de ses facultés les plus hautes. Tout ce que les perfectionnements modernes fournissent à l'exploitation des richesses foncières, agriculture, mines, forêts, pouvoirs d'eau, force électrique, tout concourt maintenant à procurer au cultivateur, à l'industriel comme au professionnel, une aisance légitime où les fils trouvent le fruit des labeurs paternels. La population intelligente et laborieuse qui habite ce territoire n'a rien à envier aux plus vieilles régions de cette province et de ce pays. Ce qui fait la tristesse des grandes villes cosmopolites ne l'a pas encore affectée. Si les vieilles familles qui ont fait souche dans les Bois-Francs, et dont l'historien retrace les lignées, veulent s'employer à la sauvegarde des traditions, le pays des Bois-Francs restera la terre bénie, la terre privilégiée où germent les grandes pensées et les nobles élévations, où la poésie, la musique, la sculpture et la peinture, l'éloquence et la sublimité du sacerdoce trouveront, comme elles l'ont fait depuis un demi-siècle, quelques-uns de leurs plus beaux représentants.

Peu de petites patries, en effet, ont donné à l'Eglise, aux professions libérales, aux beaux-arts et à l'industrie, une plus large proportion de serviteurs talentueux que la gloire couronne déjà de lauriers immortels. Ceux qui liront l'oeuvre considérable de M. l'abbé Charles-Edouard Mailhiot, aimeront davantage la grande famille canadienne-française. Car, c'est en prenant contact plus intime avec chaque membre de la famille qu'on s'attache à toute la maison et qu'on est fier de s'y savoir chez soi.

UNE SOUCHE ÉTENDUE

Nombreux sont ceux qui devront un hommage direct de reconnaissance à l'auteur de ce gigantesque travail, où l'inlassable chercheur a groupé en un même faisceau les liens de 588 familles canadiennes et françaises, dispersées dans le temps et dans l'espace, mais liées par le sang à la même histoire et à la même généalogie.

Plus nombreux encore ceux qui diront leur admiration pour ce Jacques Chouinard, de Beaumont-la-Ronce, en Touraine, qui cent ans avant la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, passait au Canada pour le service du Roy.

En juin 1692, il épouse à Québec Louise Jean, fille de Pierre Jean, cultivateur. En 1695 on le trouve au service de l'Intendant de la colonie en qualité de fermier. En 1702, Jacques Chouinard prend possession d'une terre en propre et devient l'un des grands propriétaires ruraux de St-Jean-Port-Joli. Quelques années plus tard, il agrandit le domaine que ses descendants ont gardé et cultivé avec orgueil jusqu'à nos jours. Ce sont bien de ses héritiers directs qui, en 1908, ont été décorés à Québec de la médaille des anciennes familles accordée aux propriétaires de terres en possession non interrompue depuis deux cents ans. Leurs noms sont inscrits au "Livre d'or de la noblesse rurale canadienne-française."

L'auteur de l'histoire généalogique de la famille Chouinard est un chercheur dont l'érudition et la patience n'ont d'égal que le souci de l'exactitude et la profonde modestie. Digne fils de l'ancêtre dont il a retracé la lignée avec amour, M. Jacques de Gaspé avait consacré sa jeunesse aux travaux champêtres comme tous les siens. Mais, conformément au privilège que la Providence réserve aux familles nombreuses de nos paroisses rurales, il fut l'un de ceux que Dieu appelle à son service et qu'il marque d'un signe distinctif et sacré.

Le R. Frère Sigismond — Jacques de Gaspé par pseudonyme — dirige l'Académie des FF. des Écoles Chrétiennes à Nicolet. Dans le silence de sa vie intérieure, son besoin impérieux d'activité intellectuelle, et ce je ne sais quel levain héréditaire d'opiniâtre volonté, lui ont permis de voir, après dix ans de recherches minutieuses et d'incessantes rectifications, la mise au jour de son rêve gigantesque. Il nous offre aujourd'hui le fruit de ce travail dignement couronné du mérite le plus pur. Car l'oeuvre du savant religieux est un digne monument élevé à la gloire des ancêtres de la race dont nous sommes.

Non seulement les nombreuses familles descendantes directes des Chouinard, mais toutes celles qui couvrent la rive sud du St-Laurent, de Montmagny à Rimouski, retrouveront dans ces annales des traces de leurs anciens dont la vaillance et la dignité de la vie ont justifié le mot attribué à Lord Dufferin: "la race canadienne-française est une race de gentilshommes".

LA VIE RURALE

Trois choses sont susceptibles d'être établies sur des bases de perfectionnement dans la vie domestique et dans l'école élémentaire à la campagne. Ce sont : l'hygiène corporelle et celle de l'habitation ; le sens raisonné de l'économie ; la conscience et la fierté du devoir professionnel.

Des hygiénistes officiels nous ont fait observer que si la santé des adultes se maintient, chez les gens de la campagne, à un niveau plus élevé que chez ceux des centres urbains, la mortalité infantile, au cours d'une année, est plus fréquente aux champs qu'à la ville.

Il est donc opportun de répandre chez les populations rurales les notions pratiques d'hygiène infantile afin qu'on prévienne toutes les causes de maladies occasionnées par l'oubli de ces principes élémentaires.

Il faut que l'instruction professionnelle agricole se poursuive et s'étende davantage. Il faut que nous continuions à révéler les secrets de cette science humanitaire de l'agronomie et qu'en même temps nous rendions plus facile et plus attrayante l'exploit-

tation du sol et la vie du cultivateur. Les esprits sont ouverts au progrès nouveau.

Les vieux sont moins revêches aux élans de la jeune génération. Et ceux qui ont l'aubaine de passer quelques années dans nos écoles d'agriculture, et qui lisent nos revues agricoles et nos publications, comme ceux qui suivent maintenant en foule nos semaines d'enseignement agronomique local, tous ceux-là sont enracinés chaque jour de plus en plus à leur terre bien-aimée. Et nous n'avons nulle crainte pour eux dès que nous les savons compris et secondés par la femme énergique, intelligente et fière de sa mission et de ses prérogatives.

L'apostolat que poursuivent nos groupements féminins à la campagne, dans chaque paroisse, est dirigé par des âmes et des intelligences d'élite, par des femmes qui sont fières de leur titre de fermières et dont l'exemple s'enrichit d'une influence merveilleuse.

Par ailleurs, elles ont entrepris le redressement d'une mentalité fâcheuse chez nos filles qui bénéficient d'études complémentaires dans les couvents. Elles leur font comprendre et admettre, de façon effective que les années de pensionnat ne doivent pas les préparer à dédaigner la vie champêtre, mais à la mieux servir.

Citadines, voulez-vous nous aider à enrayer l'exode de nos jeunes filles vers la ville? La solution est pour une large part entre vos mains. Refu-

sez désormais leurs services comme ménagères, bonnes d'enfants, filles de chambre ou de compagnie. Fermez-leur les bureaux, les magasins, les manufactures, les coulisses du cinéma. Ne venez plus nous les arracher par des salaires alléchants et des perspectives de liberté dont elles abuseraient. Dites-leur plutôt de rester chez elles, d'agrémenter leur vie et leurs foyers natals et de se préparer à leur mission naturelle dans l'atmosphère où elles ont grandi. Et faites-leur comprendre ainsi que leur action sera plus belle, plus grande et plus utile à la patrie.

Nos jeunes fermières ont un rôle autrement utile à remplir que celui de servantes et de "bonnes à tout faire."

NOELS CHAMPETRES

Que de gais souvenirs ce mot magique éveille dans nos mémoires ! Toute la poésie solennelle et chantante des nuits fêtées, à l'église d'abord, puis autour des réveillons à la table de famille ; l'allégresse des chants traditionnels, la visite des enfants à la crèche du Nouveau-Né, et, l'entrain qui anime les visites reçues et faites entre amis et voisinages, tout, en cette journée, tout concourt à graver en nous des impressions inoubliables et bien-faisantes.

Or, ces fêtes de la paroisse et de la famille constituent chez nous l'une des traditions les plus chères à nos coeurs de croyants et de canadiens, et c'est un premier motif d'attachement et de fidélité aux meilleures choses du passé.

Car ces réjouissances ont un but admirable et leurs résultats ont une répercussion d'assez grave importance dans notre vie nationale. Plus les fêtes de la famille et de la paroisse, à la campagne surtout, garderont leur puissance d'impression dans l'âme de la jeunesse, plus nous aurons chance de garder les jeunes générations à leur vie normale et à leur mission héréditaire.

Parce que l'esprit de notre siècle est imbu de positivisme et de terre à terre, ne sommes-nous pas

enclins à méconnaître des principes d'ordre moral, qui restent vrais quand même, envers et malgré nous ? Est-ce que nous n'oublions pas, avec une légèreté qui déconcerte, la secrète influence du sentiment religieux si favorable à la sauvegarde des traditions nécessaires ? Songeons-nous bien, qu'en se détachant de l'esprit de nos pères, des jeunes gens et des jeunes filles d'aujourd'hui ne ressentent plus d'attraits pour la vie simple et laborieuse des champs ? Que l'atmosphère d'indifférence et de froideur où ils grandissent les pousse hors des cadres natals.

Demandez au jeune homme, à la jeune fille, venus de la campagne dans une de nos cités, les raisons foncières de leur départ. S'ils consentent à faire des aveux, demandez-leur les objections qu'ils opposeraient à leur retour vers la vie ancienne. Neuf fois sur dix, en dépouillant leurs arguments, vous détacherez celui-ci : "Et, vous savez... si on revenait à la maison du père, il faudrait se remettre à la piété, aux maigres et jeûnes des vendredis et des carêmes, faire la retraite et suivre les vieux à l'église... c'est précisément parce qu'on avait perdu ce goût-là qu'on est parti de la paroisse."

Si quelqu'un pouvait nous prouver que cette réponse ne passe pas à travers leurs raisonnements, nous effacerions volontiers de notre mémoire l'impression douloureuse que nous avons gardée, aux confidences que des centaines de déracinés nous ont faites, depuis dix ans que nous sommes mêlé aux

populations, tant urbaines que rurales, de cette province.

Le jour où nous cesserions de croire à l'efficacité des influences morales bien dirigées, ce jour-là, les intérêts purement matériels ne suffiraient plus à endiguer le flot des désertions qui désolent les champs et le foyer. Si nous méconnaissions les liens les plus durables — parce que moins corrompibles — du domaine moral, qui nous attachent à un devoir, nous renonçons aux seuls moyens solides qui puissent en garantir l'accomplissement généreux et volontaire.

L'hérédité des goûts, et l'attachement à la profession paternelle, surtout à la campagne, sont affaire d'éducation. Et cette éducation, familiale principalement, ne saurait porter tous ses fruits qu'à raison d'être appuyée par l'exemple. L'exemple sera puissant s'il est fait d'énergie et de vaillance dans le travail, de droiture et de prudence dans le calcul, de justice dans les relations sociales et de fidélité dans l'accomplissement des devoirs religieux.

L'éducation familiale enracinera la jeunesse à la vie agricole si on respecte cette vie et si on l'embellit de toutes les prérogatives qu'elle comporte. Et la famille rurale, dans nos paroisses catholiques, n'a qu'à perpétuer la tradition vivifiante des fêtes domestiques et le culte pieux des fêtes religieuses, pour solidifier les liens qui retiendront les générations au sol qui germa le bonheur et la force de nos valeureux ancêtres.

VRAIES CAUSES ET VRAIS REMEDES

Malgré les démarches de nos gouvernements et de nos philanthropes les plus sincères, en dépit des recherches sérieuses poursuivies par nos économistes les plus avisés et des sages conseils qui ont été donnés aux producteurs et aux commerçants, la situation pénible du consommateur ne s'est guère améliorée.

La production agricole s'étant maintenue dans des proportions normales, suffisantes, au cours des dernières années, la hausse exagérée des denrées alimentaires est absolument injustifiable, et ceux qui maintiennent le prix trop élevé des articles de consommation indispensable sont coupables d'injustice et se révèlent ouvertement malhonnêtes. La liberté du commerce a des limites naturelles; le trust, la maison où l'individu qui les outrepassé est passible de sanction criminelle. Car l'ouvrier, le professionnel, le pauvre surtout ont le droit d'être protégés. Or, tous ceux qui détiennent quelque influence sociale ont le devoir impérieux de leur assurer cette protection.

Un infailible remède s'offre au combat des maux présents. A l'entêtement des égoïsmes révoltants s'oppose l'union des bonnes volontés.

La coopération immédiate du producteur agricole et du citadin consommateur, s'impose sans retard. Elle va se réaliser par la force des événements. Désormais nous prendrons dans la main du cultivateur lui-même les aliments nécessaires à l'entretien de nos forces vitales; et c'est à lui-même que nous remettrons le prix du plus noble travail.

Nous ne contestons pas l'utilité du magasin de détail mais nous savons qu'il sévit en nombre trop considérable. La compétition n'est plus qu'un vain prétexte.

Pourquoi cacher au peuple les véritables causes de ses souffrances et de ses privations ? L'intermédiaire, parasite insatiable, suceur aux bouches multiples, en est une et nous l'accusons de s'être engraisé de nos sueurs et de notre argent.

La mise en action des coopératives locales, qui augmentent heureusement d'une façon si rapide, et l'extension donnée officiellement au jeu des coopératives provinciales nous apportent enfin le remède attendu.

Encore un peu de temps, et le cultivateur sera payé pour ce qu'il fait !

Encore un peu de temps, et le consommateur pourra manger pour ce qu'il paie !

POUR LA SUPERIORITÉ PROFESSIONNELLE DU CULTIVATEUR

Les nécessités nouvelles suscitent les moyens nouveaux. Les conditions particulières de vie où la classe agricole est entrée, depuis quelques années, obligent celle-ci à faire d'autres calculs que ceux auxquels la paix économique et l'équilibre social de naguère l'avaient habituée.

Le cultivateur d'aujourd'hui ne peut plus rester en arrière dans la marche progressive où sont engagées les autres activités humaines. Il faut qu'il avance ou qu'il meure à son genre d'action. Et c'est pourquoi l'on voit ceux qui sont incapables de perfectionnement vendre leurs terres et s'en aller, à côté d'autres qui atteignent à des succès sans précédents.

Contentons-nous, pour le moment, de déplorer le malheur véritable qui frappe ceux-là dans leur avenir et dans celui de leurs enfants, pour examiner les moyens pris par ceux-ci avec des résultats contraires.

Ceux de nos agriculteurs, — et, Dieu merci, c'est la bonne majorité, — dont l'exploitation est florissante ont compris et mis en application les enseignements solides qu'une direction éclairée leur

a fournis généreusement. Or, cette direction et ces enseignements découlent d'une science approfondie des causes et des effets, reconnus et admis dans la pratique chez des pays plus anciens et plus expérimentés que le nôtre. Nos Écoles supérieures d'agriculture ont formé, depuis dix ans, toute une phalange d'experts, spécialistes, agronomes, qui ont apporté, avec leur compétence en la matière la sincérité apostolique nécessaire à la conversion des idées préjugées par l'habitude ou l'ignorance des temps passés.

Ces Ecoles, guidées et contrôlées par les Universités, ont révélé la puissance de la science agricole sur les progrès devant résulter d'une compétence plus étendue en matière d'agriculture. Et, bien que nous ayons fait jusqu'ici assez de chemin dans ce sens désirable, il reste vrai que nous y sommes encore perfectibles et que nous devons travailler davantage à ce perfectionnement.

C'est pourquoi nos Collèges agricoles doivent attirer ceux de nos jeunes gens qui se sentent de l'attrait pour l'apostolat ruralisant et pour la direction technique des opérations culturales. Pour cela, il importe que les Facultés d'agriculture de nos Universités soient bien dotées, de professeurs à la science indiscutable, et bien outillées pour l'enseignement pratique.

Nos Universités font un appel pressant à tous les patriotes, éducateurs, financiers, industriels et professionnels, qui comprennent l'importance de mettre cette institution sur un pied de supériorité

dans toutes ses branches d'enseignement, et nous ne voulons pas que la classe agricole de cette province demeure indifférente à cette question qui la touche d'aussi près que toutes les autres classes de la société.

Le jour n'est pas loin où les besoins et le prestige de notre province exigeront la fondation d'une Université Agricole canadienne-française.

Nous avons mérité l'admiration quasi universelle, par notre sagesse économique et notre sens progressiste en industrie et en affaires; ayons le louable souci d'être en place d'honneur par l'intelligence effective de nos éléments ruraux. Aidons au perfectionnement de l'agriculture en permettant à notre jeunesse d'approfondir tous les problèmes de la production des sols et de leur exploitation raisonnée. Si notre Université est parfaite dans son organisation, nos Écoles d'agriculture donneront à la jeunesse une formation plus efficace au profit de notre bien-être à tous et de notre supériorité morale et matérielle parmi les nations.

LA PROFESSION AGRONOMIQUE

Nos écoles d'Agriculture MacDonald, d'Oka et de Ste-Anne, nos orphelinats agricoles de Péribonka et de St-Damien, sont des institutions fondées dans le but très pratique de former une génération de cultivateurs instruits et progressifs, vaillants, aimant avec fierté leur état et capables de faire face à l'avenir.

Mais, pour que les jeunes gens de nos villages et de nos villes, et que nos fils de cultivateurs profitent totalement de l'enseignement donné aux collèges agricoles d'Oka et de Ste-Anne, il est de très grande importance qu'ils y apportent une bonne préparation. C'est pourquoi il serait à souhaiter que chaque région agricole eût son école d'agriculture préparatoire par où passeraient les enfants avant d'entrer à Oka, à Ste-Anne ou à MacDonald.

Ce système d'écoles préparatoires aurait deux grands avantages : 1o Faire connaître aux élèves les conditions particulières de sol, de climat et de marché dans la région qu'ils habitent, et leur permettre de conduire leurs études en vue de la pratique agricole dans cette région ; 2o Permettre aux élèves de mieux profiter de l'enseignement donné aux écoles supérieures, d'y faire des études plus fortes, et de

se préparer au professorat, pour un certain nombre d'entre eux, avec un esprit plus positif et un meilleur sens d'application pratique.

C'est pourquoi nous engageons fortement les parents et les cultivateurs de la région de Chicoutimi-Lac-St-Jean à diriger la jeunesse vers l'école régionale agricole de Vauvert, à Péribonka. Nous avons eu l'avantage de visiter cette institution, nous y avons vu les élèves au travail, nous avons pû apprécier l'enseignement pratique qui y est donné et les expériences très concluantes qui s'y font sous la direction aussi habile qu'éclairée des religieux qui dirigent cette maison. La science et l'admirable dévouement des Frères de Vauvert sont connus de tout le monde.

Mais, malgré que le nombre des élèves se chiffre à plus de 60, nous déplorons que l'oeuvre soit encore si peu connue, et surtout, qu'on ne profite pas assez des avantages nombreux offerts aux jeunes gens qui veulent étudier l'agriculture, et qui par un stage d'un an ou deux dans cette école régionale, pourraient acquérir une solide préparation aux études agricoles supérieures.

Nous demandons que cette pensée soit prise en sérieuse considération.

APOSTOLAT AGRICOLE

Ne nous abusons pas. Ceux qui se préoccupent, avec sincérité, du développement moral et matériel de la patrie sont plus nombreux qu'on ne le croit. Étonnants sont les progrès accomplis depuis vingt ans dans les domaines de l'agriculture, de la colonisation, de l'hygiène et de l'exploitation des richesses nationales. Et le crédit canadien, devant les autres pays s'est mis en bonne posture.

Cette somme de progrès n'est pas due uniquement au pouvoir gouvernemental. Notre clergé, nos associations d'études et d'oeuvres nationales, nos institutions financières y ont largement contribué; il ne nous est pas permis de l'ignorer. Toutefois, si l'avancement n'a pas été aussi rapide qu'on eût pu le souhaiter il y a des raisons, que nous n'entreprendrons pas d'expliquer toutes, mais dont une mérite de fixer notre attention.

La Belgique, si déplorablement outragée naguère, est citée comme le pays le mieux organisé au point de vue du développement de ses ressources. Et cet ensemble harmonieux d'institutions coopératives, éducatrices, agricoles, industrielles et financières, qui justifie son axiome national; cette union qui fit sa force morale explique son développement rapide et sa réputation universelle.

Chez-nous, cette mentalité est absente. Il faut la créer. Non seulement notre régime éducationnel, mais toutes nos institutions doivent se saisir de cette préoccupation : imprégner l'âme populaire de la force nationale par l'uniformité d'aspirations ; pétrir les générations nouvelles dans l'amour effectif du sol qui nous fait vivre et de l'histoire qui nous grandit. Le jour où tous les canadiens voudront la patrie grande par son niveau intellectuel, prospère dans ses ressources agricoles, minières et autres, ce jour-là notre peuple sera puissant parce qu'il aura à son service l'instruction des individus, la compétence professionnelle, et, unissant toutes ces forces, la coopération honnête des idées.

On l'a tant dit, notre grande richesse est dans l'exploitation du sol. Chacun de nous, de façons diverses, peut contribuer au développement de l'agriculture canadienne, si nous le voulons.

Le retour à la terre est un apostolat ; et, pour l'effectuer, il attend des ouvriers de toutes les heures. Nous voulons y travailler, nous nous mettrons à l'oeuvre.

Car, nous l'aimons, la bonne terre, la chère Patrie que les aïeux nous ont faite prospère et belle. Parce que nous sommes jeunes, nous l'aimons pour son éternelle jeunesse ; catholiques, nous la vénérons parce qu'elle est restée le boulevard de la foi ; et Canadiens-français nous défendrons chez-nous les traditions les plus touchantes et les plus hautes que garde encore, Dieu merci, la vie champêtre en Nouvelle-France.

LE DOCTEUR AMÉDÉE MARSAN

L'agriculture canadienne en général et, plus particulièrement, la Société des Ingénieurs agricoles, s'honorent de compter dans leur corps professionnel un apôtre et un savant de l'envergure du regretté Docteur Isidore-Joseph-Amédée Marsan.

Né à Saint-Roch de l'Achigan, le 19 juillet 1844, il fit ses études classiques au Collège de l'Assomption, une partie de ses études de droit à Montréal, et ses études agricoles à Sainte-Anne de la Pocatière. Il n'est donc rien d'étonnant que plusieurs institutions d'enseignement supérieur le réclament comme une de leurs gloires.

Vers 1867, sollicité par le Ministre de l'Agriculture du temps, il abandonna la carrière où il pouvait briller comme avocat, et se consacra entièrement à la mission qu'on voulait lui confier, pour le développement de la science agronomique dans la province de Québec. Bien peu d'hommes supérieurs étaient alors préparés à cette profession nouvelle et à ce rôle délicat. L'esprit d'apostolat, naturel à M. Marsan, la justesse de son jugement, ses talents reconnus et son amour infatigable de la science agricole en firent bientôt la lumière maîtresse de notre agriculture provinciale.

Le 11 mars 1868 il gradua comme ingénieur agricole devant la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada et devint ex-officio membre de cette Chambre. En 1875, il était nommé conférencier officiel du Département de l'Agriculture de Québec. Depuis 1900 il a rempli, avec une exactitude et une science absolument inattaquables, la difficile charge de Secrétaire général de la Commission du Mérite Agricole. En 1903, il était nommé professeur et, en 1908, directeur scientifique de l'Institut Agricole d'Oka, affilié à l'Université de Montréal.

En reconnaissance de sa valeur et de ses innombrables services à l'agriculture canadienne, l'Université Laval le nommait, en 1914, doyen des Sciences agronomiques, avec le titre de Docteur ès Sciences agricoles. Puis, le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec lui remettait, en 1921, en séance publique et solennelle, à Québec, le diplôme de Très-Grand Mérite spécial.

Comme tous les vrais savants, et comme tous les hommes de dévouement sincère et effectif, M. Marsan fut un modeste et un laborieux. Nous qui avons eu le privilège d'être de ses disciples, qui avons vécu durant quatre années dans l'intimité de son paternel professorat, nous gardons un souvenir inaltérable de sa bonté, de sa sollicitude, de son empressement auprès de chacun de ses élèves. Et si nous aimons le sol natal jusqu'à lui donner le meilleur de nos forces et de notre intelligence, c'est que l'auguste et vénéré docteur aimait avec passion

cette vie agricole, et c'est qu'il nous en a révélé les secrètes puissances et l'immortelle beauté.

Que ce fût en classe, au laboratoire, dans les champs et les montagnes d'Oka, ou par toute la province agricole où nous le rejoignons, le Docteur Marsan restait pour nous le guide infailible et le maître autorisé, dont les connaissances parfaites du sol et de la méthode culturale appropriée, furent pour chacun de nous la lumière et l'élan dans le travail d'apostolat et de technique à accomplir.

Aussi, à l'heure où il quittait sa tâche pour le repos qu'une longue et fructueuse vie lui a si largement mérité, à l'heure où nous réalisions que le vieux maître ne serait plus là, nous avons ressenti, en même temps qu'une profonde tristesse, un étrange regain de courage et de vaillance. Car nous nous sommes souvenus de ses leçons précieuses et de son exemple réconfortant. Nous avons retenu, dans la mémoire fidèle de notre coeur, la douceur de son sourire et l'inaltérable vaillance de sa volonté. De même qu'il nous rappelait le prestigieux exemple des anciens dans l'accomplissement des tâches difficiles, de même aussi retrouvons-nous en lui le modèle le plus pur et le plus digne d'imitation dans la réalisation des entreprises nécessaires qui nous ont été confiées.

La Société des Ingénieurs Agricoles remplit un devoir de justice et de gratitude en élevant un mausolée à la gloire du docteur Amédée Marsan, sur le sol même où il dirigea l'une des premières écoles

d'agriculture en cette province. Les autorités les plus hautes, du gouvernement, des universités et des collèges agricoles, les dirigeants du collège de l'Assomption, les sociétés agricoles de toutes catégories,, les ingénieurs de la profession agronomique, s'unissent dans un même mouvement de généreuse reconnaissance pour assurer à ce bienfaiteur du terroir canadien une place lumineuse et fleurie au soleil de nos champs, désormais généreux et prospères, et qu'il a tant aimés.

SOUHAITS DE LA BONNE TERRE

Elle s'est émue, elle aussi, la bonne Terre de chez-nous, celle où dorment les ancêtres qui l'ont bénie de leurs sueurs et consacrée par leur travail. Aux jours d'intimes réjouissances, comme une mère peut s'émouvoir elle s'est émue. Car la terre maternelle, si vieille et toujours si bienveillante, a fait des vœux pour ses enfants.

Elle souhaite à tous la protection de Dieu sur leurs travaux et leurs familles; la santé et la joie, l'aisance et la prospérité à ceux dont la tâche assidue et difficile remplit de bienfaits méconnus le cycle des années, aux générations nouvelles la fidélité constante au patrimoine hérité des anciens; à tous, l'adoption intelligente des bonnes méthodes préconisées pour l'avancement de leur culture.

Aux enfants, elle souhaite une éducation religieuse et patriotique solide, une connaissance précise des éléments d'agronomie qu'ils ont le droit d'attendre de l'enseignement primaire, un amour profond et raisonné de la vie rurale vers laquelle on a le devoir de les orienter.

Aux mères, elle souhaite le courage dans l'accomplissement de leurs sublimes devoirs, la foi en leur puissance régénératrice des vertus anciennes, et la

sauvegarde du foyer champêtre contre l'attrait des villes où vont se perdre, corps et âme, tant de fils et de jeunes filles.

Aux vieillards, la bonne Terre souhaite encore le repos mérité, dans la vénération des héritiers fidèles, et l'hommage de ceux à qui ils ont donné leur vie durant, le plus noble exemple d'énergie et de ténacité, en face des tâches humbles et laborieuses de la vie agricole.

La bonne année sera celle que la fermière énergique et vaillante voudra se faire. De même que l'on dit qu'il n'y a pas de vraies mauvaises années pour le cultivateur avisé et prévoyant, de même peut-on dire que la femme intelligente et ingénieuse ne regrette jamais les fatigues et le travail qu'elle s'est imposés pour sa famille et pour ses oeuvres. Il peut y avoir de bonnes années dans l'épreuve comme dans le succès.

L'année nouvelle sera bonne pour la mère de famille canadienne-française qui aura mis à l'accomplissement de ses devoirs toute sa bonne volonté et tout son patriotisme; pour celle qui sait et qui veut enseigner à ses fils et à ses filles le sens de la droiture, de l'énergie, de la générosité; pour celle qui saura faire aimer à ses enfants la religion, la langue et la patrie.

L'année nouvelle sera bonne pour l'épouse qui aime son foyer, qui collabore activement aux oeuvres de son époux, qui aime et encourage son métier ou sa profession, qui donne toute la mesure de ses

talents à faire de sa vie domestique une source inépuisable de bonheur et de réconfort.

L'année nouvelle sera bonne pour la jeune fille docile aux enseignements et aux bons exemples de sa digne mère, qui consacre ses loisirs aux oeuvres de bienfaisance et aux entreprises d'action sociale si nécessaires de nos jours.

L'année nouvelle sera bonne aussi pour la plus humble comme pour la plus brillante des petites filles, pour celles qui s'appliquent à orner leur intelligence et leur mémoire des connaissances nécessaires, qui aiment leurs parents, leurs maîtresses d'enseignement, leurs compagnes pauvres ou riches.

L'année nouvelle sera bonne, enfin, pour tout le monde si tout le monde veut pratiquer les vertus civiques qui sont à la base de la concorde et du progrès social: la justice, l'honnêteté, la droiture, la bienveillance et la charité.

NOTRE MAITRE LE PASSÉ

L'un des meilleurs ouvrages de littérature canadienne, publiés au cours de l'année qui vient de finir, porte ce titre évocateur d'une pensée grave et profonde et qui vaut d'être méditée. L'auteur de ce beau livre, l'abbé Lionel Groulx, y continue son plaidoyer déjà riche d'arguments stables, en faveur de l'histoire ancestrale canadienne et française. Il faut chercher, dans les vertus héroïques et dans les exemples admirables de nos pères, la force d'âme, l'altruisme, la bonté généreuse et la gaieté du cœur, qui ont rendu aisé l'accomplissement des tâches les plus ardues dans les milieux et les époques les plus hostiles à leur idéal. Et tout ce qui nous reste des "anciens" constitue leur histoire, le prolongement de leur influence bienfaitrice, la perpétuité de leur prestige et de leur victoire morale sur les événements et les générations venues après eux. L'histoire écrite raconte les grandes lignes de leur vie et célèbre leurs incontestables mérites.

Mais nos ancêtres étaient profondément attachés aux choses de leur entourage, aux moindres objets, même les plus humbles, dans l'ordre matériel. Leurs maisons, leur mobilier, leurs vêtements, et les menus quolifichets de bimbeloterie, tout contri-

buait à leur faire la vie un peu plus belle, l'existence un peu plus chaude et plus gaie, à cette époque de simplicité et d'obligatoire médiocrité.

Il ne semble pas qu'ils aient été pour cela moins heureux que nous. Et en tout cas, ils surent trouver en toutes choses de quoi remplir ce besoin éternel et souverain qui tourmente le coeur humain à travers tous les peuples et tous les temps. Et parce qu'ils nous paraissent sourire, dans les vieux cadres et les estampes démodées, parce que leurs regards sereins semblent prolonger jusqu'à nous cette pensée puissante et neuve et calme, presque froide, nous nous surprenons quelquefois à rougir de la pusillanimité contemporaine, de la faiblesse d'âme, de l'égoïsme et de la petitesse de nos sentiments et de nos actions.

Entourés de tant de simples choses, servis par des moyens peu effectifs et des outils assez rudimentaires, limités dans leur confort, ceux qui ont édifié les assises de notre pays, et qui ont imprimé les premiers élans à son développement économique et intellectuel, ceux-là ont peiné pour nous; ils ont mangé le pain noir qui fortifie le sang et ils ont versé les larmes qui pétrissent le pain blanc. Ils ont reculé la forêt, adouci la cruauté et annulé la vindicte du féroce indigène, établi les droits de la civilisation et allumé le foyer de la pensée qui éclaire et réchauffe les berceaux d'une race nouvelle. Ils nous ont faits à leur image et nous menacerions d'oublier leurs traits.

J'avais lu, depuis longtemps, l'histoire et la légende, toutes fleuries et colorées de soleil et de poésie, j'avais savouré les récits et mémoires des annalistes de la Provence. Le pays où débarquaient un jour Lazare le miraculé, avec les saintes Maries, où chanta et sourit la Mireille de Mistral, où la cigale berce toujours les rayons roses du crépuscule dans l'ombre verte et odorante des oliviers ; ce pays délicieux où tout n'est que ris et caresses et où vont s'attendrir et s'inspirer les vrais artistes et les grands poètes, cette "terre des lauriers" je n'ai vu et compris son visage d'aujourd'hui qu'en pénétrant dans le sanctuaire de son passé aux musées d'Aix, d'Arles et de Maillane.

Tant il est vrai que la reconstitution du foyer familial et de la vie quotidienne d'hier nous rafraîchit l'esprit et nous retrempe le coeur. Les musées sont l'illustration tangible et vivante de l'histoire et de la tradition. Les peuples qui vont vite ont beau n'avoir par derrière eux que trois ou quatre siècles d'âge, ils ont besoin de se souvenir. C'est l'axiome national de la race canadienne-française : Je me souviens !... Pourtant, combien peu affectionnent l'histoire et combien aiment à communier au souvenir de nos aïeux ? Il faut relire les annales du passé. Il faut ressusciter l'âme d'autrefois. Les musées régionaux contribueront puissamment à cette action patriotique, si nécessaire aux peuples qui veulent grandir et s'asseoir avec stabilité à la table des grandes nations.

UN MUSÉE PROVINCIAL

Le musée historique est l'illustration tangible des moeurs, des coutumes, de la pensée et de toute la vie des générations qui furent avant nous et qui nous ont faits ce que nous sommes.

L'étude de l'histoire est une source de lumière, d'énergie et de force sans quoi bien peu d'hommes ont pu accomplir avec succès une entreprise d'intérêt national.

Or, l'écrivain, l'artiste, le géographe, l'économiste, l'industriel même, ne peuvent guère se dispenser de connaître et d'analyser ce qui fut avant eux, dans chaque domaine de ces activités. Ils ne feront oeuvre sérieuse qu'en comparant les moyens d'action du présent avec ceux du passé, les besoins d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, les débuts et les développements, le degré de perfection atteint après les recherches et les essais patiemment poursuivis par les générations successives.

Rien ne vaut le musée pour aider les chercheurs de l'histoire, de la science et de l'industrie. Et dans tous les pays qui ont atteint un degré de civilisation quelque peu marqué, on trouve le musée national à côté de la bibliothèque, où s'entassent tous les spécimens de la production du génie de la race.

Le Canada français, la Nouvelle-France, a devant soi plus de trois siècles de labeurs variés dont les détails sont, en somme, peu connus des nouvelles générations et des étrangers qui nous visitent. Les progrès de l'agriculture, de l'industrie, de l'exploitation des ressources naturelles, du commerce, de l'éducation et des arts, se sont effectués par étapes. Les rappeler de façon tangible, par la création d'un musée sectionné avec méthode, serait fournir à nos contemporains une base logique à leurs activités et à leur ingéniosité. Ce serait aussi leur enseigner la patience dans l'exécution du plan de nos ascendants pour faire de notre pays une terre fructueuse et de notre peuple une grande famille, riche en oeuvre utile et profitable à l'humanité.

En visitant nos musées provincial et régionaux, l'étranger nous comprendrait mieux et plus vite en voyant du coup le chemin parcouru depuis 1608 jusqu'à nos jours dans tous les domaines.

Notre jeunesse étudiante apprendrait également à mieux apprécier le mérite de nos pères, à comprendre leurs leçons d'énergie et leur exemple du devoir accompli. Nos garçons et nos filles aimeraient davantage leur pays natal parce qu'il le connaîtraient mieux; ils s'y attacheraient avec un sens plus éclairé de fierté nationale, sachant mieux ce que nous valons et ce que nous pouvons devenir si nous le voulons effectivement. Car si l'histoire est une puissante maîtresse d'énergie, c'est à condition d'être convenablement apprise. Et rien ne peut mieux

nous l'expliquer que le musée qui en est l'illustration fidèle et le témoin authentique et irrécusable.

Nous rêvons pour notre province d'un musée qui fera l'orgueil du vieux Québec, comme les musées d'Arles, de Maillane et d'Avignon font l'orgueil de la Provence française, et comme il en est montré à tous les visiteurs qui s'attardent de plus en plus nombreux dans les villes, grandes et petites, de la vieille Europe.

DE LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE

Nous nous connaissons peu. Nous restons étrangers à nous-mêmes et à ceux qui nous entourent. C'est un côté de notre faiblesse nationale.

Néanmoins, les ressources ne nous font point défaut. L'âme et l'esprit français, d'hérédité latine, assurent un fonds d'intelligence qui s'équilibre en nous par le contact journalier du jugement anglais. Nous avons des puissances intellectuelles; chez la généralité elles demeurent à l'état latent. Dressons donc, une bonne fois, l'oreille aux appels pressants de l'heure.

Si les reproches que nous jette la race étrangère ne sont pas foncièrement mérités, pouvons-nous nous contenter d'y sourire ?

En vérité, nous pourrions compter sur les doigts de la main les porte-voix autorisés, orateurs ou journaux qui nous tracent en politique, en industrie, en affaires, en science et littérature, des données précises, convaincantes et génératrices de mouvements sérieux, capables d'aboutir au bon gouvernement d'un peuple, à la saine floraison des beaux-arts et à une prospérité matérielle vraiment profitable.

La pénurie des valeurs intellectuelles est moins marquée dans le domaine religieux. Dieu merci, nos institutions catholiques, régulières et séculières, nos oeuvres de presse et d'études possèdent des unités solides, dépositaires de vérité et de lumière, dont l'autorité est incontestable. Mais, si leur rayonnement extérieur n'a pas satisfait aux besoins qui les ont fait naître, n'est-ce pas dû, dans une certaine mesure, à notre indolence et à l'indifférence des unités laïques ?

Or, pourquoi le concours laïque a-t-il manqué à la poursuite des oeuvres qui s'imposent si ce n'est dû à l'apathie intellectuelle ? Nous n'avons pas astreint nos énergies à l'étude des problèmes qui intéressent notre nation et nous ne nous sommes point rendu compte des dangers qui menacent les jeunes peuples dans les circonstances où se trouve le nôtre.

La génération, dont nous sommes, ne doit point s'illusionner. La lutte de survivance nationale n'a pas encore cessé d'être pour nous un devoir d'urgence quotidienne. Si, par une impardonnable légèreté, nous avons pu nous croire solidement assis sur des droits traditionnels, les événements présents devraient nous désabuser. L'élément adverse nous a, pour de bon cette fois, "entrepris", et la lutte, si nous n'en sortons victorieux, nous portera de bien terribles coups.

Nous avons donc besoin de toutes nos ressources d'énergie. Nous devons nous imposer par la supériorité intellectuelle, c'est-à-dire par une fermeté

inébranlable au maintien de nos droits de race historiquement maîtresse, par la conservation raisonnée et intégrale des traditions religieuses, par l'attachement effectif à la pratique primordiale de notre langue maternelle. Puis, livrons-nous à l'étude.

Dégageons la philosophie de notre histoire pour en tirer des exemples d'énergie; vivons notre croyance afin qu'elle alimente et qu'elle éclaire notre action; parlons fièrement la plus belle de toutes les langues humaines et qu'elle traduise notre force d'endurance dans les attaques, en attendant qu'elle proclame à la face du monde notre suprématie intellectuelle en terre d'Amérique.

LE JOURNALISME

On a compris désormais l'énorme puissance de la presse, dont Crémieux disait en 1842 : "Emparez-vous d'elle et vous aurez tout le reste."

La presse a joué, depuis cinquante ans surtout, un rôle insurpassable comme véhicule des idées qui gouvernent le monde. Elle est à la fois une arme et un levier : Une arme de défense contre le mépris des droits internationaux, constitutionnels et administratifs ; un levier d'attaque pour les édifices de la pensée.

Ni Léon XIII, ni Pie X, n'ont voulu que les oeuvres de foi catholique méconnaissent cette arme et ce levier. Ils ont demandé aux écrivains de tous les pays de mettre leur plume au service de la défense et de l'attaque, pour la protection de la vérité et la défaite du mensonge.

Notre pays, plus qu'aucun autre, ne saurait échapper à la loi universelle de la lutte pour la vie. Ce qui a fait depuis trois siècles notre apanage de fierté, la survie de la foi, des traditions et de la langue, la fécondité de la race et ses attaches au sol, est en butte aux attaques, adroites et multiples, d'ennemis intérieurs autant qu'extérieurs. A moins donc de forfaire aux vertus nationales, nous devons

nous tenir en éveil constamment et prêts à la réplique.

Dieu merci, nous pourrions supporter financièrement une presse bien inspirée. Dans tous les domaines d'action, religieuse, intellectuelle et économique, nous sommes servis abondamment de lumières et d'arguments. Mais savons-nous utiliser l'outil qu'on nous apporte ? Lisons-nous suffisamment et savons-nous choisir ? Les classes professionnelle, industrielle et commerciale ne sauraient approfondir les connaissances nécessaires au plein succès de leurs entreprises sans se donner des guides sûrs, éclairés et constants et sans y revenir à leurs heures régulières.

La classe agricole, dont la mission s'étend au-delà des horizons matériels, à le devoir de plus en plus pressant d'ouvrir son esprit aux leçons du passé, aux besoins du présent et aux éventualités de l'avenir. Car les temps sont changés et, seul, l'homme averti maîtrise aujourd'hui les influences qui l'environnent au détriment ou au profit de ses entreprises. Le cultivateur qui ne saurait pas ce qui se passe autour de lui, qui ne verrait pas les progrès de son art et comment ils s'accomplissent, qui n'entendrait rien aux méthodes de crédit, à la finance, aux achats de matières premières ou à la vente de ses produits par les moyens les plus pratiques, courrait tous les risques de rester en arrière ou de faillir à la tâche lui-même à bref délai ou, tôt ou tard, par ses enfants. Car ceux-ci abandonneront une existence qui les retient trop en arrière et, pour se

rattrapper, courront à d'autres moyens plus expéditifs et plus rémunérateurs.

Or, nous avons en mains la clef des portes qu'il faut ouvrir à notre intelligence et à nos calculs pour leur permettre de suivre les routes nouvelles offertes aux volontés fortes et entreprenantes. C'est le journal. Et il se fera multiple, plus éclairant et meilleur maître de jour en jour, à mesure que se présentent des besoins nouveaux. Ce qui importe, c'est de le reconnaître parmi le grand nombre des feuilles inutiles, importunes ou méprisables, qui se disputent les opinions du peuple moins encore, peut-être, que son argent... Ce qui importe, c'est de bien lire pour savoir et pour agir, en raison directe des enseignements autorisés que des esprits sincères, et vraiment compétents, ont tiré de l'étude, de l'expérience et de l'observation.

La presse d'enseignement et de direction, agricole et technique surtout, n'a rencontré jusqu'à ces derniers temps qu'un petit nombre de fervents. Et c'est pourtant à elle, autant qu'à l'enseignement verbal, que nous devons les progrès merveilleux par où notre province se classe au premier rang des grandes agricultrices de l'Empire. N'allons pas l'oublier et ne dédaignons plus les services que la presse agricole nous a rendus et nous rendra.

Elle se diffuse sous des formes diverses et variées, journaux hebdomadaires, revues, et le reste. Et c'est heureux, car elle atteindra bientôt toutes les activités rurales : éleveurs, producteurs de céréales, apiculteurs, aviculteurs et maraîchers, fermières

et ménagères, et dirigera les mouvements parallèles aux intérêts spéciaux de ces activités, en mettant à leur service sa puissance irrésistible.

Nous avons besoin de la presse pour défendre nos droits devant une politique qui tenterait de se faire autocrate. Nous en avons besoin pour attaquer des édifices par trop nouveaux où l'on voudrait entraîner notre bonne foi, pour ensuite nous dépouiller de notre liberté d'action, et, si possible, de nos argents... Nous en avons besoin pour démasquer le servilisme et l'intérêt personnel, qui sont une entrave à l'épanouissement d'œuvres généreuses et nécessaires. Car la presse est une arme et un levier, et elle peut tout par son emprise, lente mais certaine, sur les idées des peuples.

SOCIOLOGIE AGRICOLE

Il n'y a peut-être pas de problème plus épineux que celui des relations, inévitables ou nécessaires, qui doivent exister entre les individus ou les diverses classes de la société. La sociologie nous enseigne les principes et les conditions sous lesquels doivent ou peuvent s'établir ces relations.

Nous sommes nés pour vivre en société. Notre épanouissement physique et moral exige cette condition, et nul être humain ne peut se passer des autres humains. Si telle est la loi de la vie, convenons qu'il doit y avoir des moyens de coordonner les aspirations et les intérêts si divers, qui animent les individus dans une même catégorie, et qui agitent les diverses classes dans une même société.

Nous ne risquerons pas de diviser des opinions préconçues quant à la primauté des droits et des devoirs de la classe agricole devant les autres classes. Nous dirons simplement que l'agriculteur en général est indispensable, comme tel, à la vie matérielle de l'humanité. Qu'à cause de son état il a des droits et des devoirs : qu'on doit reconnaître ses droits et que lui doit prendre conscience de ses devoirs. Ce double principe renferme les dispositions qui régissent l'ordre et les relations de groupements sociaux, chez les peuples civilisés.

Tous les esprits éclairés vénèrent l'agriculteur comme un père nourricier. Ils estiment que nous lui devons le respect et la reconnaissance. Les vrais éducateurs enseignent à la jeunesse que l'homme des champs est le collaborateur de Dieu. La science met au service des travailleurs du sol ses découvertes les plus précieuses. Le cultivateur d'aujourd'hui est outillé moralement pour remplir avec plus d'efficacité sa difficile mission.

D'autre part, on le considère de plus en plus et justement comme celui avec qui il faut compter pour asseoir le progrès économique du pays. C'est à cause de cela qu'on lui demande une production toujours plus intense et qu'on lui fournit des moyens d'activer cette production.

L'agriculteur a donc des devoirs inhérents à sa profession. Il doit rechercher le perfectionnement dans son travail et augmenter le résultat de ses opérations. Et comme il ne peut pas, s'il est laissé à lui-même, atteindre à cette fin, on l'a groupé par l'organisation paroissiale d'abord, puis par les sociétés, cercles et syndicats, coopératives, et le reste. Cette union fait la force de ceux qui la comprennent, qui la veulent et qui en réalisent les multiples avantages.

L'association des intelligences et des volontés, dans une même paroisse ou dans un même pays, si elle est éclairée par l'esprit de justice et cimentée par une mutuelle fidélité, peut accomplir des merveilles de bien au bénéfice de tous et de chacun. Si dans chacun de nos groupements ruraux on voulait

réaliser cette vérité, si dans certains milieux on finissait de se jalouser pour se donner la main et pour s'aider généreusement, bien des difficultés disparaîtraient qui ont toujours arrêté les progrès et l'aisance au seuil de certaines familles de nos campagnes.

Nous n'avons pas le droit de vivre chacun pour soi et nous avons le devoir de travailler au bonheur de tous. Et le bonheur de chacun de nous ne sera toujours que relatif à celui que nous parsemons autour de nous. L'égoïsme et l'ambition personnelle engendrent l'exclusivisme. C'est cette théorie matérialiste qui, dans le court espace de trente ans, a fait de la Russie la plus malheureuse des nations. Soyons moins indulgents pour nous-mêmes et plus larges pour nos semblables. Dans nos rapports avec eux, ayons le souci de leur être utiles. Ne faisons rien qui puisse leur nuire. Un homme soucieux de la justice s'entoure de solides amis et s'il se fait des ennemis il les verra toujours impuissants.

Notre progrès individuel et général en agriculture tient aussi bien au perfectionnement de notre mentalité nationale qu'au développement de nos sciences pratiques.

N'est-il pas raisonnable de concéder, à celui qui peut nous aider de son expérience, le droit de nous conseiller ? N'est-il pas utile de prêter son aide au voisin qu'un malheur a frappé, et qui, à l'occasion, nous rendra la pareille ? N'est-il pas nécessaire que le succès couronne les efforts de ceux qui, autour de nous, appliquent à leurs entreprises des

moyens plus efficaces que les nôtres ? N'est-il pas indispensable de reconnaître la supériorité de l'agriculteur prévoyant, attentif et avisé, sur celui qui n'a cure de son propre avancement ; et n'est-il pas sage aussi d'imiter les bons exemples du premier ?

Nous avons besoin, aujourd'hui plus qu'hier, de développer notre compétence professionnelle et d'orienter nos volontés vers le perfectionnement de nos connaissances, de nos méthodes et de notre action d'ensemble.

La coopération agricole, sous sa forme essentielle, ne pourra jamais prendre pied sur le sol de cette province tant que les volontés ne s'orienteront pas vers l'intérêt commun, par les voies de la justice, de la sincérité et de la droiture.

Rappelons, pour le remettre en honneur, l'esprit des anciens jours. Les luttes de survivance qu'ont supportées nos pères avaient resserré les liens de la fidélité mutuelle. Ayons l'ambition légitime et pratique d'accomplir, dans le domaine économique, le miracle qu'ils ont inscrit en lettres glorieuses dans notre histoire nationale.



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉCONOMIE RURALE
ET D'AGRICULTURE

INDEX

Préface... ..I

I. ECONOMIE RURALE

Notre histoire agricole... ..	15
L'économie rurale... ..	18
Dirigeons nos calculs vers la terre... ..	21
Oh! ne quittez jamais... ..	24
Ceux qui sont partis... ..	27
Revenir à la terre... ..	30
Il faut coloniser... ..	33
Vers les terres vierges... ..	36
"Le domaine du Roi"... ..	38
Recueillons-nous !... ..	41
Une grande revue... ..	44
Le travail mental... ..	46
Terre, travail et capital... ..	49
Engrais et amendements... ..	52
Le drainage des terres... ..	56
Outillage et mécanique agricoles... ..	59
Le travail du sol... ..	63
Constructions rurales... ..	67
Auto, téléphone, radio et lumière... ..	70
La législation rurale... ..	73
A l'école des abeilles... ..	76
Vive la reine !... ..	80
Un bas de laine... ..	89
Nous avons celà... ..	92

II. ACTIVITES FEMININES

Cherchez la femme...	97
Le prestige maternel...	102
L'enfant dans la famille...	104
La mission de la femme...	107
La reine du foyer...	110
Le remède est en nous...	116
Un esprit à refaire...	119
Leur bonheur...	122
Pour que leurs vacances soient heureuses...	125
L'économie domestique...	128
L'oeuvre des Cercles de Fermières...	131
Le but et les moyens...	134
Foyers d'action pratique...	138
Un même esprit...	140
La bonne année...	142
Revenons au pain brun...	144
Nos arts domestiques...	147
Les lainages canadiens...	150
Notre gloire et notre salut...	153

III. EDUCATION ET SOCIOLOGIE

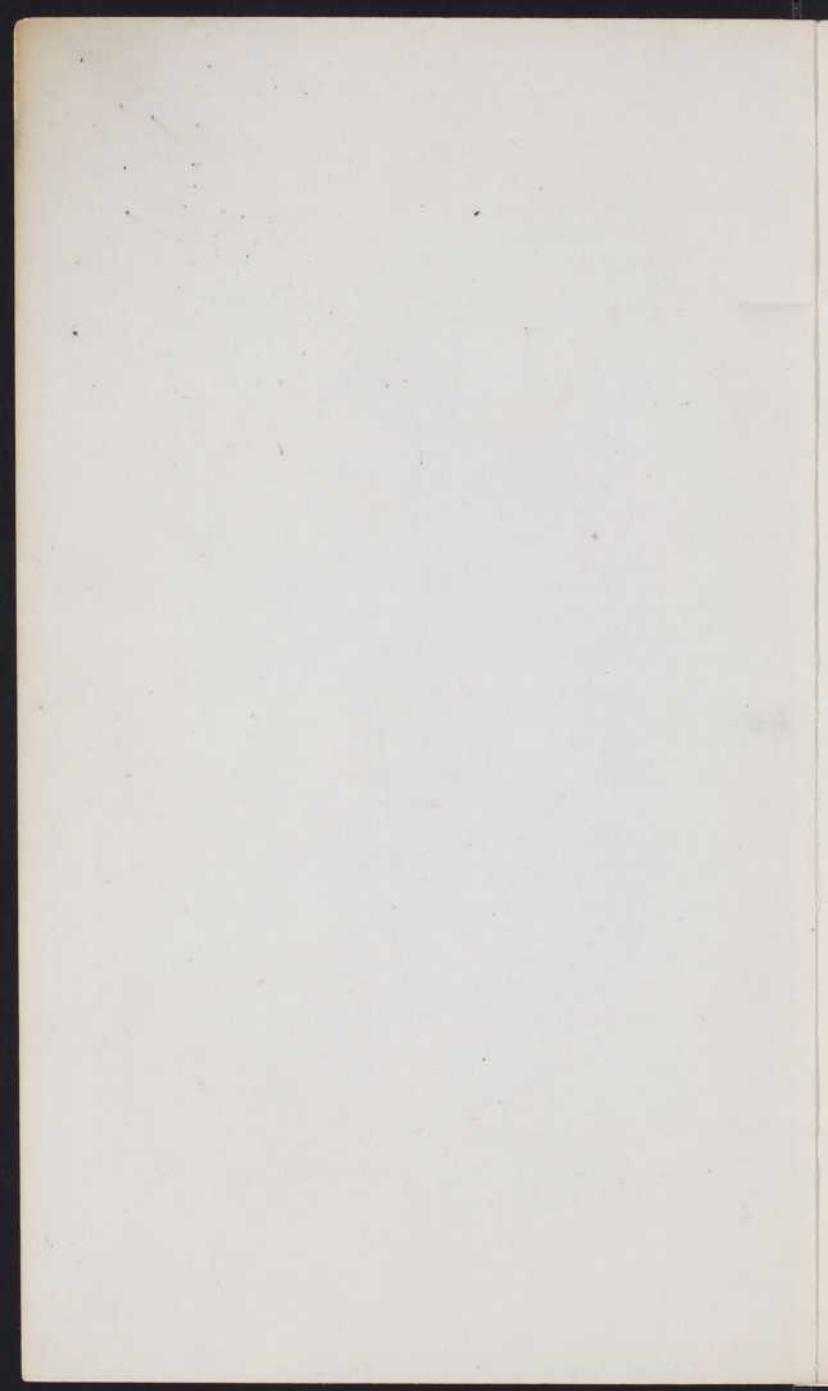
Les forces paroissiales...	159
Les vieilles familles...	163
Louis Hébert...	166
O mon pays !...	168
Une souche étendue...	172
La vie rurale...	174
Noëls champêtres...	177
Vraies causes et vrais remèdes...	180
Pour la supériorité professionnelle du cultivateur...	182
La profession agronomique...	185
Apostolat agricole...	187

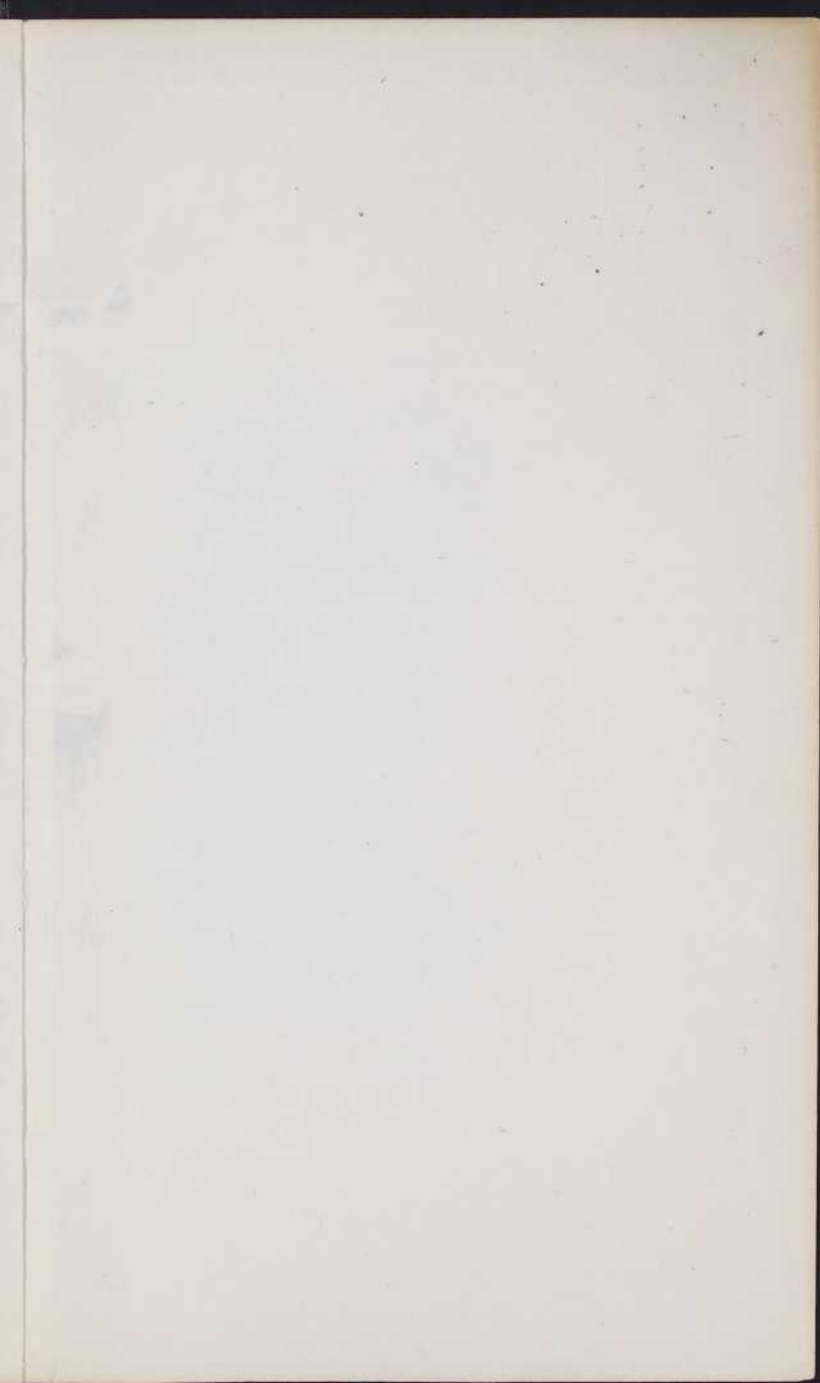
INDEX

215

Le Docteur Amédée Marsan... ..	189
Souhais de la bonne terre... ..	193
Notre maître le passé... ..	196
Un musée provincial... ..	199
De la supériorité intellectuelle... ..	202
Le journalisme... ..	205
Sociologie agricole... ..	209
Index.....	213

x









BNQ



000 247 546